

## DIGITHÈQUE

### Université libre de Bruxelles

---

*Les Visages de la vie*, première année, Bruges : St. Catherine Press, 1908-1909.

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée par le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, en collaboration avec l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

524 10  
No. 1 Première Année

52420  
Novembre 1908.

# LES VISAGES DE LA VIE

REVUE LITTÉRAIRE

*Voici l'heure qui bouk  
de sang et de jeunesse  
M. Verhaeren*

**BRUGES**

**The ST. CATHERINE PRESS Ltd.**

**(ED. VERBEKE & CO.)**

Le Numéro : 60 centimes.

# Les Visages de la Vie

Revue littéraire mensuelle.

---

Abonnements pour la Belgique, la France et la Suisse : 6 francs

Pour les Nations Etrangères : 10 francs

Le numéro : 60 centimes.

---

Les VISAGES DE LA VIE publieront, en tête de chaque numéro, une ou plusieurs des chroniques régulières suivantes :

Chronique de l'Altruisme	CHRISTIAN BECK
Psychérides	JEAN DOMINIQUE
Chronique panthéiste	CHARLES DULAIT.

Et quelques autres non encore déterminées.

---

## SOMMAIRE du n° 1.

Poème à Verhaeren	CHARLES DULAIT
Chronique de l'Altruisme	CHRISTIAN BECK
Une heure avec Rodin	ANDRÉ FONTAINAS
Poème à Emile Verhaeren	JEAN DOMINIQUE.
Gervoise et la lampe enchantée	BLANCHE ROUSSEAU
Poème	HENRI VANDEPUTTE
La Marque	TOUNY-LERYS
Le Retour de Tannhauser	JEAN MARC BERNARD
Poème	GUY LAVAUD
Strophes	GEORGES BUIPERET
L'eau qui dort (roman)	SYLVAIN BONMARIAGE
Notes	

LES VISAGES  
DE LA VIE



# LES VISAGES DE LA VIE

REVUE LITTÉRAIRE

---

*Fondée le 24 Novembre 1908  
en l'honneur d'EMILE VERHAEREN.*

BRUGES  
THE SAINT CATHERINE PRESS LTD.  
(ED. VERBEKE & CO.)

1908-09



*Voici l'heure qui bout de sang et de jeunesse.*

(EMILE VERHAEREN;  
les Visages de la Vie.)

*Ceci est une revue d'avant-garde. Depuis quelque temps il n'y en avait plus; ainsi se justifie l'apparition de celle-ci.*

*En plaçant au front de leur maison le nom d'Emile Verhaeren, les écrivains réunis ici n'ont pas entendu se proclamer disciples de la pensée ou de l'esthétique du poète: ils ont voulu simplement rendre un hommage fervent à la gloire d'un illustre aîné, dont la vie autant que l'art leur est un noble exemple.*





## POÈME A VERHAEREN

Dites, toute la vie, ainsi qu'elle est aux livres  
 Du poète surgi comme un dieu marin ivre  
 Soudain hors des tragiques eaux  
 De l'Escaut ;  
 Dites, toute la vie, ardente et haute dardée,  
 Et constamment bardée  
 De fer et d'or  
 Pour des aventureux et fiévreux corps-à-corps  
 Avec les éléments,  
 Les bêtes ou les gens,  
 Eperdûment ;  
 Dites, toute la vie en essor émérite  
 Vers les limites  
 Reculantes toujours de ciels jamais ici,  
 Toute la vie, ô dites,  
 Dites, la vivre ainsi ?

S'en aller aux matins du plus torride été,  
 Sous les soleils mortels de haines tropicales,  
 Ou les rouges rayons d'intenses voluptés,

Ou les clartés  
D'une seule amour triomphale ;  
Marcher, sans se tourner vers les vieilles sagesse  
D'un impuissant passé qui pourrit aux tombeaux,  
Marcher, courir, sauter, et danser, dans l'ivresse  
De se connaître forts et de se savoir beaux !

S'admirer d'être un homme entre les autres hommes ;  
Et se remercier le corps, les mains, les yeux,  
De ce qu'ils nous ont faits semblables à des dieux  
Qui, battissant Ninive, Athènes, Thèbes, Rome,  
Et Londres, et Paris,  
Se sont construit,  
A coups de volonté et d'audace suprêmes,  
Leur ciel eux-mêmes !

Vivre dans la ferveur d'un arc toujours bandé  
Et pénétrer comme la flèche ardente  
Au plein cœur de la joie ou bien de l'épouvante ;  
Ne jamais se montrer nulle part attardé ;  
Courir d'une allégresse à d'autres allégresses  
Ou marcher de douleur en douleur,  
Mais, cherchant à toucher en tout l'extrême ivresse,  
Aller sans cesse  
Du mal au pire et du bien au meilleur !

## ENVOI

Maître, tes bras ont enlacé,  
Ainsi qu'un tronc d'arbre, la vie ;  
D'une étroite païenne où ta joie assouvie  
Fit renaître au matin l'art mort au soir passé.

Tu nous as rendu l'allégresse  
Quand, las de trop d'austérités,  
Nous ne pouvions plus que douter  
Si la peine de vivre en égalait l'ivresse.

Et maintenant nous sommes,  
Pour t'avoir entendu nous rechanter l'espoir,  
Ceux-là qui donneront l'étonnement de voir  
Sur un monde vieilli vivre des jeunes hommes !

CHARLES DULAIT

## CHRONIQUE DE L'ALTRUISME

### LA PITIÉ

*Ma Sœur Henriette*, par Renan, est un de ces petits livres où deux personnages, dont la sensibilité se trouve finement exaltée par des paysages favorables, vivent l'un pour l'autre.

Renan était né de parents âgés. Cette particularité favorise, dit-on, le développement des facultés intellectuelles, soit parce qu'elle ralentit certaines fonctions, soit parce que l'artério-sclérose, ou perte de l'élasticité des artères, qu'elle entraîne parfois, porte le sang à nourrir avec excès, avec pléthore, à suralimenter, en d'autres termes, quelques-uns des centres cérébraux. Quoiqu'il en soit, Renan, venu tard, était beaucoup plus jeune que sa sœur.

Celle-ci lui voua l'affection que les femmes, pareilles, dans un monde tout tonnante d'âpres tumultes, à des îles paisibles et pleines de jeux, gardent en faveur de l'enfance. Il semble que le poète, plus que les autres hommes, possède le

sens de tout ce qui dort, de tout ce qui s'éveille, de tout ce qui *devient*. La femme, en cela, est pareille au poète.

Penchée sur l'enfant qui sourit, comme l'attente des mondes sur le mystérieux avenir, elle agite dans les plis de sa robe, comme la nuit dans ses voiles sème des sphères d'or, mille prestiges dont le mirage se reflète sur la face naïve du bambin. Elle devine, avec une merveilleuse psychologie, avec des embellissements qui ne flattent pas plus la réalité que les interprétations des savants souvent ne la caricaturent, les avatars charmants par quoi l'enfant, selon la plasticité d'une âme où rien n'a pris la forme rigide des cadres qu'imposera le milieu futur, fait voisiner sans cesse l'ange et la bête.

On aime à se représenter Henriette Renan veillant ainsi sur celui qui devait devenir l'historien des *Origines du Christianisme*, le philosophe des *Dialogues*, et dont l'intelligence artiste incarnerait un jour le suprême déliement, s'il se peut dire, de la pensée française. De fait, Henriette à sa tâche de sœur voua le meilleur de son âme exquise, et elle apparaît dans l'histoire, à côté d'Eugénie de Guérin, d'Elisabeth Nietzsche, de Pauline Leopardi et d'Adèle Schopenhauer, comme

l'héroïne la plus expressive de cette tendre attitude.

Elle eut un jour l'occasion, souvent dangereuse parce qu'elle tente trop les âmes nobles, de condenser, s'il m'est permis d'ainsi m'exprimer, tout l'effacement de sa vie en un sacrifice, — sacrifice à sa destinée de sœur exclusive. A un parti honorable, elle préféra, en faveur de son frère, la pauvreté de son foyer d'orpheline, le dur métier d'institutrice, et les déchéances inséparables de l'existence de la vieille fille. Ces déchéances, ne craignons pas de le noter d'une touche brutale s'il le faut, elle n'y échappa pas entièrement. Une vierge ne détourne pas impunément des sublimes prodigalités de la nature son corps généreux. La nature est avare aux avarés. Elle punit ceux qui portent sur d'autres autels les dons que ses fêtes réclament. Henriette prit l'habitude de se vêtir selon les modes qui la vieillissaient. Trop discrète, atténuée, elle s'effaçait, — se contractait, tels ces fruits mûris loin du plein air natal. Son moral ne devint jamais, comme celui de tant de vieilles filles, ses compagnes dans le malheur des mondes, ratatiné. Un miracle la sauva.

Ce miracle, ce fut Renan. Dans l'immense loterie où presque tous les billets portent des effigies incomplètes, elle avait tiré un bon numéro.

Son frère avait du génie. Il posséda ce lot dans sa coutumière rançon de calamités. La vie lui fut en somme particulièrement clémente. Enfin il aimait et il comprenait sa sœur. Henriette voyait donc ses semailles trois fois bénies. Elle vit même son esprit s'élargir. La science, qui dans sa vie personnelle n'aurait pas trouvé de destination extrinsèque suffisant à compenser le coût de son acquisition, lui servit à collaborer aux travaux de son frère, à l'aider dans son œuvre. Henriette prit une instruction fort au dessus de son sexe (1850).

Il nous reste d'elle un trait qui, tout frêle et fragile qu'il soit, ne périra point, parce qu'un peu de la plus pure essence de pitié y demeure enfermée, et qu'il jette sur cette essence une assez vive lumière. " Je me rappelle, dit Renan (*Ma Sœur Henriette*, p. 42), qu'à un *pardon* de Basse-Bretagne où l'on allait en bateau, notre barque était précédée d'une autre où se trouvaient des dames pauvres qui, ayant voulu se faire belles pour la fête, étaient tombées dans des arrangements de toilette chétifs et de mauvais goût. Les personnes avec qui nous étions en riaient, et les pauvres dames s'en apercevaient. Je la vis (*Henriette*) fondre en larmes : accueillir par le persiflage de bonnes personnes qui oubliaient un instant leurs malheurs



pour s'épanouir et qui, peut-être, se mettaient dans la gêne par déférence pour le public, lui sembla une barbarie. A ses yeux, l'être ridicule était à plaindre ; dès lors elle l'aimait et elle était pour lui contre le railleur. ”

Il faut qu'on me pardonne, pour commenter ceci, un grain de platonisme. Ce qui émouvait Henriette en faveur de ces bonnes dames, c'était un sentiment d'amour. L'Amour vole vers autrui par deux ailes qui sont : l'Admiration et la Pitié. L'admiration est le sentiment de la présence de l'Être, de ce quelque chose de joyeux, d'intérieur à soi-même, d'aimant, de libre, que nous sentons tout au fond de nous, qui n'est ni le moi ni le non-moi, mais leur union même, et la dernière réalité des mondes. Lorsqu'un homme admire un beau paysage, ce dont il éprouve la présence, et qui se saisit de lui, c'est cet être intérieur, que les lignes et les couleurs observées par son œil ont sû faire surgir, comme une “princesse captive”, du fond de la prison de l'âme. Dans la pitié, au contraire, l'âme connaît le monde dans ce qui lui manque pour dégager son essence. Mais, que l'intuition de l'être nous soit donnée par sa présence, ou par son absence, c'est à dire par ce qui lui manque pour se réaliser, toujours,

une fois perçu dans sa réalité, il devient objet d'amour.

Comme l'admiration dans notre âme, où tout se mesure à l'action, apparaît corrélatrice à une action accomplie, la pitié l'est à une action à accomplir. Et nulle action chez nous n'est sollicitée que par une déficience.

Si Henriette a senti si vivement ces pauvres dames inspirer en elle une pitié d'où jaillissaient les larmes comme une eau surnaturelle, c'est que rien ne fait mieux voir la misère d'une personne que son effort vain pour s'épanouir. Car le contraste est l'essence de la pitié. Comme elle nous fait saisir l'être par le contraste de ce qui lui manque, cela aussi, ce qui lui manque, elle nous en livre l'intuition par un contraste. Ce qui nous fait défaut est en raison directe de ce que nous possédons. Henriette Renan, ce jour là, avait mis le doigt sur l'endroit précis du roc d'où devait jaillir l'eau des larmes. La sainte a fait ce charmant miracle. Elle tient maintenant dans notre souvenir le miroir où brille l'essence de la pitié.

CHRISTIAN BECK.

## UNE HEURE AVEC RODIN.

...Aujourd'hui, dans son atelier, Rodin me montre des œuvres nouvelles: un gracieux groupe, à patine extraordinaire, bois ou cire, dans le goût de la Renaissance, une jeune femme assise, douce, dont le visage s'incline vers un enfant;—un adolescent ailé fond du ciel, mollement, vers une chimérique figure de femme étendue, et c'est le crépuscule qui descend, baudelairien, vers la nuit. Par quelle force étrange d'analogie nécessaire, cette forme dont l'élan s'atténue et se brise, suggère-t-elle, précise, impérieuse, l'idée exacte, et nulle autre, d'une descente du crépuscule? Je ne sais. La ligne du torse, des jambes ployées et à la fois du ciel tendues forme matériellement, l'évocation de la venue du phénomène, assoupi et sévère. Pourquoi cette allégorie s'impose-t-elle ainsi selon sa signification, exclusive de toute autre? De pareilles rencontres naît le principe de la puissance mystérieuse qu'exercent sur nous les

génies audacieux et nouveaux, comme celui de Rodin ; et lui, quand on le rencontre dans la rue, il est tout souriant intérieurement, et il voit toujours se découper dans l'air même tandis qu'il marche, la forme suggestive des allégories humaines pour laquelle il précisera le sens universel du phénomène quotidien.

C'est encore, cet élancement du corps agenouillé sur le rocher avec une oraison fervente vers le ciel ingrat et le flot de la mer, une Sapphô, désespoir et certitude d'amour, et qui s'apprête à y mourir, avec extase.

Puis, de curieuses, franches, lumineuses et ombreuses photographies selon ses œuvres ; puis d'autres, Lote Fuller dans un jardin, tout cet art étrange et beau de la vie et d'attitudes où un apparat d'étoffes mobiles grandit la danseuse, la transfigure, la fige en statue ou l'anime hyperboliquement ; ou c'est un rêve avec des draperies à l'antique, ou c'est un botticellesque séraphin.

Enfin, une maquette ; Rodin y montre son projet de monument à élever à la gloire du travail humain. La colonne tubulaire monte au centre d'une galerie ouverte, tournant en spirale ; à l'entrée, deux statues colossales ; le long de la colonne, des bas reliefs successifs présentent, en

groupes quotidiens et expressifs, l'effort divers du labeur, — chacun confié à un artiste différent. On suit au long des marches le déroulement de l'allégorie décorative et vivante. Et la colonne sera surmontée de la double figure de la Persévérance et de la Volonté, dont déjà Rodin a terminé la maquette.

Et incidemment, comme je lui parle d'un médaillon que je souhaiterais en souvenir de Mallarmé, après s'être dérobé, il me dit doucement, et rêveur : " Je vois un piédestal bien simple, de forme élégante et pure, où l'antéfixe, sorte de coquille à peine concave ou palme, encadrerait l'effigie nette, fidèlement, au besoin reproduite par des moyens mécaniques, du Mallarmé si précis, si entier, tel que nous le connûmes, par Whistler. Comment en ferait-on un autre ? Celui-là est complet ; sans ce modèle vivant, qui oserait tenter mieux ? Et une femme d'attitude classique et pure, signifierait bien sa poésie. "

— Novembre 1908, novembre 1908, depuis ces notes écrites, dix années sont écoulées. Qui a pris intérêt aux projets suggérés ou préparés par le maître sculpteur de notre temps ? Ils ne seront pas réalisés.

ANDRÉ FONTAINAS.

## POÈME

à *Emile Verhaeren*

Ombre verte, soyeuse et froide des forêts,  
 O délicieuse aventure  
 De la légèreté de l'air vif, où fuyait  
 Le Printemps !... et les bouts pâles de sa ceinture  
 Flottaient, ourlés de violet !

O Printemps, le jardin n'a pas su te garder  
 Entre ses cerisiers de neige;  
 Tu t'es enfui, laissant au bord chaud de l'allée  
 Le paon miraculeux perché dans le pommier  
 Comme un roi qui mène en cortège  
 Les chars lents de l'Été que des parfums allègent.

Toute l'ombre est là bas, — et, toute la fraîcheur,  
 Une nymphe qui fuit l'emporte...  
 Ici le jardin blanc soupire dans l'odeur  
 Chaude et mélancolique des buis verts de la porte,  
 Et traîne son tapis de poussière et de fleurs  
 Jusqu'au perron brûlant de la demeure morte.

L'Été lourd qui mûrit les roses de la terre  
Et qui mûrit le cœur gonflé de jours amers  
Comme d'une sève embaumée,  
L'Été divin s'arrête, et suspend sa lumière  
La plus brûlante et longue et la plus acérée  
Sur la fleur, dans l'âme nouée,  
Qui s'ouvre, éblouissante et triste, la première !...

O nymphe enfuie avec l'ombre, avec la douceur,  
Avec le printemps si léger,  
Pourquoi m'as tu laissé, pâle de tant d'ardeurs  
Au milieu du soleil immortel de l'été...

Toi qui portais les ombres et les chuchotements  
Et le silence qui aspire  
Dans les plis onduleux de ton pur vêtement!...  
Toi qui courais si folle, avec le rire aux dents,  
Renversant au passage et d'un pied innocent  
La corbeille des souvenirs!.....

JEAN DOMINIQUE.

LE PACHY, mai 1908.

## GERVOISE ET LA LAMPE ENCHANTÉE.

*A Emile Verhaeren.*

Gervoise ouvrit doucement la porte et sortit sur la route. Le grand'père dormait, la grand'mère dormait. Personne n'entendit rien. Il tombait de la pluie en toiles d'araignée. Elle déploya son parapluie et mit son jupon en pointe sur sa tête. Le chemin, creusé d'ornières, suintait de la boue jaune et du brouillard. Les sabots de Gervoise clapotaient. Il ne passait personne. La nuit peu à peu masquait tout le ciel comme un grand bras qui s'ouvre.

Trois saules marquaient l'endroit du puits. Il était tout couvert de lierre et des limaces couraient autour. Gervoise s'assit sur la margelle, et elle se pencha pour voir l'eau. Mais cette fois encore elle ne l'aperçut pas; elle n'avait jamais pu l'apercevoir. Elle toucha la grosse chaîne rouillée et le seau mystérieux, encerclé de fer, qui pouvait remonter



un trésor pesant. Et le seau oscilla un peu, au bout de la chaîne. Elle ramassa des pierres et elle les jeta dans le puits. L'une heurta les parois mais Gervoise n'entendit aucun autre bruit. Elle se pencha encore, et elle vit de la mousse dorée entre les vieilles briques, des palmes de fougères et de petites bêtes rousses qui couraient dans l'ombre. Au mouvement qu'elle fit, son parapluie bougea ; sa robe était mouillée. Elle s'arrangea sur la margelle, tendant son tablier avec soin, et tenant son parapluie droit sur le jupon pointu. Et elle attendit.

Un homme passa, avec une brouette et une fourche. Et puis deux ouvriers. Ils avaient le pantalon brun, de gros velours, et la ceinture pourpre des terrassiers, et ils ne parlaient pas. Une femme passa aussi, le visage caché par un châle. Le marchand de lampes vint le dernier. Il montait un petit âne gris et ses lampes étaient sous une bâche, dans un grand panier. Gervoise lui fit signe avec son parapluie.

— Eh ! marchand, eh !... ici !

Il arrêta son âne devant le puits, Gervoise se dressa sur ses pieds.

— Je veux une lampe, dit-elle. Faites voir la marchandise.

Il enleva la bêche et elle vit les lampes. Il y en avait de toutes formes et de toutes dimensions — les unes en cuivre rouge et jaune, les autres en étain ; les autres décorées de fleurs peintes, et les autres dorées ; les autres, en faïence, ressemblaient à des vases de kermesse, les autres, en gros verre bleu, laissaient transparaître la mèche comme un poisson glauque dans un aquarium. C'étaient les lampes neuves. Les vieilles lampes, suspendues à une corde, cliquetaient au bord du panier. Gervoise les contemplait d'un œil perplexe.

— Je n'ai que dix-sous, dit-elle. Avec dix sous on ne peut avoir qu'une vieille lampe ?

Le marchand remua la tête en signe d'assentiment. Et elle choisit sa lampe parmi celles qui pendaient à la corde. Le marchand dénoua la corde, happa la pièce blanche dans sa main vorace et retourna sa bête vers le village.

Gervoise attendit qu'il eût disparu. Alors elle regarda la lampe. Elle était très vieille et toute cabossée ; elle avait la forme d'une petite saucière, et une anse avec une chaînette. " C'est la lampe d'Aladin, " dit Gervoise. Et elle tâta de tous les côtés. Mais le miracle ne s'accomplit pas. " Je ne sais pas encore comment on fait, mais je saurai " se dit Gervoise. Et elle attacha la chaînette à

l'épingle de son tablier. Elle se pencha sur la margelle et elle appela : " A-la-din ! " Elle écouta sa voix tomber comme un sou d'or, et puis descendre des escaliers immenses et s'égarer dans des palais. Et elle quitta le puits. Quand elle rentra dans la maison le grand'père dormait, la grand'mère dormait. Gervoise passa entr'eux sur la pointe des pieds et monta dans sa chambre. Elle attacha la lampe à un crampon du mur, par la chaînette, et elle se blottit dans son lit.

Chaque soir, quand elle avait regagné sa mansarde, Gervoise considérait sa lampe à la chandelle. Frottée de vinaigre et de sable fin elle luisait au mur comme un écu d'or neuf. Le génie n'était pas encore apparu parce que Gervoise n'avait pas su frotter comme il fallait.... Mais patience ! Il viendrait un jour. L'essentiel, c'était de posséder la lampe. Rien ne pressait.

En attendant, Gervoise allait au puits tirer de l'eau. Elle faisait monter le seau lourd et son cœur battait en le renversant : car il y avait peut-être des perles au fond de l'eau. Elle se penchait sur la margelle, et elle écoutait la fraîcheur qui remuait dans l'ombre mystérieuse. Un jour un

escalier sortirait du puits, et elle descendrait les degrés. Elle connaîtrait alors le secret du vieux puits. Elle attacherait sa robe retroussée autour d'elle, et elle entrerait dans les quatre chambres. Elle traverserait les vergers de pierreries, et elle serait au cœur de la Chine. Elle serait en Turquie. Elle verrait le mariage de la fille du Sultan, et les femmes voilées, et les quatorze esclaves noirs et blancs portant sur la tête les quatorze bassins d'or massif remplis de bijoux ; et le palais aux vingt-quatre croisées ; et, dans le palais, le dôme admirable avec un œuf de roc...

Voilà ce que rêvait Gervoise du matin au soir, et ces rêves elle ne les disait à personne, excepté à Luc qui l'aimait. Et Luc lui dit un jour : — Gervoise je trouverai le secret de la lampe, et nous descendrons dans le puits. ”

Mais elle sourit sans l'écouter. Et elle le vit partir pour le pays des magiciens sans tourner la tête. Car les rêves lui tenaient la tête comme une triple couronne, et ils étaient très lourds.

Et Luc partit pour le pays des magiciens. Et Gervoise ne pensait pas à Luc, car elle ne pensait qu'à ses rêves. Elle montait dans sa chambre deux ou trois fois par jour pour toucher la lampe. Et si elle s'éveillait la nuit, vite elle allumait la

chandelle pour la voir encore. Et elle imaginait sans cesse. Elle imagina le sultan, et la fille du sultan, et Bagdad, et Constantinople. Et quand elle cousait quelque menue doublure pour son grand' père — lequel était tailleur et borgne — elle imaginait son grand' père avec une couronne de saphirs et des babouches de perles, et la vieille grand' mère boïtillante aux paupières châssieuses, avec le manteau de brocard et la pourpre. Elle imaginait des bijoux, des toilettes, des poupées et des paysages, des montagnes immenses, et des ponts d'ivoire, et des carrosses de pivoinés roses... Elle imaginait le jardin du Roi, et le matin des noces, et une robe de première communion tout en soie. Et elle ne cessait pas d'imaginer.

Et chaque jour elle venait au puits. Car tout cela était dans le puits. L'escalier avec des milliers et des milliers de marches en marbre blanc conduisait dans les salles de pierreries. Et tout cela était dans les salles de pierreries. C'est pourquoi chaque jour elle venait au puits, et elle écoutait l'ombre, penchée sur la margelle.

Elle avait fini par oublier Luc, et par oublier le secret, à force d'imaginer. Elle ne songeait plus qu'il y avait un secret attaché à la lampe, et que son ami Luc était parti pour le trouver dans le

pays lointain des magiciens. Car elle ne pensait qu'à ses rêves.

Or, une nuit qu'elle dormait, elle entendit bouger la porte et quelqu'un l'appeler par son nom. Elle s'assit dans son lit et elle écouta : " Gervoise ! Gervoise ! " disait quelqu'un " Ouvre-moi vite, Gervoise, car j'ai le secret. " Elle ne comprit pas ces paroles sur le champ, et quand elle les comprit elle devint pâle. Elle sauta du lit et elle vint écouter à la porte. Et elle entendit la même chose : " Gervoise, Gervoise ! ouvre-moi vite... Ouvre-moi vite, car j'ai le secret. "

Alors elle décrocha la lampe... Elle n'ouvrit pas la porte, mais une autre porte qui fermait l'escalier. Elle courut jusqu'au puits comme une poursuivie — et elle jeta la lampe dans le puits.

BLANCHE ROUSSEAU.

## POÈME

O moi tu aimes plus que toi-même peut-être  
Grace, Horace, Vesta, Lilian, et Mollie,  
dont tu vois près de toi pousser les calmes vies  
comme les liserons offerts à ta fenêtre.

Ils sont assis dans le jardin de leur Dimanche.  
Ils lisent des romans qui ne font pas souffrir,  
histoires d'amour où tout s'arrange à ravir,  
— banalités, fraîcheur, enfance, robes blanches.

Comme un songe éveillé, comme un livre d'image,  
ah ! cet azur doré, ce repos, leur bonheur,  
comme un bouquet mouillé pour y cacher ta face  
et comme un bloc de glace où conserver ton cœur.

Tu vis en eux et tu connais une sagesse  
simple sans doute mais plus rare qu'on ne pense,  
bien difficile à conquérir, la récompense  
d'un cœur demeuré calme et bon dans la tristesse.

Ils sont heureux, et toi de les contempler vivre  
avec insouciance une heure d'un été  
insouciant et beau qui semble avoir été  
fait pour dorer les pages blanches de leurs livres.

Voilà toute ta grande et naïve trouvaille :  
qu'il vit sous le soleil d'autres hommes que toi ;  
que l'accident Bonheur arrive à celui-là  
tandis qu'à celui-ci échoient quelques larmes.

Autour d'un bambino s'extasient des mères,  
à l'heure où à ton fils mort on ferme les yeux.  
Et l'auguste vieillard suit d'un œil envieux  
un ivrogne bavant de rire dans son verre.

Un grillon siffle. On entend haleter un train,  
des assiettes tinter, un piston bucolique  
répondre au phonographe éraillant des musiques.  
Pacifique dimanche où parlent les Destins !

Est-ce triste ou cocasse ? Ah ! c'est doux à plaisir  
pour qui sait regarder jouer... les spectateurs,  
pour qui rêve les yeux ouverts, et vit ailleurs  
que dans son cœur aux cauchemars de souvenirs.

J'admire ces humains qui mourront sans avoir  
pensé à demander au sort leur raison d'être,



qui n'ont pas de cerveau mais qui n'ont pas de rêves,  
sinon ceux que dans les yeux de verre on peut voir.

Je ne méprise pas ! j'entends leur cœur crier  
parfois, mais c'est le cœur d'un enfant tout petit.  
N'ayant jamais appris ce que c'est que penser  
en hier et demain, ils vivent aujourd'hui.

Aujourd'hui leur est tout. Qu'ils le possèdent bien !  
— Sur le lys triomphal juchés en empereurs,  
on dirait éternels ces insectes d'une heure. —  
Triste, sur ces joyeux néants, s'endort le mien !

HENRI VANDEPUTTE.

## LA MARQUE.

Tandis qu'il achevait le pain et le raisin que la servante lui avait donnés devant la porte de la ferme, je lui dis :

— Pourquoi ne travaillez-vous pas ?

Il haussa les épaules, puis envoya un jet de salive à ses pieds.

J'insistai :

— Pourquoi, avec ces bras robustes dont je vois les muscles s'enfler au moindre de vos gestes, ne travaillez-vous pas ?

Sans répondre, il prit le dernier grain de raisin entre ses dents, chargea sur ses épaules son sac plein de maraudes, puis, prêt à partir,

— Bonsoir, dit il.

Il fit un pas, s'arrêta, balançant son torse sur ses hanches, respirant fortement... Et, tout à coup, il rejeta à terre son baluchon, et passant la main dans ses cheveux sous sa casquette rousse, il murmura, parlant à lui-même :

— Travailler... Travailler...

Puis il s'assit, s'affala plutôt sur le banc à gauche de la porte, et demeura accoudé sur son genou, la tête dans ses mains, le regard loin...

Je le considérais : voilà bien la cinq ou sixième fois que je le voyais passer dans la contrée, mendiant de porte en porte du pain ou du vin, acceptant ce qu'on lui donnait, — prenant parfois dans les champs ce qu'on ne lui donnait pas devant les portes... Il avait de quarante à cinquante ans, pas d'âge certain, le poil noir encore mais la face rayée de rides... Son nom ? Le Passant...

Il leva la tête, me regarda à son tour, bien fixement... Je puis dire que je me sentis gêné par son regard comme si, venu de très loin dans la Douleur, il apportait vers moi des effluves dont mes prunelles n'étaient pas habituées à supporter l'ardeur...

Il comprit peut-être qu'il me faisait mal, car il détourna les yeux et promena sur Kim, mon chien de chasse, sa main doucement... Il caressa le chien un moment, puis il dit :

— Bonne bête, va...

Et soudain, comme s'il sentait le besoin de causer, il me dit :

— Vous travaillez, vous ?

Je fus surpris par cette brusque question, mais je répondis :

— Oui.

Alors, il me regarda encore, bien en face, et, en lançant un nouveau jet de salive à ses pieds, ajouta :

— Eh bien ! Moi, je ne fous rien...

Un immense dégoût de la vie paraissait peser sur lui ; une lassitude que je devinais ne pas être de la paresse mais la suite d'une infinité de circonstances décourageantes sans doute, — car son regard profond portait, ainsi que certaines ondes calmes, le souvenir des tempêtes où se sont engloutis beaucoup d'espairs...

Je lui dis, pensant lui redonner un peu de courage :

— Si vous le vouliez, on pourrait vous employer aux travaux des vendanges qui sont proches ?

Il remua la tête, faisant signe " non ", puis, tout d'une haleine, il me dit :

— Non, voyez-vous ; je ne travaillerai pas, ni chez vous, ni chez personne,... parce que, si bien

que je travaille, je ne travaillerais pas comme les autres. Je ne suis pas comme les autres, moi : Il y a des gens qui sont marqués ; moi, je suis marqué... Il est inutile que j'essaye d'effacer la marque ; elle y est, et voilà : elle y reste...

Ah certes ! J'eusse pu, peut-être, au début, l'effacer cette marque,... peut-être si j'avais assez frotté fut-elle partie.. ? J'ai bien essayé, allez ! — Mais était-elle trop profonde, ou manquai-je d'habileté, elle est demeurée là où on l'avait mise, (il se frappait la poitrine),... et maintenant, je suis comme cet arbre, tenez ce platane où vous avez peut-être, vous-même, autrefois, avec la pointe d'un couteau, gravé *Marcel*, et qui conserve dans son écorce la trace impérissable de votre geste...

Il paraissait rêver... J'étais surpris de l'entendre s'exprimer avec ce mélange de mystère et de clarté, et je l'écoutais sans rien dire. Il continua :

— Ne croyez pas, cependant que je n'aie jamais travaillé. Je venais d'achever mon service dans l'artillerie, et j'étais entré comme valet de ferme dans une grande propriété ; ça marchait bien, nous faisons de l'élevage, on vendait comme il faut, j'avais un tant pour cent ;... j'allais me marier...

Il hésita, puis faisant effort :

— ... Et puis, voilà, je suis parti... Plus de travail, plus de femme, plus rien,.. que la route...  
— Vous lui avez mis votre nom dans le cœur à ce platane ;... moi, le couteau m'a mis un nom autour du cou.. !

Il me saisit le bras. Visiblement il souffrait. Il me donnait l'impression d'un malheureux que le vertige incline sur l'abîme : Ses yeux paraissaient vitrifiés, comme si l'étincelle du regard trop lointain ne les éclairait plus...

Il parla plus bas :

— Il l'avait peut-être tuée, cette femme, quoique moi je ne le croie pas,... mais c'était mon père tout de même... ; et, quand j'ai su qu'il allait mourir comme ça, là-haut, devant tout le monde,.. je ne me souviens plus — maintenant —, mais je crois qu' — alors — il est bien réellement aussi mort quelque chose en moi...

Je comprenais... Je regardai le malheureux : Il pleurait...

Alors, entre lui et l'admirable horizon des luzernes et des vignes qui dans le lointain s'étendaient, une image se dressa sous mes yeux, détruisant de son aspect hideux l'harmonie de la

nature civilisée et productive, le spectre rouge de la machine qui, du choc de son couperet, avait brisée cette existence...

TOUNY-LERYS.

## LE RETOUR DE TANNHAUSER

VENUS :

Pourquoi détournes-tu tes yeux de mon visage ?  
 Oh ! laisse encor tes doigts entrelacés aux miens ;  
 Que je retrouve encor dans ton regard l'image  
 De nos émois anciens.

J'ai tant souffert de ton absence que l'empreinte  
 Des larmes, sur ma face, est toujours tiède ; mais  
 Je sais que tes baisers bientôt et ton étreinte  
 Me rendront mes attraits.

Ah ! tu n'es plus le même, hélas ! je le devine  
 A voir ton front pensif et tes yeux affligés.  
 Pourtant mon corps n'a point changé : vois ma poitrine  
 Et mes seins érigés.

Oui, je suis toujours belle, ami, quand je suis nue ;  
 Et je t'ai conservé les trésors de ma chair.  
 Je suis pareille au jour où je suis apparue  
 Au milieu de la mer !



TANNHAUSER :

Arrière, Tentatrice ! Attache à ta ceinture  
Cette pourpre qu'en vain tu voudras laisser choir !  
La splendeur de ta chair mortellement impure,  
Je ne veux plus la voir !

Que sur ton front superbe une gaze s'abaisse ;  
A tes épaules tiens ce manteau rattaché.  
Entre nous, aujourd'hui, j'aperçois que se dresse  
L'image du Péché.

Ah ! maudite à jamais cette fièvre inquiète  
Qui me fit dénouer l'étreinte de tes bras !  
Maudite cette voix obstinée et muette  
Que j'entendais tout bas !

Pour arracher à Rome une vaine réponse,  
Mes deux pieds ont saigné sur le grès des chemins,  
Et, souvent, m'accrochant à des branches, la ronce  
A déchiré mes mains.

Et Rome cependant ne voulut pas entendre  
Le pèlerin venu s'incliner à ses pieds.  
C'est bien en vain que j'ai couvert mon front de cendre !  
Je suis las et m'assieds..

VENUS :

Ne pleure pas ! Ami, car ta douleur m'opresse.  
Si l'on t'a repoussé, moi je t'ouvre les bras.  
Laisse tomber ton front sur ma poitrine, laisse...  
Et tu reposeras.

Souviens-toi, bien-aimé de nos longues paresse  
Par les après-midi suffoquants de l'été,  
Quand mon corps, abîmé d'indicibles caresses,  
Gisait à ton côté.

Souviens-toi comme alors ma chair était docile :  
Quels frissons et quels cris à ton moindre baiser !  
Tu savais contempler, alors, d'un œil tranquille,  
Mon beau corps épuisé.

TANNHAUSER :

Hélas ! Je n'y puis plus songer sans que la honte  
Aussitôt ne se mette à brûler sous mon front,  
Sans qu'à la chair en feu de mes tempes ne monte  
L'ardeur d'un sang trop prompt !

C'est pour toujours, Vénus, que dans mon âme, Rome  
A versé le poison de son enseignement ;

Et je ne pourrai plus, sans remords, être, comme  
Autrefois, ton amant.

Adieu la joie ardente et folle des étreintes,  
Quand nos corps se broyaient, pour mieux s'appartenir!  
Car nous allons mêler, dès à présent, les plaintes  
A notre souvenir.

Et, châtement ! déjà, sur ma face pâlie,  
O Vénus, tu peux voir, à jamais, comme un scel,  
L'empreinte se fixer, de la mélancolie  
Et du doute éternel...

JEAN-MARC BERNARD.

## POÈME.

*Voici des fleurs, des fruits, des feuilles et des branches :*  
 Ainsi parlait Verlaine. Après lui je te dis :  
 Voici des hortensias à la bleue nuance  
 Et les roses noires de mes paradis.

Si je l'avais, je t'offrirais un cœur tendre avec ;  
 Je n'ai que le mien; il est, mon amie,  
 Ironique et sec;  
 Elles n'en feraient rien tes belles mains chéries.

Non, sur ton jeune sein, mais dans la vieille terre,  
 Depuis longtemps reposent, heureux et consolés,  
 Gaspard et Lélian, les pauvres solitaires  
 Qui les derniers t'aimèrent d'un cœur abandonné.

*Voici des fleurs, des fruits, des feuilles et des branches :*  
 Ainsi parlait Verlaine. Après lui je te dis :  
 Voici des hortensias à la bleue nuance  
 Et des roses noires : tous mes paradis.

GUY LAVAUD.

## STROPHES

J'aime que le soleil ne pénètre dans ma chambre, exposée au nord, que pendant les dernières heures de la journée, et seulement vers le solstice d'été, alors que s'éloignant de l'est normal, il s'en va disparaître derrière le coude du fleuve.

Pendant deux mois de l'été, il vient, avec la solennelle autorité d'un destin, tracer des signes sur le mur ; je l'attends comme un ami qu'on a dispensé de frapper à la porte et sa venue, chaque soir, ressemble à une annonce.

J'ignore la raison de sa régulière visite, mais la tranquille descente de ses rayons au long de la paroi me suggère la pensée de lumineuses ailes d'ange prêtes à se replier et rester en suspens dans l'air pensif.

Révélation ou souvenir : je ne sais. Il vient. Il me regarde. Devant lui, je ne me sens plus le même que devant les hommes et je suis sûr que si je parvenais à faire silence dans mon âme, il me parlerait.

Mais chaque soir il s'en va et la chambre n'a pas été troublée d'un bruit de paroles ; seule, la caresse d'un rayon rose erre encore sur ma main comme un amical adieu ; c'est en silence que ce roi se retire dans ses songes.

Tandisque moi, que tant de grandeur écrase, et pour éluder l'obsession d'une telle énigme, je vais à la croisée tremper mon visage moite dans l'odeur des tilleuls et attendre que, dolent, craintif, le soir monte dénudant les premières étoiles.

GEORGES BUISSERET.

## L'EAU QUI DORT

ROMAN

*à ma Mère.*

En souvenir de notre chère XVIII<sup>e</sup> siècle, je dédie ces pages où peut être elle retrouvera quelques pâles reflets des belles amours du passé.

S. B.

## I.

Lorsqu'après deux ans d'union factice et stérile, le prince de Paramé l'abandonna pour enlever la fillette d'un coiffeur — une gamine de quinze ans — et se mettre à parcourir l'Europe avec elle, la princesse eut une vague impression de soulagement. Peu mondaine, elle ne souffrit pas de supporter une part inévitable autant qu'injuste de la déconsidération de son mari.

Elle ne demanda pas le divorce, trouvant inutile de faire courir toute la société au

palais de justice, et vécut d'une vie paisible, presque heureuse, sans jamais regretter ces éblouissements éphémères que l'hiver mondain suscite. Cannes, Biarritz, Ostende, Wiesbaden, Marienbad, Salzomaggiorre, abritèrent tour à tour sa mélancolie, qu'elle aimait à promener par les sites merveilleux qui entourent ces nids de luxe et de confort. Cette solitude sereine dans laquelle elle vivait, lui donnait le sentiment de sa supériorité sur les foules bariolées d'internationalisme, de ce " high-life " obsédant auquel elle n'appartenait plus que par ses souvenirs. Aussi la princesse ne répondait-elle qu'avec une grâce suffisante aux saluts qu'elle en recevait.

Cette attitude mystérieuse n'était pas d'ailleurs sans soulever les commentaires. Mais Hélène de Paramé était trop au dessus de tout ce que peut effleurer la calomnie ; sa retraite était vraiment celle d'une reine, et chacun ne parlait d'elle qu'avec les marques profondes du respect.



## II.

Monsieur de St. Iedesbald, avait longtemps demandé à la vie mondaine les satisfactions qu'elle ne donne pas. Il y avait laissé sa fortune, quelque beaux jours de sa jeunesse, et aussi quelques regrets. Car il faisait vraiment figure avec sa taille élancée, sa tête au front large, rejetée en arrière — dominatrice — l'ironie de sa fine moustache blonde, lui qui portait l'habit avec la sobre élégance d'un officier de cavalerie et qui causait délicieusement.

Diverses interprétations avaient circulé dans la société (où toute chose, comme au village, fait le tour des diverses sottises avant de se perdre dans la sottise commune) au sujet de sa brusque disparition. Certains y voyaient l'effet de pertes d'argent considérables, et diverses jeunes femmes indulgentes insinuaient avec toute la discrétion qui rend séduisantes les anecdotes scabreuses, que Monsieur de St. Iedesbald s'était compromis dans une affaire de mœurs.

Personne, évidemment, ne se doutait de

la simple vérité, qu'après avoir fait au monde les concessions qu'exigeaient sa situation et le nom qu'il portait, cet honorable gentilhomme s'était retiré du mouvement stérile de la société, afin de vivre un peu pour lui-même, et de se réaliser peut-être dans une solitude pensive et heureuse.

### III.

Monsieur de St. Iedesbald et la princesse de Paramé se sont, au hasard, rencontrés dans la vie.

Hélène s'arrête un soir dans une petite ville d'Italie. Monsieur de St. Iedesbald, habite depuis deux mois l'hôtel où elle est descendue. Ils se sont entrevus jadis dans ce monde qu'ils ne sont là que pour fuir. Ils se revoient avec un sourire indécis. Après le dîner Monsieur de St. Iedesbald se laisse aller aux confidences. Il parle avec lenteur, traîne à plaisir sur ses phrases, et la princesse sent naître en elle une sympathie mystérieuse pour celui qui lui parle.

Lui, sous ce triple voile d'indifférence, de jeunesse triste, et de beauté, devine une

femme éprouvée par les difficultés de la vie, et qui garde dans sa digne résignation, une fraîcheur toute de poésie en se montrant douce, simple, bonne, telle qu'elle est. Il a des amis généreux, mais il devine de combien l'amitié d'une jeune femme surpasserait la leur de confiance et d'affection. Et c'est presque de l'amour qui l'envahit subitement pour cet ange triste dont chaque trait de la beauté physique lui révèle un trait de la beauté morale.

Elle lui dit, d'une voix lente : — “ Nous avons tous besoin de confiance. Vous avez raison, monsieur, de vous soulager devant moi de vos confidences. Je vous comprends, car je suis femme et j'ai souffert. Ne craindriez-vous pas, en confiant à d'autres, même à vos amis, vos souffrances, de voir percer sous les paroles de vos consolateurs la plus parfaite indifférence pour ce grand amour dont vous paraissez garder en vous-même le culte et le regret ? ” — Et Georges : — “ Un amour, madame ? Je n'ai jamais aimé ; c'est ce qui fait ma tristesse ”.

Ils se séparent.

Une fois chez elle, la princesse, avant de

s'endormir, s'accoude au balcon de sa chambre. Il domine le jardin, où, dans le bleu des nuits d'été, d'énormes magnolias balancent leurs fleurs au parfum lourd. Mais elle regarde les étoiles, et se sent défaillir d'une immense pitié pour ce jeune homme pâle, aux yeux étranges, qui avoue n'avoir jamais aimé. — Et elle ? Elle, triste dès l'enfance ; elle, mariée à un homme veuf et père, du double de son âge, a-t-elle jamais connu l'amour ?

Et ce sont des sanglots qui lui soulagent le cœur de tant d'amertume.

#### IV.

Ces sympathies prirent en quelques jours les caractères d'une amitié profonde. (*Les circonstances, et nos propres impulsions nous rapprochent bien plus de ceux que nous devons aimer que le temps lui-même*).

L'amitié de Monsieur de St. Iedesbald pouvait devenir pour la princesse la direction morale qui manquait à sa vie errante.

Celle de la princesse aurait empêché le cœur de Monsieur de St. Iedesbald de s'aigrir

dans la vie solitaire. Tous deux avaient besoin de tendresse et d'oubli. Aussi l'un et l'autre furent-ils plus tristes que jamais, lorsqu'ils durent se quitter. Ils avaient besoin de leur mutuelle confiance, mais le sentiment de la " tenue " et des convenances était trop ancré dans leur cœur pour qu'ils pussent, librement être amis à la face du monde, et peut-être s'aimer.

Huit jours après le départ de la princesse, Monsieur de St. Iedesbald reçut un lettre de Fribourg-en-Brisgau, où elle se plaignait de son éternelle tristesse. Ces heures passées dans la compagnie d'un ami déjà cher, avaient fait naître en elle l'idée de la possibilité du bonheur, et la nostalgie de ce bonheur s'ajoutait à sa tristesse coutumière.

Le gentilhomme lui répondit en ces termes : " Quelqu'avantage que vous puissiez retirer, madame, de l'éloignement du monde, le commerce d'une fervente amitié ne peut vous nuire. Il n'appartient qu'aux personnes pénétrées de la divine sagesse de vivre ainsi toujours dans une profonde retraite. Il faut pour cela que leurs pensées pleines de lumière et aussi spontanées que les mouvements de

leur cœur, puissent leur servir d'entretiens, de soutiens et de guide, dans les vicissitudes de la vie. Que ne vous choisissiez-vous, madame, un ami qui soit éclairé ; ses entretiens porteraient la lumière dans vos jugements ; et son affection, l'amour de la vie dans votre cœur. ”

Peu de jours après, Monsieur de St. Iedebald reçut cette réponse de la princesse : “ Quoique souffrante et lasse encore, je ne puis m'empêcher, tant je me sens heureuse, de penser à tous, Monsieur, de répondre à vos conseils salutaires. La souffrance porte aux réflexions élevées. Je me suis souvenue des paroles de St. Bernard, que c'était pour qu'ils communiassent avec Dieu qu'il faisait élever par ses disciples leurs monastères dans des lieux malsains. “ Parce que la maladie et les incommodités détachent les cœurs de l'amour de la vie. ”

J'ai vu, jadis, Monsieur, la beauté de la vie, et n'espère qu'à vous revoir, vous qui m'en rapprochez.

Puis-je espérer votre visite ? Nous vous entretiendrons, si vous le voulez, des sentiments de la profonde amitié qui nous unit. ”

Vingt-quatre heures plus tard, Monsieur de St. Iedesbald était au chevet de la princesse.

## V.

La princesse n'était que peu souffrante, et l'arrivée si subite de son ami contribua surtout à la rétablir. Ce furent d'abord quelques jours d'une convalescente nonchalance dans le somptueux appartement qu'elle occupait à l'hôtel *Rose* (car ce fut à Wiesbaden qu'ils se rencontrèrent) et dont les fenêtres donnaient sur le jardin des sources, peuplé d'abondants marronniers. Puis, dès qu'ils purent supporter quelque fatigue, ils allèrent se promener en voiture dans l'automne naissant des grands bois du Neroberg. Ils s'y sentaient pénétrés de la mélancolie bienfaisante de la nature tout entière, et cette lumière de septembre où s'attardait la blondeur du soleil, était bien conforme à leur état d'âme.

La conversation sincère, diverse, originale, de Monsieur de St. Iedesbald, charmait la princesse, et lui-même se sentait comme fasciné par l'étrange beauté de son amie. Hélène

avait, en effet, la blondeur un peu religieuse des filles du Nord, et de larges yeux veloutés et sombres. Sa pâleur trahissait une vie intérieure intense et mystérieuse, et elle excellait à mettre dans le moindre de ses actes, dans la moindre de ses paroles, une part de douceur délicieuse qui s'unissait divinement à sa mélancolie.

Et ils passèrent des heures inoubliables à apprendre à s'aimer.

Le premier, Monsieur de St. Iedesbald, sentit que la passion dupait en lui la tendresse, et il eût la probité d'en faire part à Hélène, au cours d'une de leurs promenades :  
“ — Princesse, lui dit-il, je me sens malgré moi, plus que de l'amitié pour vous. Ce sont là des sentiments contre lesquels je lutte, mais aussi contre lesquels je me sens d'une frêle puissance ”.

La princesse lui répondit : “ Je ne sais, ami, si vous faites bien ou mal de me le dire. Je vous crois trop incapable de tirer parti de ma faiblesse pour voir autre chose, en vos paroles, qu'un effet de votre loyauté profonde. Mais pourquoi faut-il que jamais entre homme et femme une amitié réelle ne



puisse s'établir? Nous compliquons tout d'amour, et c'est ainsi que ce qui devrait durer toute la vie, se consume dans le feu éphémère de quelques instants frivoles. ”

Monsieur de St. Iedesbald murmura: “ L'amour n'est pas ainsi que vous semblez le croire, princesse, le jeu d'un instant de passion. Il naît d'une confiance sans bornes qu'éprouvent l'un pour l'autre ceux qui s'aiment, qui comprennent que c'est surtout de l'ardeur de l'âme que le visage tient sa beauté. C'est ainsi qu'on voit des êtres souverainement beaux, s'unir pour la vie, en ne tenant que pour accessoires les préoccupations charnelles. Celles-ci ne doivent être que la consécration suprême des sentiments les plus purs. Il ne doit jamais y avoir que du sublime dans ces abandons complets. ”

Hélène leva vers lui ses grands yeux doux et se tut.

## VI.

Plusieurs fois ils reparlèrent d'amour. Hélène de Paramé, devint confuse et hésitante. Elle se sentait éprise de Monsieur de

St. Iedesbald, de sa belle âme, de son grand cœur.

Angoisse ! Tristesse ! C'était la profonde loyauté du caractère de son ami qui l'avait attirée vers lui, et qui avait fait naître cette immense admiration, cette confiance sans limites qu'elle se sentait pour lui ; et c'était précisément cette beauté morale qui la poussait à faillir. Elle avait conservé au cœur de ses tristesses, cette religieuse pudeur de la jeune fille de grande race, qui rêve, silencieuse, de vibrer et de frémir. C'est ainsi que ce sentiment du devoir, si négligeable, et parfois si ridicule, chez une femme d'un monde quelconque, parcequ'il n'y est qu'un résultat de préjugés et de petites craintes, revêtait chez la princesse un caractère infiniment respectable. Parfois elle restait seule et affaissée dans sa chambre, pleurant sa jeunesse gâchée et son avenir sacrifié. " Je me suis retirée de la route, pensait-elle, au moment où j'allais rencontrer le bonheur ". Parfois ses sens et son cœur reprenaient le dessus et désespérément elle appelait à elle Monsieur de St. Iedesbald qui ne pouvait l'entendre.

Celui-ci ne souffrait pas moins. Il parcourait à pied, ces grands bois, où son âme avait été tant de fois avec l'âme de son amie, en communion parfaite. Il se sentait aussi pris d'amers regrets.

Que faire ? son absence calmerait peut-être Hélène, mais pouvait-il partir, alors qu'il se sentait être le plus ferme appui de sa frêle destinée.

## VII

Un jour, après la tristesse d'un long dîner silencieux, Monsieur de St. Iedesbald conduit son amie dans le parc qui entoure l'hôtel, pour que la calme fraîcheur du soir la repose un peu de ses solitudes angoissées.

Ils marchent, silencieusement, entre les files d'arbres somptueux. Monsieur de St. Iedesbald regarde son amie. Elle est plus belle que jamais. Depuis qu'elle souffre ses traits se sont accentués. Parfois, grave, elle le contemple avec de grands yeux étonnés de la toute étrangeté d'un sentiment inconnu à une femme de vingt-six ans.

Lui, s'est mis à parler : quelques mots

vagues et si résignés qu'ils troublent d'abord, puis attendrissent, l'indifférente mélancolie de la princesse.

Mais, soudain il s'arrête, plonge ses regards dans ceux de sa compagne, l'enlace, et lui prend dans la fièvre d'un long baiser tous les beaux soirs d'amour que lui a volés son destin. " Je les bénis, oh ma divine ! ces années pendant lesquelles j'ai souffert de ton absence puisqu'elles me donnent ce soir le bonheur souverain de te sentir auprès de moi. Puisque je t'aime et que tu m'aimes, fuyons à deux, n'importe où, pourvu qu'il y ait là du silence et de l'oubli."

La princesse se sentit prise de la plus suprême des ivresses et tous deux vécurent une éternité dans leur étreinte éphémère. Mais lorsqu'après ces affollantes minutes, Hélène eut repris conscience d'elle même, elle dit à son ami : " Georges, je ne vous reproche rien, mais ce n'est pas bien ce que vous-avez fait là. Vous allez me faire d'autant plus souffrir que nous aurons mieux menti à la vie.

Mais lui répondit : " Amie, indécise amie, pardonnez moi de trop vous aimer. Si vous

jugez que ce soir nous eûmes une défaillance, c'est à notre pauvre nature humaine qu'il faut l'imputer. Ce qui vient d'arriver, devait arriver. Ce n'est ni vous ni moi qu'il faut en rendre responsable. Ces instants de passion où se concentre une vie tout entière sont indépendants de notre volonté. ”

La princesse rougit, approuva du regard, mais ne répondit pas...

Et Monsieur de St Iedesbald partit le lendemain.

## VIII.

Monsieur de St. Iedesbald reprit sa vie nomade et morose. Il erra de ville en ville, de pays en pays. Mais l'éternelle mélancolie de la nature ne fit que vivifier en lui le souvenir ému de la princesse. Il en était obsédé. Il sentait plus que jamais aux longs soirs de spleen, le regret du bonheur frôlé réapparaître plus cruel, comme, parfois, silencieusement on sent une ancienne blessure du cœur se rouvrir. Aussi, lassé d'entendre, goutte à goutte, dans sa désespérance, saigner le sang des heures, voulut-il oublier à jamais.

Le spectacle de la vie orageuse qu'on convient d'appeler la " grande fête " l'éblouit et le tenta. Il s'y jeta un jour à corps-perdu, la rage au cœur, s'y débattit pendant quelques semaines et ne s'en dégagaa que plus égaré et que plus las.

Un soir, au hasard de son énervement, il fit la rencontre d'une de ces somptueuses étrangères, au sourire mystérieux, qui vont courant l'aventure au fil des jours, dans l'incertitude du lendemain, de casino en casino, et d'hôtel en hôtel. L'une de celles qu'on voit à Vichy pontant froidement au baccarat, sourieuses devant la déveine, dédaigneuses et froides devant la veine ; l'une de celles dont on frôle, à Monte-Carlo, au foyer du théâtre, la robe couleur fauve et les cinq mille louis de diamants, dégagés la veille pour être réengagés le lendemain ; l'une de celles dont la culture ne se borne ni à un vernis ni à un bagout, et qui ne soupent que discrètement avec les archiducs.

Celle-ci se nommait Lucy Hanson, elle se disait née et française, fille d'un magistrat réputé, mariée à un opulent américain et divorcée presque aussitôt.

Elle parlait, à vrai dire, avec correction l'Anglais et l'Italien, et possédait mieux que ces prétentions superficielles des petites écervelées. De la prestance, de la culture, du raffinement, complétaient fort bien le goût parfait de sa grâce et de son élégance. De plus, elle était d'une beauté sereine et sensuelle, ce qui était loin de laisser indifférent Monsieur de St. Iedesbald. Lucy Hanson l'avait ébloui et cela suffisait à lui rendre, par tout ce que le désir a d'amertume et la volupté d'extase, oublieux, pour un temps, de douleurs plus élevées.

Lucy aimait son ami ; elle trouvait en lui de la sincérité et une part attrayante d'inconnu. Sa nature compliquée admirait tant de simplicité, d'où naissait tant d'élégance. Elle lui disait parfois : “ Grâce à vous, le cœur de mes trente ans fut de nouveau un cœur de jeune fille. J'ai ressenti toutes les jouissances de l'imprévu ; l'étrange douceur des premiers baisers en le chatouillement de la fine moustache qui vous fait frémir, le susurrement des premiers mots d'amour assez berceurs et enveloppants pour engourdir le cerveau et la volonté de résister ; et puis

encore la douce caresse de l'haleine fraîche dont on s'enivre, la joie au cœur, la folie dans les yeux. Ah que tout cela me semble délicieux ! Je ne sais si je m'illusionne, mais ces sensations me semblent si neuves à moi, femme, que je crois être la seule à les éprouver. ”

Monsieur de St. Iedesbald était de nouveau lié, et cette fois d'une manière plus orageuse : par le lien des sens.

## IX.

Lucy Hanson put longtemps entretenir la passion de son amant. Elle savait combien sont éphémères les caprices même intenses des hommes, et craignait surtout la douleur de se voir abandonnée. Son propre égoïsme lui commandait de ménager monsieur de St Iedesbald, car bien qu'indifférente à la pauvreté, et parfois à l'ennui, elle éprouvait une égale lâcheté devant la souffrance physique et devant la souffrance morale. Elle mettait en jeu d'ailleurs, mille raffinements dans le mystère charmeur des complications amoureuses, servie par son étrange beauté,



ses yeux glauques et magiques, sa peau parfumée douce et fine comme du papier de riz, son rire aussi clair qu'un cristal vibrant.

Lui se plaisait à être vaincu par le charme de ces grands yeux tranquilles, et se prêtait aux caresses voluptueuses avec la bienveillance jouisseuse, et la paresse d'un grand seigneur. Lucy qui n'avait été pour lui d'abord qu'une diversion distrayante commençait à influencer profondément sa destinée ; il prenait l'habitude de sa frivolité grave et de ses baisers savants comme après en avoir goûté on prend l'habitude des cigarettes.

Cette vie, toute de sensualité déprimait son état d'âme. Il négligeait de plus en plus le souvenir de la princesse, et même s'efforçait de ne plus penser à elle. Ce souvenir cependant lui était d'une tristesse suprême, et la vision si rarement évoquée d'Hélène de Paramé lui apparaissait comme divine et idéale. Il était trop supérieur pour ne pas se rendre compte du vide de sa vie. Intérieurement il en souffrait. Il en souffrait comme ceux-là, qui vaincus par la matérialité quotidienne, sentent aux minutes solitaires se réveiller un peu de la foi naïve de leur enfance

au fond de leur cœur, et qui soudain — en rêve — voient surgir sur l'argile de tant de jours vulgaires, la face douloureuse et si belle du divin crucifié.

Hélène de Paramé, apparaissait parfois ainsi à Monsieur de St. Iedesbald comme une noble et pure statue de la souffrance. Son visage conservait le calme extérieur des grands chagrins. Ce souvenir l'ayant un jour remué davantage, Monsieur de St. Iedesbald rentra dans la voie du doute. Il sentait combien la vie chaste qu'il menait auprès de la princesse était plus conforme à sa beauté morale. Ses scrupules et sa droiture y avaient intensifié, chaque jour un peu plus, ces qualités essentiellement viriles que l'amour de Lucy Hanson endormaient insensiblement : l'énergie, et la noblesse du cœur.

Sans doute, il avait souffert près d'Hélène, mais cette pieuse souffrance l'avait rendu plus mâle et plus fort. Maintenant il n'était plus qu'un être satisfait, faible, sans volonté et sans ferveur.

Un jour qu'il y pensait avec plus d'amertume, solitaire et nerveux dans sa chambre, Lucy apparut. " Vous êtes triste, lui deman-

da-t-elle ? ” Il ne lui répondit pas. Un instant elle fut inquiète... Mais soudain souriante : “ Grand fou ! laissez donc là vos rêveries fantasques ! ”

Elle le regarda dans les yeux puis enjoueuse sourit, les bras ouverts, les lèvres offertes., Monsieur de St. Iedesbald fit le geste de chasser un mauvais rêve, répondit au sourire de sa maîtresse, et l'étreignit.

## X

Malgré le charme suprême des sens dominateurs, Monsieur de St. Iedesbald ne trouva bientôt plus dans la vie qu'angoisse et qu'é-nervement. Lucy Hanson pourtant lui tenait au cœur. Elle était pour lui comme une tare, comme un vice auquel ou ne peut se soustraire et qui assujettit la vie d'un être à la loi de sa fatalité. Il en ressentait une misère morale profondément déprimante, et ce qui restait en lui de noblesse et d'énergie s'y concentra bientôt pour réagir.

Un soir que la nervosité morose qui suit la volupté lui emplissait le cœur de plus d'amertume, il se prit de querelle avec Lucy

Hanson sous le prétexte le plus futile. Il reprit ces airs de supériorité et d'autocratie qui lui étaient naturels, et que sa maîtresse aimait, ainsi que certaines femmes aiment les coups. Comme leur discussion s'envenimait :

— “ Mon ami, finit par lui dire Lucy douloureuse et résignée, nulle femme ne vous aimera jamais autant que je vous ai aimé, ni autant que je vous aime encore. Séduite par les apparences, je vous ai abandonné ma jeunesse et mon cœur. Je suis plus à vous que ne le fut jamais n'importe quelle autre. Vous ne pouvez vivre sans moi. Même aux heures d'amour les plus douces et les plus jeunes, si vous partez, vous aurez ma nostalgie, comme celle d'un couchant merveilleux. La mort d'un jour, d'un jour d'été vous en rappelle une autre, plus belle, dont vous conserverez l'impérissable souvenir. ”—

— “ Non pas, fit Monsieur de St. Iedesbald, le drame d'un beau soir vous en fait toujours espérer un autre plus tragique. ” —

— “ Allez y, répondit-elle. Mais je vous avertis qu'un jour vous me reviendrez plus pâle, meurtri, et ce jour là quand je vous recevrai, car je vous aimerai toujours, vous

aurez le remords de m'avoir fait souffrir. Quelque-chose d'irréparable vous assujettira. " —

Ceci toucha Monsieur de St. Iedesbald au plus profond de son orgueil. Blessé dans le sentiment de sa liberté — qui de tous lui était le plus cher — il résolut de rompre, et brutalement rompit. Ses amours avec Lucy Hanson, ébauchées d'une manière si fière et si élégante, finirent comme un mauvais roman.

" Adieu " lui dit-il.

" Au revoir " reprit l'orgueilleuse Lucy.

Et l'on ne se fut certes pas douté que ces mêmes yeux railleurs qui souriaient au départ de Monsieur de St. Iedesbald, lui avaient, peu de jours auparavant, révélé l'abandon de l'âme tout entière.

Les premiers jours qu'il revécut seul procurèrent à Monsieur de St. Iedesbald le sentiment d'une délivrance, en même temps que celui du retour de sa tristesse solitaire. Il était de ceux qui vivent plus avec les êtres qu'avec les choses, et certes, sa séparation d'avec Lucy Hanson lui fut douloureuse. L'illusion du sourire de la princesse triompha

pourtant définitivement de tant de tristesse. C'était plus que jamais vers Hélène qu'il se sentait porté par le destin, et l'une de ces voix intérieures, qui ne s'élèvent en vous qu'aux instants suprêmes de la vie, et qui ne mentent jamais, lui assura qu'elle allait revenir.

Ce qu'il avait aimé d'elle, c'avait été surtout son âme, et il ressentait d'autant plus la beauté chaste de cet amour qu'il était encore abattu moralement et physiquement, par l'angoisse amertumée des voluptés charnelles. C'est pourquoi la fin d'un jour d'été rosissant de ses lueurs défaillantes les glaciers de l'Eiger du Munch et de la Jungfrau (il se trouvait alors à Interlaken) lui semblait de la beauté des chants d'espoir; c'est pourquoi ses pensées les plus secrètes prenaient comme des colombes le pur chemin des cîmes neigeuses, où la confiance dans la vie, où la foi, si elles y existent, doivent être meilleures qu'ici bas.

## XI.

Monsieur de St. Iedesbald se retrouva heureux comme un adolescent qui joue pour la première fois avec la vie, le jour où il revit la princesse, en grand deuil, à Cannes, par une radieuse matinée de Février.

L'attitude d'Hélène, contrastait avec ses vêtements sévères, son sourire éclairait ses voiles sombres, et elle respirait abondamment la vie dans un bouquet de mimosas. " J'avais confiance dans le destin, dit-elle. J'étais sûre qu'il nous rapprocherait. Le prince est mort depuis un mois, et je viens promener mon veuvage au soleil du midi. "

Le "*Gaulois*" avait appris à M. de St. Iedesbald la mort du Prince de Paramé. Il avait eu un sentiment de délivrance de savoir Hélène libre, et s'était mis à sa recherche. Hélène espérait son arrivée, secrètement, et la réalisation de son espérance compléta la joie de cette matinée glorieuse où s'épanouissaient comme des floraisons d'hiver, la mer, le soleil, et le ciel bleu. Tels ils se retrouvèrent, meilleurs d'avoir

souffert, l'une d'un abandon qu'elle avait désiré, l'autre d'avoir goûté aux promesses de la volupté dont il avait espéré l'éblouissement et l'oubli.

“ Hélène, dit Monsieur de St. Iedesbald à son amie, Vous eûtes le tort de rechercher dans le mirage des choses qui ne sont pas, le sentiment des ivresses éternelles.

C'est depuis que je la sais passagère que je savoure dans sa plénitude, la beauté des jours. Vous avez eu le tort de vous méfier de votre cœur, de n'avoir pas suivi vos propres impulsions, et peu s'en fallut que notre bonheur à jamais ne fût perdu.

Les circonstances nous ont rapprochés; ne négligeons pas ces nouvelles possibilités qui sont peut-être les dernières. Le sort se lasse vite. Ne l'oubliez pas. ”

Et tandis qu'il parlait, les yeux de la princesse brillèrent du regret des jours perdus. Ils étaient si beaux, ces yeux, et si calins, que Monsieur de St. Iedesbald s'empressa de les fermer d'une caresse....

“ Georges, soupira Hélène, je vous autorise à croire qu'un jour je vous appartiendrai tout entière.... ”



## XII.

Ce soir, sur la terrasse qui domine la mer, Monsieur de St. Iedesbald parle à son amie :

— “ Si vous voulez, Hélène, nous vivrons de cette vie indépendante et digne que je vous proposai un jour, et que vous n’osâtes accepter. Ce fut tant mieux, du reste, puisque l’imprévu, qui arrange le mieux les choses, nous vint en aide. C’est grâce à lui que nous voici réunis pour la vie. Respectons et honorons la divine sagesse du Hasard, que vous appellerez, peut-être, la divine Providence. Pourquoi pas ? Tout est bien qui finit bien, tout s’arrange au moment où l’on désespère le plus.

L’amour a vaincu l’indécision car vous fûtes longtemps indécise. Vous êtes, Hélène, de ces créatures de beauté et de candeur qui craignent les impressions fortes de la vie, les grandes allégresses autant que les grandes douleurs. C’est votre hésitation qui a failli nous perdre. Que mon amour commence par vous apprendre qu’il ne faut jamais se méfier

de son cœur. Lui seul nous conduit à la sérénité parfaite du bonheur....

...Voyez ce clair de lune sur la mer.... Cette eau connut l'ardeur implacable des jours, la douleur et l'amertume des couchants angoissés.... Maintenant la voici sereine et fraîche, éblouie de clarté laitense, et reflétant le sourire divin de la lune, qui préside à son sommeil....”

*FIN.*

**SYLVAIN BONMARIAGE.**

## NOTES


Un homme pour qui la gloire n'a pas été juste, c'est Fontenelle. Mais il semble qu'une génération nourrie de principes plus sages se dispose à lui accorder tardivement la considération dont on l'a frustré. Ainsi un journal imprimait ces jours-ci, et dans des numéros successifs, quelques articles à l'éloge du centenaire exemplaire. Réhabilitation heureuse. Car si chaque âge se synthétise volontiers dans un type d'élection, Fontenelle est, en effet, un héros qui convient à notre temps. Ce que les Fontenellistes prisent surtout dans leur dieu, c'est sa longévité vertueuse. Mais sa vertu n'a rien d'austère ; rien de conventionnel ; rien, moins encore, de religieux. C'est une vertu *laïque*. Peut-être même que la conduite de Fontenelle est le seul trait de vraie vertu *laïque* qui puisse s'offrir à la méditations. Comme cette vertu, toute tirée d'une égale hygiène corporelle et intellectuelle, n'est basée que sur des raisons d'ordre expérimental, voire médicinal, on peut également dire d'elle qu'elle est une vertu *positiviste*. Ainsi il est naturel qu'elle ait attiré les suffrages de nos contemporains. Et sans doute n'y aura-t-il plus bientôt que quelques jeunes-gens anormaux, quelques poètes décadents arriérés, pour encore préférer le spectacle de Verlaine ivre à celui de Fontenelle sobre.

EXTRAIT DU REGLEMENT

« Le prêt est consenti pour un mois...

« Le dépassement du délai réglementaire entraîne la perception de 3 francs par livre et par jour de retard. »

---

Gand .  
18.5.52. 

# **The ST. CATHERINE PRESS Ltd.**

**(ED. VERBEKE & CO.)**

ENTÊTES DE LETTRES  
MENUS \* \* ENVELOPPES  
MÉMORANDUMS \* REÇUS  
CIRCULAIRES \* FACTURES  
CARTES D'ADRESSE \* \* \*  
TABLEAUX \* CATALOGUES  
BROCHURES \* REGISTRES

\* \*

CLICHÉS EN SIMILIGRA-  
VURE ET AU TRAIT \* \*

\* \*

IMPRESSIONS DE PLANCHES  
EN TROIS ET QUATRE COULEURS

**Porte Sainte Catherine  
BRUGÈS Belgique.**



# LES VISAGES DE LA VIE

REVUE LITTÉRAIRE

*Voici l'heure qui bout  
De sang et de jeunesse  
S. Verhaeren*

**BRUGES**

**The ST. CATHERINE PRESS Ltd.**

**(ED. VERBEKE & CO.)**

# Les Visages de la Vie

Revue littéraire mensuelle.

---

Abonnements pour la Belgique, la France et la Suisse : 6 francs

Pour les Nations Etrangères: 10 francs

Le numéro : 60 centimes.

---

SECRETARIAT : (Rédaction, revues, livres, etc.) : 57, Avenue  
des Arquebusiers, Bruxelles.

ADMINISTRATION : (service des librairies) : Charles Van de  
Waele, éditeur, ancien Lacomblez, 31, rue des Paroissiens,  
Bruxelles.

---

## SOMMAIRE du n° 2.

Chronique de l'Altruisme

Psychélydes

Chronique Panthéiste

Prose

Verhaeren

Deux lettres

A Emile Verhaeren

Caillou-qui-Bique

Verhaeren

La Cathédrale Verhaerienne

Quelques Lettres et Télégrammes

Notes

CHRISTIAN BECK

JEAN DOMINIQUE

CHARLES DULAIT

GEORGE MARLOW

CAMILLE LEMONNIER

EDMOND HARAUCOURT

ST.-GEORGES DE BOUHÉLIER

LOUIS PIÉRARD

JULES DESTREE

MAURICE GAUCHEZ



## CHRONIQUE DE L'ALTRUISME

*A Maxime Gorki.*

## ANINA

L'enfance sauvage... Y a-t-il rien qui nous attire plus fort et nous envahisse d'un sentiment plus pénétrant ?

Anina n'est pas "sauvage," mais elle ne sait pas lire, et c'est déjà quelque chose... Tournant le dos, de mon balcon que dore un soleil de décembre, à la cité des livres, je la vois dans la cour dallée comme celle d'un cloître, près de la blanche margelle, et dans ses mains le seau et la corde à nœuds. Anina, donne-nous notre eau quotidienne.

Comme sa vie est plus intéressante que celle d'une autre enfant de douze ans ! Depuis trois ans déjà, elle fait tout ce que, dans le monde, il est utile de faire : rapporter le pain, la viande, les autres vivres, cueillir les fruits, balayer, prendre les poussières, laver le linge, et aussi la vaisselle.

Elle cire les souliers des personnes qui ont des souliers. Elle tricote pour se reposer. Le soir, lorsque tout est accompli, *elle prend son cerceau*, et joue.

Anina exerce la perfection. Elle ne gagne rien. Gagner est une invention des hommes. Sa nourriture et les doux haillons qui la couvrent, on les lui donne pour qu'elle puisse continuer son travail. Fille d'une race étrangère dont la dignité semble se perpétuer en elle, exempte de l'esprit de combinaisons qui caractérise mes compatriotes (1), seule dans l'île où j'écris ces lignes elle ne se représente pas ses contemporains comme un moyen de pratiquer une politique ; seule parmi les pauvres elle ne mendie pas. Sa vie est rude : elle mange debout, se lave en plein air, et va pieds-nus.

Il convient qu'elle ait de la reconnaissance à ceux qui l'emploient. "C'est pour Anina, dit la fille de la patronne, un grand avantage d'être chez nous : car, depuis trois ans, son intelligence a beaucoup gagné. A vrai dire, auparavant qu'elle entrât ici, son esprit semblait étrange. Elle ne distinguait pas le chaud du froid. Lorsque le soleil

---

(1) Je veux dire, les Italiens : mon grand-père maternel était d'Asti. On m'excusera de croire, pour le dire en passant, qu'une certaine pluralité de patries qu'on a nommée le "patriotisme intégral" ne diminue point l'intensité des sentiments que l'on peut donner à chacune d'elles.

dardait, elle se couvrait davantage. Elevée en sa maison dans le désordre, elle ne soupçonnait pas qu'on pût laver et raccommoder un vieux vêtement : sa mère et elle, bien que très pauvres, abandonnaient les leurs après un premier temps de service. Qui sait ce qu'il fût advenu d'Anina, laissée aux jeux de la rue !”

Anina entend ce discours sans marquer qu'elle y acquiesce ni qu'elle le réprouve. Je suis ravi d'apprendre qu'elle ne distinguait pas le chaud du froid. Je reconnais à ce trait une race immortelle : celle de l'Albatros dont parle Baudelaire, celle du prince Muichkine dont parle Dostoïevsky. Il paraît d'ailleurs — Anina continue à entendre — que sa mère est “à moitié stupide” (*mezza stupida*) : d'une famille autrefois “bien”, mais où tout le monde a fini par mourir pauvre, elle habite seule dans sa maison et vit d'aller ramasser dans la campagne des herbes pour les chevaux (*erbe per i cavalli*). A deux voyages par jour, et six sous d'herbe par voyage, cela lui fait environ douze sous par jour. Je tins une première fois le détail des “herbes pour les chevaux” d'Anina elle-même : il s'harmonisait bien avec les yeux merveilleusement bleus, sous la tignasse noire, de cette agreste enfant.

Quant au père — que ce père est à plaindre ! — c'est un peintre allemand. Après la naissance de l'enfant, la mère lui écrivit. Il envoya cinquante francs, et depuis, Donetta Savastane, son amie, n'entendit plus parler de lui.

Il me semble qu'Anina excellerait dans l'art de la ballerine. Elle dépouille un figuier, dans le sage panier du maître, jusqu'à la dernière figue, celle qui, à la branche extrême où l'enfant le plus léger ne s'avancerait qu'à grand risque, pend, blanche et délicieusement crevassée... La danse — une des trois plus excellentes choses, dit Homère qui pensait sans doute, ce jour là, à Mademoiselle Sandrini, — j'ai remarqué que celles-là surtout en possèdent le sens dont l'enfance se plut à grimper dans les arbres, parmi les chants d'oiseaux. N'est-elle pas en effet le mode aérien et tout ensemble musical de la beauté plastique ? Je me souviens d'une danseuse dont toute l'Europe sait le nom : moi seul je l'ai oublié, parce qu'il est mélodieux, et que ma mémoire de savantasse ne retient plus que les noms biscornus. Vous la reconnaîtrez à ce détail, dont pamèrent d'aise mille aimables snobinettes, qu'elle danse les pieds nus. L'amour de son art et un goût généreux pour l'apostolat la firent convier naguère les parents des petites filles aimées de

Terpsichore à lui amener ces enfants. Demandez-lui, vous qui savez son nom, de prendre Anina.

Car je crains pour la jeune sauvage la destinée fermée — le plus grand des maux, à mon sens, et le seul véritable peut-être — dont sa double condition d'habitante d'une petite île et d' "analphabétique" semble le menaçant symbole. *Trois ans*, à compter de cette heure qui fuit, suffiront pour donner à Anina un monde, ou le lui clore sans retour. Vous êtes peu philosophe, me dira-t-on : pensez-vous que le monde contienne plus, ou autre chose, dans quelqu'une de ses parties, que dans n'importe quelle autre ? — Oui, vraiment, je le crois. Il faut établir des chemins entre le sol que couvrent nos pieds et l'horizon ; et une destinée ouverte vaut mieux qu'une destinée fermée parce que, eût dit le maître de Weimar, nous sommes nés pour l'action.

Cette action, la douceur d'Anina, sa bonne grâce, l'aisance de son maintien et de son discours, sa mémoire des merveilleuses expériences ménagères qui lui ont fourni aujourd'hui toute l'instruction dont elles la pouvaient enrichir, la fidélité pleine de noblesse de ses souvenirs du passé (elle revient toujours, me disait la fille de la patronne, blâmant la persistance renais-

sante de quelque méthode autrefois apprise, au système de chez elle), — la lui dessinent vêtue de lumière. C'est pourquoi nous devons invoquer en sa faveur les destins. Donnons, comme disait le divin Maître de Madeleine, à *ceux qui ont*.

CHRISTIAN BECK.

## PSYCHÉLIDES

FRANCIS DE MIOMANDRE, ROMANCIER

Il y a eu l'été dernier, un délicieux dimanche : c'est celui où je lus tout d'une haleine ce roman : " Ecrit sur de l'eau " que m'envoyait Francis de Miomandre.

Je le lus, la première fois, sans bouger du fauteuil profond entre la fenêtre et la table, immobile comme un enfant qu'on a mené voir au théâtre une féerie éblouissante, et qui ne rit, ne pleure et ne respire pas... Et puis, je le relus un autre jour, à haute voix, en gesticulant, soupirant, en jouant, pour mieux dire, tous les rôles du drame et de la comédie que renferme ce livre. Car ceci n'est pas un roman selon l'habituelle formule ; mais plutôt comme en un Kaléidoscope, les aspects les plus divers d'une existence de jeune homme dans un milieu provincial et factice, s'y composent et s'y défont avec une vivacité fébrile,

une sureté miraculeuse, une géométrie paradoxale qui déconcertent et qui émeuvent ni plus ni moins que la vie elle-même.

Ah ! ce jeune homme ! — Comment pourrais-je vous le représenter si vous ne le connaissez pas ? — Il vit à Marseille, entre un père noble, ruiné (l'éternelle proie volontaire des pires chevaliers d'industrie et d'une imagination fantastique), un voutour triste et familier, une tortue sobre et amicale, une servante affamée et stupéfaite et des amis littérateurs paresseux et turbulents.

En vérité, tout ce décor est peint avec une maîtrise telle qu'il faudrait consacrer à cela seulement une étude longue et fouillée. Ce ne sont pas des fantoches mais des êtres d'une réalité parfaite que l'ironie, la psychologie clairvoyante de l'écrivain atteignent d'un geste si net, si aisé, si spirituel et promptement dépouillent jusqu'au cœur pour les rhabiller ensuite plus rapidement encore, et les renvoyer d'une mélancolique chique-naude continuer leur danse fantastique sur le tremplin de la Comédie Universelle.

Oui, il faudrait montrer l'art délicat, profond et sérieux de ces portraits inoubliables : celui surtout, de M. de Meillan, le père, dont les discours sont imprégnés d'un si merveilleux égoïsme, d'une



puissance d'illusion vraiment épique, qui n'a d'égale que sa volubilité déconcertante — celui de chacun de ces types étranges que Jacques de Meillan voit ramener à tout coup par son père, dans la maison vide de meubles, où, s'attablant devant un “beefsteak de cheval au beurre d'anchois” ils font circuler à la ronde des visions de Pactoles probables et de millions tout prochains. — M. Cabillaud, philosophe métaphysicien, qui s'installe méticuleusement au milieu des pires désastres avec la souplesse avisée des chats et des sages—Renaud Jambe-d'Or, aujourd'hui placier de carbure et de lampes d'acétylène, mais dont le grand père portait une jambe d'or en souvenir et en remplacement de celle qu'il avait perdue à la bataille de Navarin—et l'aimable M. Tintouin, ancien chef de musique militaire à Cassis, et Paillon, le médecin élégant dont toutes les femmes raffolent et Mazarakis, le voleur, dont l'effronterie échaffaude aux yeux de M. de Meillan cent fortunes futures sur les “gisements d'alcool du Caucase” !

Ce n'est rien encore, il y a bien mieux : il y a, autour de ces gens, de ces discours et de ces choses, l'atmosphère pitoyable, sensible, trouble, inquiète de cette existence affolée et vaine, de ce

vide tumultueux où paraît à toutes les portes, sur tous les trottoirs, dans les soirées mondaines, dans la fumée des bars et parfois même dans sa chambre solitaire, la figure fugace, frêle, tendre, tourbillonnante de Jacques de Meillan, notre héros...

Jacques de Meillan est le plus jeune et le plus fou des jeunes fous de plusieurs générations : l'Imagination aux yeux d'or qui dans le cerveau de son père fait grimacer les milliers de petits démons des entreprises hasardeuses, ouvre chez lui des ailes diaprées étincelantes et charmantes. Son corps, son âme, son esprit semblent doués de mouvement perpétuel et de perpétuelle ivresse... Il parle aux bêtes, aux femmes et aux fées avec des mots envolés et rapides qu'on devine pourtant chuchotés et tremblants comme ceux d'un mystère. C'est le mystère de la jeunesse et de l'amour, des premières folies d'amour, des suaves douleurs premières, de cet aventureux chancellement dans la lumière dont on reste à jamais ébloui et désabusé.

Et n'est-ce pas, rien n'est plus banal, mieux connu, plus rebattu que ce vieux thème, l'histoire sempiternelle, divine et ironique du Paradis dont on sentait encore sur ses mains la caresse embaumée des fleurs et dont on reçoit tout à coup la porte sur la nez.... Cependant ce livre est nouveau,

absolument unique dans son genre et pleinement original.

Il l'est dans sa composition, dans son style, dans sa tenue, dans l'abondance extraordinaire d'idées, de sensations, de sentiments dont il est fait ; il l'est si bien qu'on cherche vainement par quel rapprochement traduire l'impression qu'il vous laisse.

Cette impression est complexe et profonde : tant de vie et d'une saveur si singulière et pénétrante ; tant de mouvement et aucun désordre ; tant d'esprit et jamais lassant ; tant d'âme enfin, et comme elle est discrètement et subtilement épanchée, source des larmes et du rire, mousse vierge d'une cascade filtrée entre la pierre et la fougère au pied des nymphes, dans un parc.

— M. de Miomandre a tous les dons des écrivains de bonne race : le goût, le tact, l'indépendance exquise de l'allure, la sûreté et la légèreté du verbe, le choix parfait, le naturel. Il a surtout les dons suprêmes du poète : l'imagination et l'ardeur à vivre ; — une ardeur si fiévreuse et si douce à la fois qu'elle approche des êtres, des choses, des idées comme une flamme qui dévore et caresse, et comme une main délicate frémissante et sans poids dont le toucher pourtant subjugué.

On ne saurait lire sans trouble l'avant-dernier

chapitre du roman, celui qui est intitulé “ Folie dans le clair de lune ” et qui a pour épigraphe le premier vers de l’immortel nocturne :

“ Mon enfant, ma sœur,  
Songe à la douceur...”

Ces pages-ci vous étreignent à l’endroit le plus sensible, le plus triste, le plus noble, le plus chancelant du cœur. C’est l’âme tout à coup, qui plane solitaire, dans l’ombre indifférente et grise ; il n’y a plus que l’âme, elle seule, “ Psyché la douce ”, — et deux enfants pitoyables et chastes au bord de la mer infinie et de l’amour sans digue, et de la mort vertigineuse...

Mais la plus pure et la plus indicible des passions humaines, lève lentement son visage dans l’oppressante atmosphère d’angoisse où se mêlaient leurs amertumes juvéniles : la Tendresse aux yeux délicats qui touche leurs fronts blancs et leurs lèvres mélancoliques. Et quand ils se quitteront pour jamais, l’empreinte de leurs pas légers, qui se fuiront, sera belle et déconcertante comme la ligne sinieuse du grand sourire de la vie.

JEAN DOMINIQUE.

## CHRONIQUE PANTHÉISTE

## LA FÊTE VERHAEREN

Donc, nous avons *manifesté*. Nous avons *manifesté*, chose bien belge, à la gloire d'un poète, chose peu belge, et nous n'avons pas été, chose étonnante, tellement ridicules. Nous l'avons même été moins que nous l'appréhendions.

Ridicule, on l'est toujours un peu, en quelque manière, dans ce genre d'aventures. Cela, nous le savions. Et ce n'est pas les yeux bandés qu'on nous a conduits, là où il se pouvait qu'il y eût une dégringolade. Il n'est que de graves raisons, il n'est que de tendre à une fin considérable, qui doit faire, malgré le risque, jeter les dés d'un pareil coup.

L'homme ordinaire ne devrait oser lever les yeux sur certaines grandeurs qu'exceptionnellement et dans toute la composition

d'un sentiment religieux. C'est trop fréquemment, et sans assez de respects, qu'il confronte sa petitesse avec le génie, la mort, la divinité, les mystères essentiels du monde. A ces quelques sommets altissimes — où l'âme prédestinée à y atteindre, se sent enveloppée, tout-à-coup, et prise, par un souffle inconnu — il entend aller, lui, l'homme ordinaire, l'homme du juste milieu, l'homme de la prudence, dont la bonne volonté désire cependant ne pas avoir les yeux clos à la beauté des cîmes et ne refuse pas d'admettre une certaine dose d'absolu, un certain laps d'éternité, un certain degré d'art — il entend aller, celui-là, aux sommets altissimes de la pure pensée, de la poésie, comme à une conventionnelle et confortable excursion alpine, sous la conduite prévoyante et sûre d'un guide de l'Agence Cook.

Que la critique vulgarisatrice et vulgaire n'ait pas d'autre gagne-pain que de conduire les anglais aux endroits d'où l'on découvre un vaste horizon, ainsi peut s'excuser son aigreur s'il arrive que des ascensionnistes téméraires ne requièrent point ses services et, par l'exemple communicatif de cette témé-

rité, entraînent au surplus avec eux une partie de la clientèle alpestre. Convientra-t-on cependant qu'il faut lui reconnaître le monopole de la glorification nationale des poètes, le privilège exclusif de la mise en tartines du pain intellectuel de la patrie ?

Glorifier un poète, surtout un poète chez qui, par une extraordinaire intumescence, la personnalité banale semble s'être, dès le vivant, retirée, pour ne plus laisser apparaître déjà que la seule configuration du type qui pour la postérité signifiera un aspect de l'immuable, ceci ne peut se concevoir, sans sacrilège, qu'ainsi qu'un acte cultuel. Il y a, dans un génie tel que celui de Verhaeren, quelque chose de sacré. Une relation aussi transcendante de la pensée d'un homme avec le sens total de l'univers, c'est dans cela proprement que réside le génie, terme trop usité hors de propos. Mais il est alors tellement absolu, que sans doute supérieur à l'homme même qui a reçu cette grâce terrible de le porter en soi et qui n'en est peut-être que le premier serviteur. Fêter cet homme, assurément on le peut, et même on le doit, à cause précisément de ce servage et des affres auxquelles

l'a livré sa mission. Mais fêter le génie lui-même ? Or, seul un sentiment mystique y paraît idoine ; les témoignages les plus nets de la raison, les plus affectueux dévouements du cœur, n'y pourraient suffire.

Mysticisme, c'est donc à dire, avant tout, solitude. L'impression des fêtes religieuses, si prenantes soient-elles, ne vaudra jamais celle du désert. D'ailleurs, la solennité au temple gothique s'amplifie du recueillement de la demi-ténèbre ; de l'adoration des vitraux et des voûtes ; de l'éloquence des encens, des orgues, des cloches ; de la proximité émouvante des tombeaux ; du sursaut de tout ce que quinze siècles chrétiens ont introduit dans la sensibilité de l'homme occidental et que vont retrouver, quand elles le veulent, et secouer violemment, les cérémonies catholiques, aujourd'hui et sans doute durant plusieurs siècles. Mais au théâtre, d'architecture foraine ornée de plâtras, de cartons et de friperies, clinquante de verroteries où louchent les coruscations blafardes, quelles grandeurs, parmi les promiscuités de couloirs ou de coulisses, les ragots, les fadaises, les luxures, pourraient, de ce côté-



ci ou de ce côté-là de la rampe, trouver asile ? Le temps, malheureusement n'est pas encore ici, où ce sera pour écouter de beaux vers que le peuple s'assemblera, aux jours de fêtes, dans les églises. Comprendrez-vous qu'il devient légitime, qu'il sera bientôt impérieusement indispensable, puisque vous avez jeté hors de ses maisons le douloureux poète de Nazareth, qu'au moins du haut des chaires de vérité quelques poèmes nouveaux fassent descendre encore sur les âmes humaines les langues de feu de la révélation divine ?

Tout de même, un temps tout-à-fait digne de la royauté des hommes, mais à jamais hypothétique, verrait plutôt la prophétie s'accomplir du Dieu adoré en esprit et en vérité. Temps où chacun ayant en soi les vastes étendues connaîtrait, au centre même des tumultes, la méditante solitude. Temps où au cœur des villes et des joies réhabilitées les hommes vivraient plus près de leur conscience que l'anachorète. Temps seul où l'on pourrait, enfin avec dignité, célébrer la poésie.

Si tu veux quand même la célébrer main-

tenant, vas dans la retraite — ce giron de la nature banalement vanté par tous les Jean-Jacques, mais qui pas moins n'en reste le seul nourricier de l'art le plus haut — et dis au silence attentif des nuages, du sable, de l'eau, des plantes, les vers du poète que tu aimes. De cette manière-ci, et de cette manière-ci seulement, tu rendras à ce poète le meilleur hommage, sans apparat sans doute, mais noble avant tout autre. Car, tu le sais bien, et je le sais bien : tout ce que nous ferons de plus sera littérature.

\* \* \*

Il fut un temps en Belgique où il n'y en avait pas, de littérature. Même, on s'en est plaint ! A cette époque édennique, le poète esseulé aurait essayé en vain de chanter ailleurs qu'au désert. Comme les recueils de vers ne s'éditent d'ordinaire qu'aux frais de leurs auteurs et qu'alors, non seulement ils n'étaient pas achetés, mais pas même lus par ceux à qui on les dédiait, seuls des poètes d'une incorrigible ferveur en faisaient publier. Depuis, une providence bien intentionnée

mais fort malencontreuse a eu la regrettable bonté de jeter les yeux sur les poètes de ce pays ; apitoyée sur leur sort solitaire, elle leur ouvrit aussitôt la boîte de Pandore des avantages matériels, prébendes, décorations, missions, sinécures, tables des amphitryons officiels, salons des vieilles filles et des divorcées, mariages riches, enterrements pompeux, et, ô joies distinguées de la gloire, ô comble d'un triomphe mérité, les trois francs par page d'une grosse revue nationale.

Dès lors, la Belgique avait une littérature.

La fierté d'Albert Giraud, et de ceux de sa race, fit semblant de sourire. N'était-ce pas la seule élégance possible, à présent que la vie littéraire en Belgique prenait une mise de bonne bourgeoise, ou, tout au plus — le dimanche après-midi — de commerçante enrichie ?

Ce sourire d'Albert Giraud ! Pour en comprendre toute la douloureuse ironie, il faut regarder bien en face la tristesse trahie par les yeux du poète, lorsque, d'un air faussement résigné, il persiffle : “ De quoi nous plaignons-nous ? Autrefois la Belgique n'avait pas de littérature ; à présent elle en a une

mauvaise ; c'est toujours autant de gagné ”.

La fierté passive de Giraud ne convient pas cependant à tous les caractères et quelques-uns lui préfèrent la noble obstination de tenter une défense moins platonique. Le temps est révolu des chants heureux dans la solitude, soit ; on ne veut plus faire aux poètes la grâce de les méconnaître, soit encore. Supportons, puisqu'aussi bien il ne serait pas possible de l'empêcher, que l'on parle d'art dans les universités populaires, les salons et les tramways. Mais que l'un s'extasie : *M. Spillebout, quel grand poète !* mais que l'autre se pâme : *M. Smaujejas, quel illustre critique !* eh bien, dans un pays où, en dépit et au-dessus des saumâtres flamingants, il y a de parfaits prosateurs français, comme Henry Maubel, Christian Beck, André Ruyters, de délicieux poètes comme Albert Mockel, Max Elskamp, Jean Dominique, d'intelligents critiques comme Eugène Gilbert, Maurice Wilmotte, il ne nous plaît pas, et nous ne le laisserons pas faire, que ce soit M. Spillebout ou M. Smaujejas qu'on connaisse et qu'on honore.

Donc, nous entrerons dans la danse. La volupté chorégraphique ne vaut pas l'ére-

métique béatitude, mais puisqu'ils se sont poussés, les barbares, jusqu'en nos jardins recueillis, qu'ils ont lourdement piétinés de leurs bourrées en sabots, tâchons à leur apprendre au moins quelque peu la callisthénie, afin que nos derniers parterres soient respectés.

Et nous organiserons des fêtes en l'honneur des poètes que nous aimons. Nous organiserons des fêtes en l'honneur des poètes que nous aimons, même quand d'aventure nos admirations seraient d'accord avec celles de ces gens-là. Accord tout superficiel, d'abord. Car ce que nous admirons dans Verhaeren, ils ne l'ont jamais compris : ce qu'ils y voient d'admirable, eux, c'est que l'écrivain n'apparaît pas constamment, à cause des grands défauts de ses grandes qualités, tout-à-fait français. Ils pensent trouver, dans le libertaire langage du poète inspiré, une excuse à leur froid jargon, sans songer que si tant de lettrés en France apportaient déjà leur suffrage à la gloire du poète belge, alors que la Belgique le méprisait encore, il est permis de supposer que ce n'est pas nécessairement pour les barbarismes, d'ailleurs toujours curieux et expressifs, dont

cet auteur a enrichi son vocabulaire, mais plutôt, semble-t-il, pour la vertigineuse grandeur de ses pensées et de ses visions, que ses fautes de syntaxe formulent malgré tout.

\* \* \*

Voilà une première raison à la Fête Verhaeren. Une autre raison : au moment où de lugubres nationalistes allaient s'aviser de promener le poète de cité en cité, avec un chef de bureau pour escorte, il importait peut-être de rappeler que l'auteur des *Héros* est aussi, et bien avant, l'auteur de la *Multiple Splendeur*. Evoquer, à coups inattendus et rutilants de pinceau rubénien, les fastes tout en couleurs de la terre patriale, là sans doute résidait le talent ; mais apporter à une génération désemparée un nouveau prétexte à accepter de vivre, une suffisante apparence de certitude, une formule opportune du leurre éternel et sans cesse mouvant par quoi les siècles se supportent, ceci constitua le génie. Je sais bien, au fond, que ce n'est pas Verhaeren qui nous l'a apportée, cette conception néopaienne du monde, la seule admissible par

l'intellectualité, les besoins éthiques et religieux des hommes de ce moment ; mais il en est le chantre, l'initiateur poétique ; il lui a donné la forme par quoi elle va pouvoir entrer dans la compréhension du grand nombre. Les théoriciens méditent en vain, s'il ne se trouve pas un poète pour rendre vivante leur sèche métaphysique. Qu'importe que le meilleur de Verhaeren soit déjà tout entier dans Nietzsche et que tant de vers du poète, coïncidence inconsciente peut-être, reproduisent, parfois littéralement, le philosophe. Pourquoi même nierions-nous que quelqu'un a pu colliger, dans les *Forces Tumultueuses* et la *Multiple Splendeur*, une soixantaine d'alexandrins qui paraissent transportés mot à mot de *Par delà le Bien et le mal* et d'*Ainsi parlait Zarathustra*. Qu'importe, oui, qu'importe cette parenté des deux génies, puisque le philosophe, austère et froid, ne parle qu'à notre esprit et n'est accessible qu'aux plus cultivés d'entre nous, tandis que le poète, avec ses mots vibrants et ses images, d'emblée persuade notre instinct, notre cœur, notre sensibilité, et se précipite, comme une lame de fond, en débordement d'eau féconde, de

sel et d'iode. Qu'importe qu'entre Spinoza et Verhaeren, entre le hollandais et le flamand pourtant ethniquement si proches, il y ait toute l'Allemagne, cette Allemagne qui, bien avant d'ailleurs que d'être l'Allemagne de Nietzsche, est surtout l'Allemagne de Kant. Harmonie, au contraire, concordante succession, rassurant spectacle. Trucheman presque d'une providence extérieure au monde. Un besoin d'adoration confond l'intelligence devant cette ordonnance secrète et parfaite du cycle des hautes pensées dont, tour à tour, s'inquiètent les siècles.

Ordonnance globale — je veux dire : pour tout le globe terrestre — puisqu'au même temps que Nietzsche nous conviait à la surhumanité, de l'autre côté du monde, plus loin que l'océan, l'américain Emerson terminait d'enseigner les vertus de la confiance en soi-même. Et si Verhaeren est le superbe apôtre de Nietzsche, Emerson aussi a son annonciateur. Pensant à Maurice Maeterlinck, dirais-je que même nous hésitâmes beaucoup avant de saluer en Verhaeren le poète du sentiment religieux nouveau ? Parmi tant d'écrivains, qui, de jour en jour davantage,



se tournent vers un panthéisme optimiste, n'est-ce pas Maeterlinck qui vire le plus nettement ? Mais ce qui fait reconnaître, plutôt dans Verhaeren que dans Maeterlinck, la synthèse du mouvement, c'est que la *Multiple splendeur* est l'œuvre capitale de son auteur, celle où il a mis le plus de talent, celle où il s'est le mieux réalisé ; cependant que l'auteur de la *Princesse Maleine*, et de tout ce théâtre divin auquel son nom restera surtout attaché, atteignit aux plus beaux points de sa valeur littéraire, alors que seule une âme encore chrétienne vivait en lui, ne laissant tout au plus qu'à peine pressentir, dans son pessimisme et ses préoccupations d'un au-delà traditionnel, la sérénité et le mysticisme terrestre — si l'on peut ainsi s'exprimer, par opposition au mysticisme céleste des religions révélées — d'où ses œuvres subséquentes, hélas littérairement moins parfaites, comme cette *Intelligence des Fleurs* trop en procédé, allaient sortir.

Puis, Maeterlinck, auteur subtil, ne s'adressera jamais qu'à une élite déjà riche de culture ; Verhaeren, lui, sait parler à toute l'humanité. C'est pourquoi, à Maeterlinck

nous garderons ouvert le temple des tendresses et des émois inexplicables de notre plus profonde âme, de notre cœur le plus doux, le plus célestement puéril ; à Verhaeren, penseur et peintre, nous abandonnerons notre cerveau pris de vertige et nos yeux émerveillés. L'un et l'autre nous donneront peut-être, en échange, les clefs différentes et pourtant semblables de la demeure du nouveau dieu.

Ainsi aurions-nous la formule religieuse dont les esprits les plus nobles et les plus avancés d'aujourd'hui paraissent avides, devant la banqueroute inévitable d'un athéisme qui n'aura guère triomphé longtemps. A part les dernières apparences de victoire que lui assureront peut-être encore pendant un peu de temps les efforts désespérés d'un Anatole France ou d'un Remy de Gourmont, le rationalisme voltairien, avec tous les genres de scepticisme qui en sont sortis, ne pourra plus bientôt, et dans des attitudes combien ridicules, que tirer l'une après l'autre ses dernières cartouches, réduite que sera son armée aux seuls blocards du Palais Bourbon, cette suprême forteresse de la platitude égalitaire, laïque et obligatoire.

Mais le sens religieux réveillé traîne à ses chevilles de vieux boulets, dont ce n'est pas aisément qu'il se débarrassera. Même ceux qui ont deviné avec le plus de clairvoyance quelles portes il convient d'ouvrir à la pensée humaine de tantôt, restent, malgré de douloureux et violents efforts, arrêtés au milieu du chemin par le poids de ce catholicisme rivé à leurs pas. De là cette bagarre titanique dont l'état d'âme de Verhaeren ou de Maeterlinck nous font témoins ; colletage à mort du récalcitrant atavisme chrétien et des croyances futures. Et la bataille bondit hors du champ-clos de l'intimité des consciences ; elle s'étend et couvre tout le terrain des grandes querelles intellectuelles, où se décidèrent, après les grandes guerres théologiques, les journées cartésienne, darwiniste, gœthienne, dont l'humanité s'honorera toujours de porter les lauriers.

D'un côté, c'est tous les grands vaincus que le dragon d'un passé implacable a terrassé ; c'est l'incroyant mais quand même catholique Barrès, et toute cette partie de la jeunesse française qui le suit, Tancrède de Visan et quelques autres, leurrés par la religiosité bar-

résienne qu'ils prennent pour de la religion ; c'est aussi les illustres convertis, Huysmans, Retté, et tous ceux qui, ne voulant pas de la sécheresse et de la stérilité rationaliste, n'ont pas cependant la suffisante intensité visuelle d'apercevoir le seuil des paradis prochains.

De l'autre côté, c'est Nietzsche, notre prophète. C'est le Van Lerberghe de ce *Pan* admirable qu'il a heureusement pu donner avant l'obscurcissement tragique de sa belle intelligence. C'est le dramaturge Paul Souchon, évocateur du *Dieu Nouveau*. C'est St. Georges de Bouhélier, de la *Vie Héroïque* et *l'Hiver en Méditation*. C'est ce Maeterlinck des années récentes. C'est enfin, et surtout, ce Verhaeren que nous venons de fêter.

CHARLES DULAIT.

## PROSE

*A Francis Vielé-Griffin.*

O Dormeuse ! Le soir autour de toi simule  
 Une tente d'or clair où l'or de tes cheveux  
 Prolonge la lumière adorable des songes  
 Que ton âme accueillit aux jours déjà lointains  
 De sa petite enfance éprise de mystère :  
 Elle n'a point cessé de brûler, solitaire,  
 Malgré la douloureuse épreuve des années,  
 Sur l'autel méconnu de ta vie ignorée !

— O Dormeuse ! Le soir complice de tes rêves,  
 T'enveloppe de gloire et de paix souveraines :  
 Il t'effleure en silence et l'on dirait parfois  
 Qu'en baignant ton sourire il s'alanguit encore  
 Et que sa majesté soudain plus infinie,  
 Emporte un peu de toi, qui lui tends ton amour !

— Tes bracelets d'argent, égayés de médailles,  
 Tintent sous la caresse amoureuse des brises  
 Qui glanent sur ton sein l'âme exquise des roses :

Des orangers descend avec des chants d'oiseau,  
 L'ombre en fleur des bouquets de tes noces prochaines :  
 Une source jaillit entre les sycomores,  
 Et cependant, malgré toutes ces voix secrètes,  
 Malgré ces doux appels prolongés en baisers,  
 Ton sommeil enchanté s'éternise, o Dormeuse !

— Vers quels pays rêvés, quels divins archipels,  
 L'Armada puérile et fière de tes songes  
 Cingle-t-elle, o Dormeuse encline aux doux mensonges ?  
 Ispahan t'offre-t-il ses jardins fabuleux,  
 Byzance ses palais illustrés de légendes,  
 Ou bien, devant le seuil d'une maison tranquille,  
 Assise au bord de l'eau qui brode ton reflet  
 De blancs bijoux d'écume et de dentelles d'algue,  
 Attends-tu simplement, celui qui doit venir ?

— Mais non, la nuit surprend ton sommeil ineffable :  
 Une étoile s'étonne en ne retrouvant plus  
 Sous tes cils abaissés l'étoile de tes yeux...  
 Ton sein ne rythme plus le murmure des flots  
 Dont on devine au loin la terrible allégresse  
 Et sur ta lèvre en fleur nul souffle ne révèle  
 L'harmonieux frisson de la vie attentive....  
 Israfel a fauché les lys de ton destin,  
 Et dans la nuit sereine où passe un météore,  
 O Dormeuse, tu dors, sous l'aile de la mort !

GEORGES MARLOW.

## VERHAEREN

On m'a demandé de parler au nom des aînés, de ceux d'hier, à vous qui êtes d'aujourd'hui, de demain et de toujours. Me voici donc avec le battement de mon cœur près du vôtre, m'écoutant vous aimer à travers les trente ans bientôt que dure notre compagnonnage d'art et de vie... C'est que vous êtes resté pour moi, comme pour tous ceux qui vous ont approché, une des formes absolues de la droiture, de la constance, de l'héroïsme quotidien et de l'invariable bonté. On peut rugir votre génie, mais il faut chanter doucement, avec des mots comme des actions de grâces, ce que, dans le poète terrible que vous êtes, il y a de délicieuse, de fraîche et d'ingénue humanité de tous les jours. Les temps viendront où, pour apparaître avec quelque crédit devant les hommes, il sera nécessaire de justifier qu'on fût un homme soi-même. Vous les aurez devancés, vous qui, à

votre manière, laissez-moi vous le dire en toute simplicité, vous êtes manifesté à nous comme un des saints laïcs de la grande église des cœurs, des esprits et des consciences.

Vous nous apparaissez l'âme légendaire et continue d'une race : vous nous revenez d'un passé d'ombres glorieuses et votre gloire à vous même déjà projette de la lumière sur les routes de l'avenir. Vous êtes la parabole qui, par l'un de ses bouts, s'appuie à la patrie natale, et, par l'autre, touche à la patrie universelle.

Vous êtes pour nous, Belges, le poète intégral de notre race. Toute la vie magnifiée d'un peuple retentit à travers les cloches et les tocsins de vos poèmes. Vos vers de bronze et de moellons, nous suggèrent des glas de beffrois et des hosannas de tours. Ils ont le rythme des marteaux dans les chantiers, le fracas des paquets de mer contre les estacades, les chocs des forces élémentaires. Du flot puissant et lourd des navires, ils nous apportent l'âme sauvage et candide du Nord. Ils font entendre les grands bruits de la nature et de la vie.

Ah ! vous êtes bien le carillonneur du génie des Flandres. De l'âme et de ses poings, vous ébranlez vos orgues de gloire et de tonnerre.... Mais sitôt



qu'ils s'apaisent, le rire ailé des campaniles tinte à travers la joie filigranée de vos musiques.

Le drame et l'idylle, la ruée et la chanson, les ommegangs et les autodafés, les usines tonnantes et les muets béguinages, le tapage bourru des ports et le vent jaseur des champs de blé, la tour, le moulin, le phare, la dune, les carrefours, sont parmi cent autres, les voix de votre épopée. Avec une incomparable originalité, par le rythme et par l'image, vous avez fixé dans une manière d'éternité toute la double vie matérielle et mystique de chez nous.

Votre art est lui-même un extraordinaire organisme de vie. D'abord lâché en truandailles, battant de ses loures en sabots l'air des foirails, dégorgé par toutes ses bondes comme chez Breughel et Jordaens, il se dénonce de la grande vie populaire tintamarrante et rouge. C'est au fond la même âme épique qui, plus tard, vous fera ruer vos milices communales, à la mort, comme à une kermesse de gloire et de sang. Ici et là c'est bien une humanité à la mesure de nos instincts, de nos appétits et de notre orgueil par les siècles, une humanité bouillonnante et pléthorique, façonnée à la taille des quatre énormes veilleurs de pierre qui se voyaient autrefois aux quatre angles du beffroi gantois.

N'étiez-vous pas déjà à cette époque, et n'êtes-vous pas resté, un prodigieux tailleur d'images, de qui l'œuvre, de haut en bas, fleuroné, orfèvré, guilloché, tantôt évoque la grande vie ramusculée de nos vieux hôtels de ville, et ailleurs, la forêt symbolique de nos cathédrales, avec la rosace où saigne un cœur transpercé de glaives, avec les mêlées d'anges, de martyrs et d'apôtres, sous les voussures du porche, et, tout là-haut, cabré par-dessus le vide, l'aboi grimaçant des lémures et des sarasques, images confuses de la révolte et de la démente des âmes, où la vôtre, passagèrement tourmentée, parfois parut se tordre et se lamenter elle-même. Je vois en vous, Verhaeren, un large pan d'humanité debout, mais je vois aussi une humanité en marche, celle de la race dont vous êtes l'âme vivante et la gloire. Vous portez à bras tendus les siècles de nos Flandres. Comme elles, vous avez connu les heures tragiques avant de connaître les heures délivrées. Vous avez chancelé sur des calvaires ; Vous avez séjourné aux pourrissoirs. Est-ce que ce n'est pas un signe inouï de communion fraternelle avec l'humaine destinée qui vous fit remonter du morne Léthé de vos fièvres et de vos lassitudes pour vous projeter en assomption aux claires splendeurs de l'amour et de la joie ?

Le sang de vos plaies a fini par refleurir en roses de vie immortelle.

Nul plus irrécusablement n'a témoigné qu'un grand poète est la transmission sacrée des forces d'un peuple. Vos racines sont en nous : Vous êtes planté dans nos terreaux profonds, comme un de ces piliers barbares et ciselés que vous avez chantés, avec leur grand cadran d'or où s'immobilisent les dates éternelles.

Honneur et gloire à vous, Verhaeren ! nous vous aimons et vous acclamons.

CAMILLE LEMONNIER.

Ces puissantes paroles ont été prononcées par Camille Lemonnier, au Foyer du Théâtre du Parc, à l'issue de la fête du 24 novembre.

La réponse noble et émue qu'y fit Verhaeren se résume dans ce cri aux jeunes gens qui l'entouraient : " Ce n'est pas moi, c'est lui, que vous devez continuer. " Et ce disant, il nous montrait Lemonnier.

Les deux écrivains tombèrent dans les bras l'un de l'autre et s'éteignirent.

(N. d. l. R.)

DEUX LETTRES DE  
M. EDMOND HARAUCOURT

I. — *A Emile Verhaeren :*

Hôtel de Cluny, le 15 nov. 1908.

MON CHER VERHAEREN,

On vous fête pour votre talent, votre œuvre, et votre vie. A cet hommage de vos compatriotes, je m'associe doublement, et de tout cœur : pour moi-même, d'abord, car notre vieille amitié dure déjà, hélas, depuis un quart de siècle ; — pour les autres aussi, comme Président de la Société qui est heureuse autant que fière de vous compter parmi ses membres : Au nom des Poètes français, je salue en vous le pur et l'impeccable artiste qui n'a jamais écouté que deux conseils, ceux de sa conscience et de son art, et qui honore notre langue commune, — mon vieux Verhaeren, et je t'embrasse.

EDMOND HARAUCOURT.

II. — *Aux Organiseurs de la Fête :*

Hôtel de Cluny, le 21 nov. 1908.

Je vous assure, mon cher Confrère, et je vous assure bien fort, que j'aurais fait avec joie le voyage de Bruxelles, pour me rendre à votre invitation, et fêter avec vous, avec tous, le poète et l'ami que j'aime doublement. Nous nous sommes connus, Verhaeren et moi, dès notre première heure, et tout de suite attachés l'un à l'autre, d'une sympathie que rien n'a troublée depuis lors : nous nous voyons trop peu, et les kilomètres en sont cause, les kilomètres et non pas les frontières ; je ne connais de frontières entre la France et la Belgique que par le plaisir cordial que j'ai à les franchir. Car je suis un peu bruxellois, moi aussi, un peu plus sans doute que vous ne savez : c'est chez vous que j'ai débuté, sinon comme poète, du moins comme journaliste, conférencier, et romancier ; c'est même chez vous que j'ai pris femme, en sorte que non seulement je vous tiens pour des frères, mais qu'aussi nous sommes beaux-frères.

Et ce que j'en dis là, ce n'est point pour parler de moi, mais pour en venir à conclure que je suis

de cœur avec vous, et que j'aurais voulu être parmi vous, Mardi, jour de fête commune et fraternelle. J'aurais dit, parlant en mon nom, combien j'aime Verhaeren, son œuvre, sa vie, sa personne, et pourquoi je les aime tant. J'aurais dit, parlant au nom de la Société des Poètes Français, dont j'ai l'honneur d'être le Président, qu'elle est fière de compter parmi ses membres votre noble et beau poète, qu'elle le salue et l'honore, et qu'elle est heureuse de pouvoir, grâce à lui, vous envoyer à tous un salut de fraternité. J'aurais même ajouté que s'il en est parmi vous qui veulent, comme lui, et avec lui, confirmer par leur adhésion cette unité littéraire des deux peuples qui ont la même langue et le même idéal de beauté, de justice et de pitié, nous les accueillerons à bras ouverts, comme vous nous accueillez quand nous allons chez vous : et j'en sais quelque chose !

Mon cher Confrère, je ne pourrai pas aller dire cela, mais vous le direz de ma part. Je ne le pourrai pas, à cause de la date : le Mardi 24, à dix heures et demie du matin, je suis ici en service commandé, pour recevoir un congrès international que le ministre amènera à Cluny. Le lendemain, vraisemblablement, ou le surlendemain, (la décision n'est pas prise encore,) j'y recevrai

le roi de Suède. Impossible à moi de bouger, pendant ces trois ou quatre jours. Je le regrette de tout cœur. Ah, si la date n'avait pas été changée, ou si elle pouvait changer encore... Je ne peux pourtant pas formuler un vœu si égoïste ! Je me plains, voilà tout. Portez le toast de ma part, et de notre part " A notre Verhaeren de Belgique et de France ", et embrassez-le pour moi.

Bien sincèrement avec vous.

EDMOND HARAUCOURT.

## A EMILE VERHAEREN (1)

Au nom de la jeunesse intellectuelle Française,  
 Chargé par des poètes, des peintres, des musiciens,  
 et aussi par des artisans de nos faubourgs,  
 d'une mission,

Envoyé par eux comme en ambassade, vers le  
 Héros-Poète, que vous fêtez,

je viens dans la patrie de Rubens, de Constantin  
 Meunier et de Camille Lemonnier, ces trois pères  
 géants de vos arts,

je viens saluer, en Emile Verhaeren, le poète  
 des villes, le chantre des peuples, l'interprète reten-

---

(1) Cette prose lyrique, composée pour une voix sonore d'acteur, a été improvisée par M. St. Georges de Bouhéliér, au matin même de la fête, dans une chambre d'hôtel. Notre ami, cependant, n'a rien voulu changer à ces lignes hâtives préférant les voir paraître ici, telles qu'elles furent lues, sur le théâtre, par M. Dessonnes, de la Comédie Française. C'est d'ailleurs à grand regret que M. de Bouhéliér, qui avait fait expressément le voyage de Bruxelles pour apporter à Verhaeren les Sympathies de la France, s'est vu dans l'impossibilité, à cause d'une malencontreuse extinction de voix, de prendre lui-même la parole.



tissant des silences angoissés de l'avenir, le représentant pathétique des sentiments et des tendances de l'époque moderne !

J'atteste, avec tous mes frères d'âge, et tous mes cadets, que l'auteur des *Flambeaux noirs* a devancé notre marche vers la vie, et qu'il a prophétisé notre ère héroïque ;

je proclame que désireux de nous découvrir sur cette terre un guide lyrique, nous avons élu celui-là ;

Celui-là, qui, enfermé dans son indépendance comme dans une citadelle de pierre et de fer, se mêlait pourtant à tous les combats de la pensée, écoutait toutes les rumeurs de la planète, et traduisait tout ses cris !

Celui-là qui, maître des rythmes, pliait les siens aux inflexions des choses elles-mêmes, et faisait entrer dans ses vers l'âme du mouvement !

Celui-là qui a su donner aux machines, aux trains et aux outils des hommes, aux attitudes et aux métiers, à la besogne de l'ouvrier comme au destin du politique et du banquier, la beauté, la force, l'immortalité !

Je célèbre donc avec vous ce célébrateur sans égal.

Je joins la voix d'une jeunesse fraternelle à la voix de ses grands aînés et de ses grands compagnons.

J'apporte à Emile Verhaeren ce témoignage :  
Qu'il nous apparait désormais à tous, comme le  
prophète splendide de notre idée,  
Comme le poëte même du globe.....

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.

## CAILLOU-QUI-BIQUE (1)

à *Emile Verhaeren.*

Ces jours pacifiants, ces après-midis clairs  
 Et légers où je fus vers toi,  
 Vers ta force dont le contact est salulaire  
 Ah ! comme tous je les revois !

Le lucide et salubre hiver ou tel automne  
 Ineffable, le printemps frêle,  
 M'ont vu en ta chartreuse de Haynaut qu'adornent  
 Tant de beaux souvenirs qui mêlent

Watteau, Carpeaux, Meunier, Carrière et Fénelon,  
 Froissart, Moneuse au nez crochu ;  
 Et voici qu'à ces noms s'ajoutera ton nom  
 Grand Verhaeren, nouvel élu !



J'arrive, j'aperçois l'ample velours tout blanc  
 Parmi le vert pâle du bois.

---

(1) Dit par M. Franssen, du Théâtre Royal du Parc.

Force tumultueuse, il gravit en courant,  
Tout au sport, le sentier étroit !

D'autres fois, on le trouve à l'auberge attablé  
Parmi de glabres paysans,  
Des bûcherons, des maquignons et des fermiers  
Avec eux comptant, supputant ;

Ou seul à méditer dans le jardin candide  
Sur un insecte ou une page ;  
Ou là-haut, dans les champs, qui sur le ciel s'érige,  
Et pais un vaste paysage

D'eaux vives, d'arbres, de clochers, de métairies  
De lents coteaux mélodieux.  
" Voilà Sebourg, Angreau, Roisin et Gussignies,  
Toits rouges dans la brume bleue. "

Le berger pointe avec son cornouiller et part..  
Chez lui... La porte est close. —  
Cependant qu'il lisait, n'ai-je point entendu,  
— O divine métempsychose,

Passer dans la forêt qui afflue aux croisées  
Vos voix, bacchantes et satyres  
Qui poursuivez encore Hélène au corps fatal,  
Vos voix où hurлит le désir ?

Puis la rivière, le retour dans la nuit noire,  
Où fantasque, le blanc halo  
D'une lanterne me guidait jusqu'à la gare  
Envahie par les lapereaux.



O les beaux jours de paix, de confiance et de force  
Et comme vous fuyiez alors,  
O doutes et rancœurs, o désespoirs précoces !  
Qu'ils étaient loin la soif de l'or,

Les quotidiens soucis, les tâches tatillonnes !  
Car j'avais vu le bon géant,  
Pareil à l'ouragan vainqueur quand sa voix tonne,  
Tout seul dans son rêve fervent !

LOUIS PIÉRARD.

*Manifestation Verhaeren,*  
24 Sept. 1908.

## VERHAEREN ! (1)

Ta lèvre goûte aujourd'hui au fruit doux de la gloire ; ces discours, ces vivats, ces élans et ces palmes, te crient notre ferveur et notre admiration. Nous sommes fous ce soir, fous de ta gloire amie !

Verhaeren ! Recueille en toi cette ivresse embrasée, pour forger du vouloir à ceux qui te suivront. Et que fleurisse encore le jardin de tes vers !

Je te salue ici comme un annonciateur, car tu nous a donné les plus graves leçons, car tu nous as fait voir les visages nouveaux des devoirs et

---

(1) Ce discours a été publié déjà, au lendemain de la fête, dans le journal *Le Peuple* de Bruxelles. Bien qu'une règle stricte, aux *Visages de la Vie*, sera de ne publier jamais que des pages inédites, nous avons cru qu'une exception était cependant indispensable cette fois-ci, afin que les admirateurs d'Emile Verhaeren pussent trouver ici l'ensemble complet des paroles enthousiastes qui furent prononcées à la gloire du poète, le 24 Novembre.

des droits. Tes mains ont allumé des flambeaux dans nos nuits. Et tu nous as montré, dans la rouge souffrance et dans la peine atroce, des raisons de courage, et d'orgueil, et d'action !

Il faut vivre, as-tu dit, et pour bien vivre, aimer, lutter, comprendre la multiple splendeur du monde et de la vie !

Les vieux Dieux relégués dans les mythologies, sans prières et sans blasphèmes, aux penseurs, aux savants, tu tresses tes couronnes, et tu affirmes

Celui qui prouve et sait, vaincra celui qui croit.

Mais l'homme peut s'admirer pour avoir fait les dieux. Après avoir eu foi en eux, il doit croire en soi-même. Et l'effort se poursuit, pour recréer en nous l'idéal nécessaire.

L'homme se lève enfin pour ce devoir tardif  
Venu pour éclipser le feu de tous les autres,  
Il s'affirme non plus le roi, le preux, l'apôtre,  
Mais le savant têtue, ardent et maladif...

Trouver, grouper, régler, choisir et réformer...

Ainsi, de laps en laps, ceux qui pensent dédient  
A l'avenir humain l'ardeur de leur cerveau.

Nul n'a dit mieux que toi la révolte sacrée,  
contre l'erreur ancienne et les droits périmés.

Mais la Science et la Révolte sont vaines, si  
elles ne s'accompagnent d'Amour. Et c'est là  
peut-être l'éclair le plus étonnant de ton œuvre  
étonnante, c'est qu'après avoir sondé les plus  
sombres cavernes d'une âme en détresse, dit les  
antres profonds où les flambeaux sont noirs, et  
les débâcles dans les soirs, l'abîme de tristesse et  
de désespérance, tout à coup, dans tes livres, l'on  
vit surgir éperdûment la volonté d'amour.

Il faut aimer, pour découvrir avec génie !  
Aimer avec ferveur soi-même en tous les autres  
Qui s'exaltent de même en de mêmes combats  
Vers le même avenir dont on entend les pas,  
Aimer leur cœur et leur cerveau pareils aux vôtres  
Parce qu'ils ont souffert, en des jours noirs et fous  
Même angoisse, même affre et même deuil que vous !

Celui qui me lira dans les siècles un soir,  
Troublant mes vers dans leur sommeil et sous leur cendre  
Et ranimant leur sens lointain pour mieux comprendre  
Comment ceux d'aujourd'hui s'étaient armés d'espoir  
Qu'il sache, avec quel violent élan, ma joie  
S'est à travers les cris, les révoltes, les pleurs,



Ruée au combat fier et mâle des douleurs  
Pour en tirer l'amour, comme on conquiert sa proie!

Cet appel pathétique, lancé superbement vers  
un frère inconnu, évoque

Le seuil resplendissant  
Des temps où la justice aura dompté les hommes.

Comprenez-vous pourquoi mon vers vous interpelle,  
C'est qu'en vos temps quelqu'un d'ardent aura tiré.  
Du cœur de la nécessité même, le vrai,  
Bloc clair, pour y dresser l'entente universelle.

Et tu parvins ainsi aux sommets rayonnants  
d'où l'on voit l'avenir. Tu vis l'humanité en ver-  
tige et en tourmente vers le bonheur, tout ce qui  
tressaille obscurément en nous vers des heures  
plus justes et plus fraternelles : la vie meilleure de  
demain.

Mon cœur, est-il un vœu de joie et de vaillance  
Plus superbe à former, que d'être  
Un jour, le héraut pur de ce prodige à naître ?

Mais il ne suffit point d'attendre ces futurs.  
Non, la vie nous réclame, exaltante et fougueuse.

Vivre, c'est prendre et donner avec liesse...  
Mes pairs, ce sont ceux-là qui s'exaltent autant

Que je me sens moi-même avide et haletant  
Devant la vie intense et sa rouge sagesse.

C'est maintenant, de suite, que

Nous apportons ivres du monde et de nous-même  
Des cœurs d'hommes nouveaux dans le vieil univers

Homme ! tout affronter vaut mieux que tout comprendre  
La vie est à monter et non pas à descendre !

Ce qu'il faut, c'est

Rester celui de la lutte obstinée.

Ce qui importe, c'est que le désir toujours reste  
en partance, que, malgré le malheur et l'hostile  
destin, nous gardions tenacement, comme le vieux  
passeur d'eau, pour Dieu sait quand, un rameau  
vert entre les dents ! Toute la vie est dans l'essor.

Voilà ce que profèrent les rythmes de tes vers.  
Attelant à ces idées les coursiers des images, tu  
les précipitas vers nos âmes inquiètes. Elles furent  
et resteront une merveilleuse source d'énergie.

Les poètes, clous d'or dans la voûte des idées,  
sont comme ces étoiles perdues dans l'infini dont  
la lumière nous arrive longtemps encore après  
qu'elles s'éteignirent ! De même, la clarté de tes  
conseils te survivra et descendra vers les hommes.  
Des milliers d'entre eux, parmi les humbles et les

obscur, en ignorant ton nom rediront ta pensée.  
Après toi, comme toi, ils chercheront

L'acte qui sauve et qui délivre

et ils le voudront

Reculant les frontières de la bonté.

Conscients de notre force et de notre beauté,  
nous redirons longtemps ce bel acte de foi :

O vivre et vivre et se sentir meilleur  
A mesure que bout plus violent mon cœur ;  
Vivre plus clair, dès qu'on marche, en conquête ;  
Vivre plus haut encore, dès que le sort s'entête  
A dessécher la force et l'audace des bras,  
Rêver les yeux hardis à tout ce que l'on fera  
De pur, de grand, de juste, en ces Chanaans d'or  
Qui surgiront, quand même, au bout du saint effort.

JULES DESTREE.

## LA CATHÉDRALE VERHAERIENNE (1)

J'ai entendu, j'ai entendu les carillons,  
 Les carillons joyeux et clair des cathédrales  
 Cadenser les accords de multiples clairons  
 Et rythmer les éclats des ferventes cymbales !

Venu, de jour en jour, depuis les clairs étés  
 Où l'essor frémissant de ma prime jeunesse,  
 Avec des cris et des chansons, vers la Beauté  
 S'en fut, casqué d'orgueil et ceint de fraîche ivresse,

Venu, librement seul, éperdûment serein,  
 Vers le mont clair du franc triomphe et de la gloire,  
 Et vers l'église ardente où tout l'azur étroit  
 Le spasme flamboyant d'un sursaut de victoire,

J'ai entendu des hauts clochers de l'horizon,  
 En l'hosannah tintant des grelots et des cloches,  
 Monter jusqu'à Notre-Dame de la raison,  
 Les cris fervents avec lesquels la foule approche !

---

(1) Dit par Mlle Adeline Dudlay, Sociétaire de la Comédie Française.

O l'Eglise de la Pensée  
Comme un dogme dans l'ouragan !  
O l'Eglise du rythme franc  
Sous la tempête déchaînée  
Et sous l'averse en carillons  
De tous les cris, de tous les sons !

J'ai entendu, j'ai entendu le verbe humain  
Et les clairons, et les buccins, et les cymbales,  
J'ai entendu le vent pourchasser leurs rafales,  
Et les fleuves du monde enlever leur refrain,  
J'ai entendu  
La chevauchée, à l'horizon, de leurs cohortes,  
Et l'éperdu  
Galop des cris, que tout l'espoir, vers *Vous* emporte,

O l'église du Rythme franc,  
Cathédrale de la Pensée,  
Farouchement, haute dressée,  
Comme un dogme dans l'ouragan !

Et, faisant place enfin aux rumeurs de la foule,  
D'un geste, et fermement pieux, comme un enfant,  
J'ai largement ouvert le temple étincelant  
Au flux sonore et clair des acclamantes houles.

Parut le Dieu du Rythme franc  
Et l'Eglise de la Pensée

En un silence plus fervent  
Connut l'émoi d'une Odyssée.

Le monde entier frissonna. Puis  
Le Dieu chanta jusqu'à la nuit.

Et, dans l'église ardente où rêvait la victoire,  
Venus du Nord, de l'Est, de l'Ouest, ou du Sud,  
Les hommes accourus ont écouté son luth,  
Et l'ont tous adoré comme un Dieu de la Gloire.

Et puis s'en sont allés vers leurs lointains pays,  
Semer les graines d'or de ses verbes sublimes  
Et regarder passer son ombre sur les cimes,  
Et tous, avec amour et ferveur, se sont dits :

“ J'ai entendu, j'ai entendu le clair Génie  
“ Dire la Force, et puis la Joie, et puis l'espoir,  
“ J'ai entendu chanter Verhaeren, certain soir,  
“ Et j'ai gardé depuis une extase infinie...

“ J'ai entendu, j'ai entendu les carillons  
“ Et les rythmes du maître en phrases cadencées  
“ Eparpiller partout au pur écho des sons  
“ Les hosannahs profonds et clairs de la Pensée.

MAURICE GAUCHEZ.

## QUELQUES LETTRES ET TÉLÉGRAMMES

LETTRE.

*Bruxelles, 24 novembre 08.*

MON CHER EMILE,

*Un empêchement fortuit me prive à mon profond regret de la joie que j'aurais éprouvée à me rendre au Parc pour y entendre interpréter de tes œuvres par de parfaits comédiens, pour écouter aussi la parole éloquente de Lemonnier, notre "maréchal des lettres", de Saint Georges de Bouhélier, de Destrée, de Maurice Wilmotte ; bref pour me joindre en personne à la légion des poètes et des lettrés, des jeunes comme des aînés, qui te louangent, t'admirent et te chérissent. Mais je suis de cœur avec ces maîtres et avec cette foule enthousiaste. Ma longue ferveur pour ton œuvre n'a fait qu'augmenter avec ton génie et je m'enorgueillis de plus en plus de compter parmi tes amis et tes féaux ; surtout je me remémore, le cœur attendri, les preuves d'estime et de solidarité dont tu n'as cessé de me combler aux heures critiques de ma carrière. Je t'embrasse et te serre les mains.*

GEORGES EEKHOUD.

**TÉLÉGRAMME.***Louvain.*

*Reçois à l'instant l'annonce mort de ma belle-sœur. Impossible assister manifestation Verhaeren. Veuillez m'excuser et dire à tous ma sympathie et admiration pour cher et grand poète.*

EUGÈNE GILBERT.

**TÉLÉGRAMME.***Louvain.*

*Le peintre Delaunois déplore n'être présent pour acclamer le plus puissant des poètes, humblement il prie Verhaeren d'accepter l'hommage de la plus profonde admiration et sympathie artistique.*

**TÉLÉGRAMME.***Anvers.*

*Empêché mais de cœur avec tous. Vive Verhaeren.*

ELSKAMP.

**TÉLÉGRAMME.***Artene.*

*Regrettons ne pouvoir assister à la brillante fête mais y sommes de cœur.*

CLAUS.

**TÉLÉGRAMME. (à Verhaeren).***Clamecy.*

*Suis ici de cœur avec amis et l'envoie sentiments affectueuse admiration.*

MAURICE LEBLOND.



ADRESSE (traduite du Russe).

A EMILE VERHAEREN,

*Nous avons appris à vous connaître seulement dans ces dernières années, années sanglantes, années de grands élans et de terreur, quand la Russie, enflammée de colère, s'est reprise et se ressuscite.*

*Les thèmes d'insurrection et les idées de révolte étaient alors dans l'air et nous vous avons pris en affection et ayant pénétré la beauté de vos citations prophétiques, nous nous sommes remplis de vos pensées et de vos sentiments.*

*Plus tard, nous avons connu vos chants sur les villes et leurs habitants et nous avons senti que votre cœur de poète battait à l'unisson du nôtre.*

*Par votre ouïe fine, vous avez surpris la voix du monde reconstruit, vous avez saisi le cœur vivant de l'actualité et compris chacun de ses battements.*

*A chaque étape de la grande période de la campagne flamande à l'agonie, jusqu'à l'éblouissante victoire des villes, vous avez lancé des chants inspirés.*

*Auditeurs attentifs, nous en attendons encore.*

*Aujourd'hui, nous vous envoyons de chaleureux compliments à l'occasion de votre triomphale glorification.*

*Puisse votre génie éclairer longtemps le monde et les siècles !*

*Les étudiants et étudiantes :*

(S.S.) E. GOLOKOW  
NATALIE XMICHNITSKAÏA  
N. CHAPOCHNIKOW  
H. JANOVITCH VL. DINX  
V. ISRAZCHOW.

*St Pétersbourg, le 15/28 octobre 1908.*

LETTRE.

Paris, 28 rue d'Aumale  
4 nov. 1908.

Monsieur,

*Je m'associe avec joie à l'hommage qui sera rendu le 24 novembre au Théâtre du Parc à mon ami, le très grand poète, Emile Verhaeren ! Qu'il soit fêté comme il mérite de l'être par son pays ! Mais il nous appartient aussi et nous nous réjouissons en France de tout ce qui pourra rehausser l'éclat de son nom dont nous sommes légitimement fiers.*

Croyez, Monsieur...

GABRIEL MOUREY.

LETTRE. (fragment)

Paris, novembre 08.

CHER MONSIEUR,

*J'aurais été très heureux d'être parmi vous le 24 novembre et de m'associer mieux qu'en pensée à l'hommage rendu à Emile Verhaeren ; aussi est-ce avec un vif regret que je suis obligé de renoncer à prendre part à cette belle manifestation en l'honneur d'un grand poète que j'admire infiniment et qui est en même temps pour moi un ami cher et respecté ; mais il m'est absolument impossible de quitter Paris à l'époque où aura lieu la fête du Théâtre du Parc. Des occupations particulièrement absorbantes et des raisons de famille, etc.*

HENRI DE RÉGNIER.

LETTRE. (fragment)

*Paris, 23 novembre 08.*

CHER MONSIEUR DULAIT,

*... De la journée de demain il sortira deux choses heureuses, ce qui est beaucoup à la fois ! Verhaeren satisfait de se sentir aimé profondément par tout ce qui compte en Belgique et en France ; l'union des écrivains belges et français cimentée par la fondation d'une noble et vaillante revue. Ce sera votre honneur d'avoir songé à cette forme de consécration et de commémoration du génie de notre grand ami.*

*Je vous assure que si j'avais pu quitter Paris, où ma présence est indispensable précisément mardi et mercredi (peut-être de tout un trimestre les seules journées) je serais parmi vous demain à Bruxelles.*

*Venez me voir quand vous serez ici, etc.*

ANDRÉ FONTAINAS.

## NOTES.

La hâte avec laquelle la nécessité d'apparaître le jour de la fête Verhaeren a fait préparer le premier numéro de la revue, n'a pas permis de communiquer en temps aux collaborateurs de ce fascicule les épreuves de leurs articles. La plupart de ces écrivains ont eu la bonté de ne pas s'en montrer trop mécontents ; M. Beck toutefois nous prie d'insérer ce billet :

*Anacapri, Ile de Capri, 30 novembre 08.*

MON CHER DIRECTEUR,

Quoique je souffre beaucoup des coquilles, je ne m'en plains jamais. Cette fois, cependant, elles ont transformé en un si saumâtre pathos ma précédente chronique (*Les Visages de la Vie*, novembre 1908), que je suis obligé de désavouer cet article.

Croyez, mon cher Directeur, etc.

CHRISTIAN BECK.

• • •

D'une autre lettre de notre rédacteur, à propos de la notule parue ici à l'éloge du Fontenellisme :

Anacapri, ile de Capri, 1<sup>er</sup> décembre

Mon cher ami,

... Je suis sûr de traduire le sentiment de plusieurs de nos lecteurs en faisant observer que l'attrait exercé sur votre

correspondant par la vertu considérée comme une forme de l'hygiène ne rendait peut-être pas indispensable qu'il insultât ici un grand poète, dont les malheurs et l'innocence, à défaut du génie qui, paraît-il, ne suffit pas à l'académicien masqué dont ce seul trait suffirait à dénoncer la plume, commandent le respect, et dont le vice semble d'ailleurs attribuable à la seule responsabilité du milieu social : la *dipsomanie*, en effet, de Paul Verlaine, pour m'exprimer comme son plus récent et meilleur biographe, M. Edmond Lepelletier, était probablement d'origine hérédo-alcoolique.

Croyez, etc.

FABRICE.

Ces considérations, toutes sentimentales, sont bien à leur place sous la plume compatissante de notre chroniqueur de l'altruisme. Peuvent-elles peser, cependant, lorsqu'il s'agit de l'ordre général, de la santé publique, des bases de la société, que l'anarchisme des jeunes couches littéraires va sans cesse sapant, ainsi que s'en aperçut M. Louis Dumont-Wilden ? Il est hors de doute que c'est l'influence de Verlaine qui nous a donné cette génération névrosée donc irrespectueuse, indisciplinée, débauchée, malade, à la guérison de laquelle, heureusement, se dévoue avec des soins inlassables M. J. Ernest-Charles, du Gil-blas. N'est-ce pas de Verlaine que sont issus la plupart de ces écrivains déshonorants, à qui le Congrès d'Arlon a justement fermé l'entrée désormais de la bonne société des gens de lettres ? Car enfin, ne faut-il pas que quelqu'un ait la franchise de le dire : si nous n'avions pas eu Verlaine, aurions-nous Willy ?

CABLOGRAMME :

Tchytshouhama, Japon, 5 décembre.  
Sans Verlaine, Willy quand même.

CROSSOPTYLON.

## TELÉGRAMME :

République de Papaouto, 405°  
Olympiade, calendes d'octobre.

Willy, *jeune-couche* ? Tu parles !

COLETTE WILLY.

## AUTOMOBIOLOGRAMME :

Paris, 11 rue de Chambiges, 15 décembre.

My dear boy,

Les *Visages de la Vie* sont un sale canard.

Your's...

L'OUVREUSE.

## AÉROGRAMME :

Piccola Marina, Capri, Naples, Italie. 21 décembre.

Mon cher Nain Gras,

Votre correspondant se trompe : Willy — qui sera sans doute très flatté d'être appelé "jeune couche" — n'est pas anarchiste : il est nationaliste.

D'autre part, comme je ne saurais souffrir que, dans une revue que j'ai contribué à fonder, on insulte un de mes amis personnels, j'ai l'honneur de vous transmettre ma démission.

Croyez, etc.

FABRICE.

## RÉFRIGÉROGRAMME :

Banquises antarctiques, 24 décembre.

Brr !... Brr !...

POLAIRE.

## CÉLESTOGRAMME :

Nuit de Noël, 1908.

Et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Pour Dieu,  
LOUIS THOMAS.

## VESPÉRALOGRAMME :

Agence Rossel, 25 décembre.

Messieurs,

Je vous fais savoir que c'est à tort que vous avez pris au sérieux les articles sur M. Fontenelle parus dans notre grand journal quotidien *le Vespéral*. Ces articles, de simple publicité commerciale, étaient payés. Je vous ferai remarquer, au surplus, que notre client M. Fontenelle est un jeune auteur riche, du lancement duquel nous sommes seuls concessionnaires, et qu'il n'a rien de commun avec son homonyme macrobien. Veuillez agréer, etc.

JULES VAN HALDEGHEM  
Courtier de Publicité,  
au journal *Le Vespéral*.

\* \* \*

La Gazette littéraire de M. Eugène Montfort, *les Marges*, va réapparaître au mois de Janvier. Cette nouvelle série sera conçue sur un plan nouveau. M. Eugène Montfort s'est adjoint plusieurs collaborateurs choisis. Mais, de même qu'il était bien chez lui aux *Marges*, ils y seront bien chez eux. Chacun d'eux y possédera son domaine dont il sera le maître absolu.

Dans ces nouvelles *Marges*, M. Jean Viollis s'occupera régulièrement des romans et M. Edmond Sée du théâtre. M.

Louis Rouart parlera des œuvres d'art et M. Emile Vuillermoz de la musique. Enfin une de nos jeunes femmes de lettres célèbres critiquera la littérature féminine.

Quant à M. Eugène Montfort, en une chronique dont le titre *Mélanges* indique à l'avance la variété, il parlera tour à tour de vieux ouvrages et de nouveaux. Et dans chaque numéro le lecteur trouvera en outre un conte romanesque ou de beaux vers.

*Les Marges* paraîtront six fois dans l'année. On peut dès maintenant écrire au bureau, 5 rue Chaptal, si l'on désire se renseigner sur les conditions de l'abonnement.



Outre les vers de MM. Gauchez et Piérard, qui paraissent dans le présent numéro des *Visages*, un troisième poème à Verhaeren — celui de M. Charles Dulait, publié en tête de notre premier numéro — a été dit à la Fête du 24 novembre, par Mlle Marcelle Géniat, de la Comédie Française.

LE NAIN GRAS.



# The ST. CATHERINE PRESS Ltd.

(ED. VERBEKE & CO.)

ENTÊTES DE LETTRES  
MENUS ✱ ✱ ENVELOPPES  
MÉMORANDUMS ✱ REÇUS  
CIRCULAIRES ✱ FACTURES  
CARTES D'ADRESSE ✱ ✱ ✱  
TABLEAUX ✱ CATALOGUES  
BROCHURES ✱ REGISTRES



CLICHÉS EN SIMILIGRA-  
VURE ET AU TRAIT ✱ ✱ ✱



IMPRESSIONS DE PLANCHES  
EN TROIS ET QUATRE COULEURS

**Porte Sainte Catherine**  
**BRUGES Belgique.**

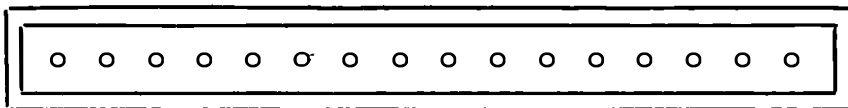
# MANIFESTATION VERHAEREN

le 24 Novembre 1908, au Théâtre du Parc.

## SOUSCRIPTIONS

S.A.R. le Prince Albert	100	M. Vander Stappen	20
Comte A. van der Burch	100	M. Eugène Keym	20
Charles Dietrich	100	Henri Creten	20
Ernest Mélot	100	M. Cordier	10
Valère Mabile	100	Madame C. Van Hoorde	7
Myrtil Schleisinger	100	M. Timal	10
Goffard-Steinbach	25	M. Eugène Gilbert	25
Oswald Allard	25	M. Schoenfeld	40
Paul Mussche	20	Paul Hymans	20
Georges Pourveur	20	Charles Bernier	10
Octave Maus	20	Gérard Harry	10
Fernand Khnopff	20	Géo Bernier	5
Max Hallet	20	Van den Daele	5
Edmond Vandermeer	10	François Beauck	10
Albert van Dievoet	10	Dufrane Friart	6
Arthur Sarton	5	Baron van Beneden	20
Comtesse Horace van der Burch	50	Emile Claus	10
Madame Errera	20	A. J. Heymans	5
Madame B. Dumon Mesdach de ter Kiele	20	Dr. & M <sup>me</sup> Paul Héger	50
		Max Elskamp	5
		François Tordeur	10



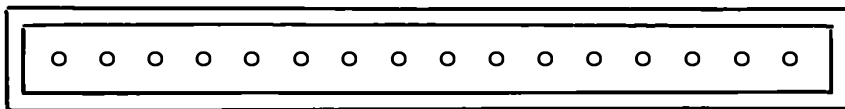


Major Loppens	14	M <sup>r</sup> et M <sup>me</sup> Lambilliotte	10
Tassel	20	Lecocq	10
Madame Gille	10	Biernaux	10
Maurice Gauchez	10	Masson	5
Madame R. Dessent	20	Madame Kerteloot	5
Notaire Bauwens	10	Françoise Leroy	10
M <sup>r</sup> et M <sup>me</sup> Degouve de Nuncques	14	M. de Soignies	5
Madame Poplimont	7.50	M. Deman	10
Mesdemoiselles Tordeus	20	Deheuvél	6
Mademoiselle E. Torrekens	7	Madame Bonmariage	20
		Georges Marlow	10



Le reliquat du bénéfice réalisé par la représentation donnée le 24 Novembre au Théâtre du Parc, ayant été, sur le vœu d'EMILE VERHAEREN, consacré à la fondation des VISAGES, les adhérents à cette fête se trouvent donc être, en quelque manière, les fondateurs de la revue : nous avons cru remplir un devoir de gratitude en publiant ici leurs noms.

Comme ce reliquat ne saurait cependant suffire à assurer durant bien longtemps la publication des VISAGES, il semble juste de considérer aussi comme fondateurs de la revue, tous ceux dont la dévouement lui aura apporté un minimum de cinq abonnements nouveaux. La liste de ces personnes sera dressée et publiée régulièrement à partir de notre prochain numéro, et, au surplus, le service de la revue leur sera fait, si elles le désirent, à titre gracieux durant une année.



**Charles VAN DE WAELE, Editeur**

(ancien Lacomblez)

**31, rue des Paroissiens, BRUXELLES.**



**NOUVELLES ÉDITIONS :**

**MAURICE MAETERLINCK.**

**THÉÂTRE (3 volumes) chaque volume fr. 3.50**

**Premier volume : La Princesse Maleine — L'Intruse — Les Aveugles.**

**Deuxième volume : Pelléas — Aladine — Intérieur — Tintagiles.**

**Troisième volume : Aglavaine et Sélysette — Ariane et Barbe-Bleue — Sœur Béatrix.**

**PUBLICITÉ DANS**

**LES VISAGES **

** DE LA VIE**

**UN AN :**

**Une page 50 francs**


**Une demi-page 30 francs**

**Un quart de page 18 francs**

EXTRAIT DU REGLEMENT

- « Le prêt est consenti pour un mois...
- « Le dépassement du délai réglementaire entraîne la perception de 3 francs par livre et par jour de retard. »

---

189. I. 52.  
gand. 

**Charles VAN DE WAELE, Editeur**

(ancien Lacomblez)

**31, rue des Paroissiens, BRUXELLES.**



**NOUVELLES ÉDITIONS :**

**MAURICE MAETERLINCK.**

**THÉÂTRE (3 volumes) chaque volume fr. 3.50**

Premier volume : La Princesse Maleine — L'Intruse — Les Aveugles.

Deuxième volume : Pelléas — Aladine — Intérieur — Tintagiles.

Troisième volume : Aglavaine et Sélysette — Ariane et Barbe-Bleue — Sœur Béatrix.

**PUBLICITÉ DANS**

**LES VISAGES **  
** DE LA VIE**

**UN AN :**

**Une page 50 francs**

**Une demi-page 30 francs**

**Un quart de page 18 francs**

# Les Visages de la Vie

Revue littéraire mensuelle

---

Les VISAGES DE LA VIE publieront en tête de chaque numéro une ou plusieurs des chroniques régulières suivantes :

Chronique de l'Altruisme	CHRISTIAN BECK
Pages de l'Imagier	J. DE BOSECHÈRE
Psychélides	JEAN DOMINIQUE
Chronique Panthéiste	CHARLES DULAIT
Les Idées en France	MAURICE LEBLOND
La Vie Populaire	LOUIS PIÉRARD
Chronique Lointaine	HENRI VAN DE PUTTE
et quelques autres non encore déterminées.	

---

En plaçant au front de leur maison le nom d'EMILE VERHAEREN, les écrivains réunis ici non pas entendu se proclamer disciples de la pensée ou de l'esthétique du poète : ils ont voulu simplement rendre un hommage fervent à la gloire d'un illustre aîné, dont la vie, autant que l'art, leur est un noble exemple.

Leur revue, ouverte à tous les talents, sans distinction de renom, d'âge ou de doctrine, se reconnaît pour principal devoir d'aider au succès de toute hardiesse sincère, de toute innovation vraiment originale. Elle accueillera, même lorsque contradictoires, toutes les théories défendues de bonne foi et dans une forme digne de la tenue littéraire habituelle des VISAGES DE LA VIE.

C'est pourquoi chacun de ses rédacteurs doit n'être considéré que comme responsable de ses seules œuvres; nulle solidarité ne les lie entre eux; ils n'ont d'autre principe commun que le respect de la langue française.

Enfin, de ce qu'elle se proclame *revue d'avant-garde*, la revue, évidemment, ne veut pas faire conclure à un groupement d'adolescents, mais de tous ceux qui, nés il y a vingt, quarante ou soixante ans, montrent dans leurs écrits cette indépendance de pensée et cette foi dans l'art, qui, bien sûr, ne sont pas exclusives à la jeunesse.

**La revue ne publie que de l'inédit.**





# LES VISAGES DE LA VIE

REVUE LITTÉRAIRE

*Voici l'heure qui bout  
de sang et de jeunesse  
G. Verhaeren*

**BRUGES**

The ST. CATHERINE PRESS Ltd.

(ED. VERBEKE & CO.)

# Les Visages de la Vie

Revue littéraire mensuelle.

---

Abonnements pour la Belgique, la France et la Suisse : 6 francs

Pour les Nations Etrangères : 10 francs

Le numéro : 60 centimes.

---

SECRETARIAT : (Rédaction, revues, livres, etc.) : 57, Avenue  
des Arquebusiers, Bruxelles.

ADMINISTRATION : (service des librairies) : Charles Van de  
Waele, éditeur, ancien Lacomblez, 31, rue des Paroissiens.  
Bruxelles.

---

## SOMMAIRE du n° 3.

La Vie Populaire	LOUIS PIÉRARD
Pages de l'Imagier	J. DE BOSSCHÈRE
Chronique de l'Altruisme	CHRISTIAN BECK
Rencontre	CHARLES MARGUERITE
Pages	FRANCIS CARCO
Le Dogme	CHARLES DULAIT
Journal	CHRISTIAN BECK
Notes	LE NAIN GRAS

---

## LA VIE POPULAIRE.

Au fond de mon enfance, je revois, je revis d'ineffables soirs d'été où fleurissait sur les lèvres de simples gens de mon pays la poésie des récits merveilleux. Furtivement, je m'échappais de la maison des parents pour aller me mêler au groupe de ces mineurs accroupis en rond au carrefour. Parmi la blancheur indistincte de ces faces rudes et douces, brasillait le tabac des pipes. Là-haut, tout là-haut, brillait un ciel lourd d'étoiles. Chacun à son tour contait ; " Y avou é comp " ... Cependant que se déroulait la passionnante histoire, riche en aventures inattendues, on entendait le sourd halètement du charbonnage ou bien encore, de temps à autre, le long cri aigu des femmes rappelant au logis les conteurs inlassables ou leurs auditeurs.

Alors que pourri de lecture déjà, le gamin que j'étais leur résumait les *Mystères de Paris*, eux, ces mineurs farouches, hantant douze heures par jour d'éternelles ténèbres, évoquaient avec une verve et

un pathétique dignes des conteurs arabes le monde lumineux des fées et des sorcières, des princes charmants et des rêveuses filles de roi... Autant qu'il m'en souviennne, les équipées qu'ils racontaient commençaient presque toujours par une descente dans la mine, la mine mystérieuse où Sainte Barbe apparut à plus d'un. Dans la paroi de quelque Couveau, une fente s'ouvrait soudain et l'on avait accès dans la grotte enchantée, le palais féerique, l'ancre du bon ou du mauvais génie. Qui me rendra l'histoire de "D'jean dè l'ours" ?

Voici trois livres<sup>1</sup> pourtant qui depuis quelques mois m'ont rappelé ces heures d'innocence en allées. Trois livres d'une qualité exquise : dix fois, vingt fois je les ai repris amoureusement, pour en lire ou en relire quelques pages pendant ces trop rares soirées où l'esprit, débarrassé de tout souci pressant, s'abandonne au caprice de la charmante fée Imagination. Je retrouvais mon âme d'enfant, cette âme façonnée par les récits, les leçons, les conseils, les enthousiasmes et les haines des simples gens de mon pays...

"Si tu feuilletes ce livre, sache qu'en m'adres-

<sup>1</sup> *Contes pour les enfants d'hier*, par M. Albert Mockel (Paris, *Mercur de France*) ; *Les Aventures de Bécot*, par M. Paul Leclercq (Ed. de la *Vie Parisienne*) ; *Le Prince Grenouille*, par Louise et Louis Delattre.

sant à un homme en âge de connaître, mon rêve était de pénétrer jusqu'à l'enfant qu'il fut, — jusqu'à l'enfant dont il se souvient parfois, et qu'il demeure encore sans l'avouer jamais ”.

Ainsi parle au seuil de son recueil de contes, Albert Mockel.



Il faut pour goûter le merveilleux de Perrault, de Grimm et d'Andersen, une candeur, une pureté d'âme qui se rencontre parfois encore, mais chez les gens du peuple. Il est des paysans, des artisans sur qui la civilisation, la complexité, l'hypocrisie de nos mœurs, de nos préjugés et de nos modes n'a pas eu prise jusqu'ici. Aux poètes de cultiver cette précieuse virginité spirituelle.



“ Quelques personnes privilégiées ont gardé dans l'âge mûr une âme candide et fraîche qui semble née d'hier. Ayant vu maintes choses de la vie, et connu ses douleurs, elles ne sont plus naïves sans doute, mais il leur est resté la grâce la plus délicate de cette naïveté perdue : une sensibilité si jeune encore, que des impressions très simples y éveillent un soudain rayonnement.

Pour elles, comme pour les artistes, la nature est une renaissance et divine surprise. Lectrices-nées des poètes, elles sont leurs sœurs muettes. Elles savent dépouiller parfois le sec ajustement des "notions positives" pour baigner leur âme toute nue dans la source primitive de l'idéalité : la fiction. Un conte merveilleux ne les verra pas dédaigneuses et d'avance rebelles, car elles y chercheront de bonne foi ce qu'on y peut trouver. Et qu'est-ce donc qu'un songe, sinon la fragile bulle irisée où un peu de souffle humain est demeuré captif ? "

C'est Mockel qui nous parle encore . Cet écrivain wallon, dans la vie comme dans son œuvre, fut avant tout un poète ; il n'est que cela. Et il faut un courage peu commun, à notre époque de civilisation, c'est-à-dire de progrès mécanique et d'argent, c'est-à-dire de bassesse pour s'avouer poète.

Tel apparait celui-ci dans la grâce dénudée, la musique subtile de *Clartés* et de *Chantefable un peu naïve*, dans les pages enthousiastes qu'il consacra à Verhaeren, Van Lerberghe, Henri de Régnier et Viélé-Griffin, Victor Rousseau et surtout à Mallarmé, le poète intégral, "un héros." Mais voici le livre que l'on attendait de lui, qu'il a mis

de nombreuses années à parfaire, qu'avaient annoncé des pages publiées dans la *Wallonie*, le *Mercur*, notre *Antée* et *Vers et Prose*. C'est à l'invention la plus féconde, à l'imagination la plus gracieuse, à la fantaisie la plus riche et la plus fine à la fois, que nous devons ces contes écrits dans une langue harmonieuse, aisée, délicatement parée. L'auteur confère une beauté insoupçonnée à tout ce qu'il touche, voire aux personnages burlesques qui traversent ses récits. Rien d'après lui, il est vrai, ne confine autant au lyrisme que le burlesque.

Nous relirons souvent ces belles histoires qui se passent à une époque où l'on périt encore "de male mort," et aux beaux pays d'Outiboulie, de Hyontargie, d'Aktschwz et de Kwkwkw, dans l'Heptarchie carmiane, en Golgoride et autres contrées que nous ne connaissons pas toujours aussi bien que l'*Ile des Pingouins*.

Mais la délicieuse histoire de la princesse Alise d'Avigorre est pour nous parfaitement lucide, autant que sa moralité : "Véritablement, cette parole par trop simple : *Vous êtes belle et je vous aime*, était si follement extraordinaire dans une cour que de l'avis de tous les dignitaires, la princesse *devait* s'en trouver guérie."

Le pur et très grand artiste qu'est Auguste Don-

nay, enlumineur que fit connaître naguère une fort belle édition de Maeterlinck, a illustré ce livre.



M. Paul Leclercq excelle à faire vivre des jouets, des poutres et bien d'autres choses inanimées. Quoi d'étonnant alors que le Gargantua adolescent dont il narre les aventures ait l'air d'un monstrueux jouet ? Vous aurez une idée de Bécot par le portrait de son fidèle Vire-moutarde : " Ce Vire-Moutarde qu'il tirait ainsi à sa suite était un animal bizarre, il tenait autant du chien que du rat ou de la belette, car Bécot se l'était fabriqué de toutes pièces au moyen d'un énorme radis noir qu'il avait doté de pattes courtes taillées dans une baguette de bois et de deux gros yeux tout ronds qu'il avait puisés au fond d'un sac de billes." Créez, par analogie, l'image de Bécot et situez la dans une contrée vague comme la Pologne du père Ubu ou le pays du roi Bombance. Mais pour bien vous prouver que ce Bécot n'est pas " en bois " autant que vous pourriez le croire, lisez les chapitres VII et suivant où l'on voit Lydis, une petite fille aux yeux bleus, entourée de perroquets, d'abeilles et de négrillons faire



souffrir du mal d'amour le bon géant. Le livre de M. Paul Leclercq est peinturluré comme un gros jouet russe.



M<sup>e</sup> Louise et M. Louis Delattre viennent de traduire quelques contes des frères Grimm. Et cela fait, après le *Jardin de la sorcière*, un joli livre pour petits et grands enfants.

En même temps que ce Prince Grenouille paraissait, l'auteur publiait <sup>1</sup> *le Jeu des petites gens*. C'est un recueil de contes sots, de rapides historiettes illustrant des distiques dûs au bon sens moqueur de Louis Delattre et qui pourraient faire d'excellents proverbes. Comment ne me serais-je réjoui de sa verve finement narquoise, de cet humour fanfaron et gasconneur à froid, virtuose du grossissement, humour que l'on rencontre aussi bien dans le *Roman du Renart* que dans les productions de maint patoisant wallon d'aujourd'hui. Delattre, je connais le coq de Tante Zoé, la tête coupée puis recollée qu'un jour, au dégel, son propriétaire jette par mégarde dans le feu ; mon grand-père m'a parlé de votre inventeur, précurseur des Wright et des Farman. Il s'appelait

<sup>1</sup> A Liège, chez Aug. Bénard.

D'jean Dorothée. Menuisier, il se confectionna des ailes en bois se les mit au dos et apparut sur le toit de sa maison. " Je vais prendre mon élan, criait-il aux voisins amusés, d'ici je vole au sommet de l'appâ et je m'y juche un instant comme un coq. Avis aux archers. Puis, nouvel élan : je suis en un clin d'œil sur la haute cheminée du charbonnage. Puis enfin, dernier vol, je me transporte sur le clocher de La Bouverie." Il dit, s'élança et vint s'abattre dans la rue. On releva le malheureux : il s'était cassé quelques jambes.

Louis Delattre, gentil Hennuyer, sacrifie parfois dans ce livre à la veine bruxelloise comme Garnir, le " bon géant condruzien." Le souper est une joyeuse chose comme le *Conservateur de la Tour noire*. *Le Jeu des Petits gens* est orné de bois de Georges Lemmen. Ah ! les jolis bois, Mesdames !

LOUIS PIÉRARD.

## PAGES DE L'IMAGIER

LE VIEUX ROI, LA BULLE DU PAPE ET  
LA CONCUBINE

*(Sur un coffret italien.)*

L'ombre lointaine institue le Génie et dresse, haut, sa monstrueuse figure. Elle sourit indolente, sûre comme le soleil qui s'endort envoie son masque rouge se mirer dans l'étang. Elle a les yeux ravis et larges, un pied d'or qui attend, la poitrine décidée tel, avec son disque de joute, l'insolent jeteur. Des étoiles rouges, dans l'encensoir, lâchent des fils bleus d'encens vers sa robe et, lourd, blanc et somptueux, vers son autel de victoire.

D'autres Maîtres, aux creux des bois légendaires, près de la source qui les chante, moins solennels, dorment, solitaires sur les mousses.

Et, de violettes et de thym, le parfum qui s'envole du buisson vert et de la source, monte de leur art obscur et palpitant. Telles les fièvres rougeoyant sous la peau tendre, leurs passions firent s'épandre les laves divines d'émail et de cristal, ou donnèrent leur forme aux icones. Uniquement dominateurs de ce pouvoir des dieux, soit Marquillat ou Antonio Pisanello, soit Benvenuto Celleni ou Gallucci et Bernard de Pallissy, eux, les vainqueurs pour eux-mêmes enfin, versèrent toute la vie des artifices aux images, tel le jour infuse les bleus aux iris, l'arc coloré aux nacres, la chair aux roses, le baume et la pubescence d'argent aux verveines. Ils taillaient les minces filles aux ruisselantes chevelures et pareilles à l'Eve de blanc et d'or qui fut un jour.

Las du Génie à flambeau gigantesque, donc, je m'incline vers ces flammes plus petites. Il ne reste que moi ; j'ai du velours aux pieds et, ici, l'azur seulement reste vivant. Je suis seul, je vois seul l'art complet et sublime des couleurs, mouvantes avec le total possible de toutes les arabesques, je vois dans la flamme du vainqueur, douce et plus petite, clarté

rose à peine comme les châteaux et les mondes de braise où, qui s'y plongent et s'y réchauffent, on pèse tous ses rêves.

Ici, le coffret italien qui passionna d'Aurevilly, un soir, est semblable à une pierre enfumée de four antique, brouillée, car il faut longuement à tes yeux demander quoi, en vérité, fut sur l'émail l'image première. — Tu regardes et songes. — Puis, la scène est par tes yeux possédée voluptueusement. — Tu songes et l'aimes.

Il y a la salle chaude fanatique, murillée de lambeaux rouges, d'oriflammes en langues lascives et d'ors passionnés, salle des frénésies de l'amour qui va mourir. — (Je veux évoquer, pour dire sa couleur, la louve hurlante et sa peau brune frémissante, chargée des pollens vermeils du printemps et maculée de son sang brûlant, en sa course, à chaque épine.) — Gueule d'amour igné, salle où l'orgie du midi et de la volupté se paralysent jusqu'au cristal du soir, entre ces deux colonnes torsées d'or et d'égouttantes de rubis, tordues pareilles à la colonne de moelle de l'homme ivre de désirs, élevée sur un dernier

feu, au milieu du corps qu'elle anime, comme l'arbre, qui veut, encore! vivre, élève sa couronne. Feux à parfums mous et chauds, dardés mille fois, puissants, qui renaissent et . . . . .

Ecoute en toi le Nabuchodonosor, l'Héliogabale et le Néron qui chantent ! à l'évocation déroulée de cette moite salle d'amour... Or, songe aussi au bois saccagé, herbes meurtries et fruits foulés; à ce qu'y laisse un rut de paysans sains ou de boucs; pense aux amours sylvestres fous qu' imagine Silène près des guillemets des sabots forcenés que dessine, d'ivresse pas repue, la danse des faunes dans le sang de vigne et dans la bouse fumante.

Et c'est, évoquée, la peinture du théâtre où le vieux, vieux roi blessé et desséché s'exténua, et tantôt mourra.

Il regarde, tout chagrin seulement de voir sans comprendre; regarde la bulle que porte l'envoyé, rigide ecclésiastique, noir et dur faisceau de lances. Comme le fer d'épieux, la face, longue et fermée, aux yeux dans l'ombre vides, est mordante. Sa bouche froide de mandataire, en ligne vindicative, reste immuablement droite.

La robe lugubre attend, sommée de cette tête coupante, et d'une main blanche allonge la bulle.

Et voici que le vieux, vieux roi la comprend; — les mots noirs mouillent ses regards, et d'un pouce brutal ils sont refoulés jusque sur son cœur, où leurs hameçons redentés s'agrippent. Epines nouées sur son cœur, et flèches croisées avec leurs froides barbes, épée qui fouille dans son cœur : loque sanglante comme l'image montrée, amère, dans le sein de larmes d'une VIERGE DE DOULEUR.

Et voici que le roi coupable comprend, et que son cœur redonne le fer à son bras. Ah ! de toutes les cordes de fer renaissant dans son bras, il attache à lui sa concubine ; avec tout ce qui prend dans l'empan de ses phalanges, il attache l'épaule de sa concubine, seule aussi sa vie. Et son geste d'épouvante avec ses yeux hagards s'arrêtent devant les mots qui durent de la bulle impitoyable.

Elle commande encore que le roi sorte de sa coulpe, de son feu nauséabond, que le roi aille au sud ou à l'est, que la perverse aille au nord, à l'ouest.

Je dis qu'il le sait, maintenant, car du

dernier petit feu rouge désespéré, dernier vaquant au centre de son être fébril, une miute réétincelant, monte la rage défaillante, le cri de lutte acharnée, et qui broie la gorge tressaillant de révolte.

Les doigts crispés, cette armille sèche du vieillard, est le seul poids que pèse la sublimée de légèreté, la concubine rose, corbeille de roses et de sainfoin vermeil. Son corps joue, héroïque, avec vingt insaisissables courbes. Elle est l'ange de l'épouvante serpentine et, encore, délices de ce vieux roi, la guivre hallissante. Ses contours imitent, en fureur de joie, ce qui en nous ondule le plus fort de notre sève rouge. Sur les lignes prodigues de soie, la chevelure est phénix vibrant de toutes ses plumes noires et rousses. Son regard rit vers, plus loin, les tables rondes aux coupes renouvelées, aux corolles plus molles. Elle se jette dès l'instant, à d'autres mille mains, et sur des bouches à brûlantes ocellures. Puis, en bas, la légère aubépine blanche de ses pieds déjà frémit, cependant que sur son épaule la pression faiblit du roi coupable mourant, et qui meurt impénitent.

Alors c'est la fin du drame aigu, de ce dur



bref du pape, — de ce roi fasciné, soufflant avec une tragique prudence sur la braise entourée de froid, solitaire dans son sein, — partira cette courtisane folle, prête à s'envoler devant la Mort, qui de la bulle aux mots noirs s'est précipitée, sur la bouche et le cœur posant ses mains, et examinant sourdre des yeux royaux, péniblement, leur vie.

Or, il est fini ; la petite bête rouge s'est élancée qui vivait dans l'éponge morte. Elle fit un bond lorsque l'anémone irisée, dont elle, parasite, avait la vie, a remué vers l'abîme devant ses yeux déjà pleins de larmes.

Je ne décrirai pas complètement le coffret où les images continuent, toutes vagues de rouler sur les temps. Les couleurs éteintes sonnent une harmonie d'orgue et de lyre, levée du fond d'un lac isolé parmi les cotonniers blancs. Le chrysolite et l'onix, fougueux, fauves, restent dans les filets des saphirs, opales, hyacinthes, topazes, les couleurs multiples de l'aurore. Le roi vêtu de Damas est un bouquet de roses rouges qui s'effeuillent ; la concubine, une nacre étroite ; le prêtre, un sombre signe bistré. Le cadre de la cham-

bre brûlante, où meurt sans miséricorde le vieil homme roi, est de topazes alignées et de quatre têtes hilares de femmes fort jeunes, aux angles, comme des as de pique semés d'un vol lointain de canards sauvages, symétriques. Et ces as, énigmes pointus, sourient profondément en chœur.

Le coffret pose les jambes du flûteur de Cythère, et entre les cornes du sabot s'élève le vase lilial du lis, où l'on voit un rubis rouge, au fond : goutte laissée du vin sublime qui affola doucement l'émailleur, seul avec son ivresse qui perla sur ses mains frémissantes, et sur son humble front exultant.

JEAN DE BOSSCHÈRE.

## CHRONIQUE DE L'ALTRUISME

PENSÉES D'ENFANTS  
SUR LA GRANDEUR ET LA RICHESSE

Pierre et Léonce sont petits. Ils savent qu'ils grandiront. Leur père et leur mère sont grands. Pierre et Léonce croient qu'ils deviendront petits.

On leur a montré leur erreur. Ils ont vu qu'ils se trompaient, en sont tombés d'accord. Mais quelques semaines après ils pensaient de nouveau, par une pente invincible de leur esprit, que les grandes personnes rapetisseront.

Pierre et Léonce sont comme les philosophes qui commencent par faire table rase, puis qui croient tout ce qu'ils avaient rejeté.

\* \* \*

Le monde pour Madeleine est plein d'avares et de prodigues. Les pauvres sont des hommes et des femmes qui gardent tout ce qu'ils ont. Il faut

leur donner, parce qu'ils sont avares. Leur avarice, dont ils sont à plaindre, les empêche de pourvoir même aux besoins de leurs enfants.

Quant aux riches, ils gaspillent leur patrimoine.



Léonce est le plus charmant enfant du monde. Quand il n'avait que deux ans et demi, il n'aimait pas les dames mal habillées. A la promenade, il montait sur le banc où il voyait assise quelqu'une de ces bonnes dames à cabas, et lui crachait sur l'épaule. On le châtiât. Obéissant pour tout le reste, il recommençait toujours à errer sur ce point là.

S'il voyait une dame élégante, il nouait conversation avec elle, et la dame l'aimait fort.



Dans cette école il n'y a que des petites filles riches, sauf une dont les parents vendent du lait parce qu'ils ont une ferme.

On ne joue pas avec elle. Aussi Lou voudrait-elle lui faire des avances. Elle lui parle, mais la petite fille ne s'anime pas. Si elle allait battre Lou ? En somme ce ne serait pas très injuste, puisque

les autres sont comme cela avec elle. Lou déploie toutes ses séductions. Elle ne veut pas que la petite fille soit fâchée.

Mais la petite fille n'est pas fâchée. Elle est indifférente.



On sonne. Lou va à la fenêtre. Elle voit une mendicante.

— “ Qui sonne, Lou ?

— Je crois, que c'est une dame qui est pauvre.”



Lou tourne vers elle le côté de son bracelet orné de perles. Elle imagine qu'on les voit mieux ainsi. Son esprit saurait faire le départ, si on l'y rendait attentive, entre voir et montrer. Mais la tendance de son esprit est de se persuader du paraître par la notion de l'être.

Prophétisons qu'à Lou sera plus aisé l'orgueil que la vanité.



Etiennette a de mauvais parents. Elle a pleuré pour aller à l'école. Alors on a bien voulu. Après quelques semaines viennent les chaleurs. Etien-

nette a trop chaud sur la route si longue. Elle pleure pour ne plus aller à l'école. Mais les mauvais parents disent : " Vous avez voulu aller à l'école : eh ! bien, vous irez. "

Alors les cinq chevaux du moulin se sont échappés. Ils s'excitent l'un l'autre, ils galopent dans la grand' rue du village. Ah ! qu'ils sont beaux ! Etiennette revient de l'école. Les mauvais parents la voient de leur fenêtre. Et voilà qu'Etiennette tombe et que le plus grand cheval a déjà la patte au dessus d'elle. Mais il se détourne et passe sans faire de mal à Etiennette. Elle se relève bien fière : elle savait que le grand et beau cheval ne lui ferait pas de mal.

Or le temps des chaleurs était passé. Etiennette aimait beaucoup aller à l'école. Mais les mauvais parents lui disent : " Vous avez eu trop peur, vous n'irez pas cet après-midi à l'école. "



Germaine est à l'école des Dames Bénédictines. Dans une annexe les Dames instruisent gratuitement cinquante enfants pauvres. Chaque année on explique à Germaine qu'il faut faire plaisir au petit Jésus et que le lendemain les enfants

pauvres viendront dans la cour. Le lendemain, ils sont là. Deux grandes ont entre elles un enfant pauvre qu'elles tiennent par la main. Germaine prend un enfant pauvre par une main, une autre petite fille le prend par l'autre main. Tout le monde fait de même et le quart d'heure de récréation se passe à se promener ainsi.

CHRISTIAN BECK.

P.-S. — Deux mots d'explications. Ces chroniques, ceux de nos lecteurs qui les suivent le verront, ne méritent leur titre qu'en tant que l'altruisme est façon de sortir de soi, et, à cet égard, la catégorie de la critique, telle que nous la concevons : de ces deux pôles de la vie de l'esprit, la personnalité et l'universalité, la critique, en effet, est au second ce que l'inspiration est au premier ; notre titre indique aussi que notre critique cherche l'homme même sous les œuvres ou sous les gestes : il excuse ainsi, autant qu'il est en nous, ce que l'on pourrait voir parfois dans notre auscultation psychologique de trop direct à la mesure de l'usage. — Ajoutons que, comme critique, nous sommes critique tout à fait, en ce sens que nous ne croyons pas, d'un certain point de vue, à la

critique ; elle n'est un instrument de connaissance qu'à condition d'en sortir. (Il est juste, toutefois, de rétrécir cette vue en reconnaissant à cette discipline son importance comme art de vérifier les dates, de corriger les éditions, d'établir les faits biographiques, de rechercher les influences subies et exercées ; c'est là l'activité historique de la critique littéraire.) En dehors de son prolongement psychologique ou moral et de son attitude historique, la critique n'est jamais investigatrice ; mais, didactique, elle rend des services au public en l'aidant à connaître et à comprendre les auteurs ; toutefois le tempérament du critique apparente ici sa méthode à celle du dieu de la Genèse : tandis que celui-ci crée la lumière avant le soleil et les autres astres, le critique en général ne se décide à faire la lumière que longtemps après que le soleil a brillé. Didactique, disons-nous : lorsque Sainte-Beuve nous dit, en substance : " il y a de la fraîcheur dans ces pages de Rousseau ", il n'*invente* rien, car la fraîcheur est dans les pages ; il ne *découvre* rien, car c'est Rousseau qui, à lui-même d'abord par ses introspections, à nous ensuite par son style, a découvert la fraîcheur, et pour mieux dire, la découvrir est précisément le but des pages de Rousseau ; mais Sainte-Beuve *enseigne* ;



tout au plus pourrait-on dire qu'il re-découvre<sup>1</sup>.

Je n'aime guère ces auteurs qui pour peu que l'on consente à laisser flotter le regard sur leurs pages, entreprennent le reste à forfait : il y a une sorte de pudeur à laisser au lecteur à deviner. Si le lecteur n'ajoutait pas au texte, où serait d'ailleurs, avouons-le, son utilité ? Nous n'aurons jamais les deux millions de lecteurs du *Petit Journal* : nous écrivons pour ces esprits dont la vue enrichit, comme les rayons du soleil, ce qu'elle effleure. — Pourtant, s'il faut tout dire, notre titre signifie encore que la critique est amour : on ne comprend jamais que ce que l'on aime. M'objectera-t-on qu'il en est qui, aimant de piètres choses qu'ils prennent pour de belles choses, ne sont pas des critiques ? — Ils croient aimer. C'est bien différent. Nous ne disons pas au surplus que l'altruisme, catégorie de la critique, en soit le tout, mais nous mettons l'accent sur son immanence en elle, nous restituons ainsi à

<sup>1</sup> Que dire d'une certaine critique "scientifique" des œuvres d'art, sinon que, négligeant par définition *l'imprévisible* essentiel à la création esthétique, elle reste nécessairement étrangère au propre de son objet, et n'atteindra jamais que le contraire de ce qu'elle poursuit. Elle peut rendre des services cependant, bien différents de ceux qu'elle se propose, en contribuant à déblayer le "for créateur" par l'étude de ses superstructures. Mais ici même elle se trouvera souvent paralysée par ce fait que, comme disait la scolastique, "la science des contraires est une seule et même science".

la critique son caractère le plus important, nous lui montrons à devenir, comme dit l'Allemand, ce qu'elle est. — Ainsi, on le voit, ce n'est pas seulement en tant que l'altruisme est l'attribut de l'âme dans lequel elle possède son universalité que notre critique est altruisme ; ce n'est pas seulement téléologiquement, mais aussi par identité d'essence : *fac me unum te cum.*

On excusera ces "précisions", pour emprunter un terme au jargon du jour. Elles n'étaient pas inutiles pour prévenir, disons même, pour dissiper, les malentendus que le titre de ces modestes et adventices causeries était de nature à faire naître. Nous espérons que ce caractère adventice gagnera la préférence du lecteur, et inspirera sa sympathie. Si la création esthétique, en effet, nous anime de gravité, on aime à trouver en face d'elle, assemblant les objets de la critique, cet élément essentiel du jeu, le hasard, simulacre de la liberté. Il interviendra ici comme une des intégrantes de cette méthode antéiste (du nom du héros **DIVERS** qui pratiquait le ciel et reprenait ses forces à toucher la terre) dont la renaissance au moins comme drapeau peut passer pour un signe nouveau de l'opportunité poétique que n'exclut en elle ni son originalité ni son indépendance des temps.

— Une de nos chroniques sera consacrée au livre que M. Maurice Le Blond vient de publier sur M. Saint-Georges de Bouhélier ; la prochaine aura pour thème Capri et une partie de l'œuvre pictural de Miss Lucy Flannigan.

C. B.

## RENCONTRE

Tu es un étranger las de trop longs voyages.  
Je ne te connais plus. Peut-être les rivages  
Où tes pas autrefois cherchaient mes pas anxieux  
Te diront-ils encor l'écho de mes adieux.

J'ai souri ; j'ai chanté ; mes mains se sont ouvertes ;  
Et j'ai fait un grand feu de branches encor vertes.  
Or toi, tu saccageais les rouges floraisons  
Où notre sort mauvais distilla ses poisons.

Dans les roseaux transis les grenouilles coassent.  
Traversant un ciel bas des vols d'oiseaux noirs passent.  
Vas ! la saison est morne et voici bien l'automne ;  
Et nous serons défunts avant que Pâques sonnent.

CHARLES MARGUERITE.

## PAGES

*à Valère Bernard.*

**LE BAR.**

Nous dînons dans la salle décorée du bar sous les guirlandes des drapeaux américains, loin de l'orchestre. J'admire les mains soignées de Clotilde et ses bagues. Ses ongles brillent sur la nappe étincelante. L'ampoule électrique cachée dans la botte de chrysanthèmes grenats bordés de noir, de dahlias violatres et blancs, éclaire la table. De couples s'installent près de nous avec, par convenance, un infini mépris. Et tout s'arrange : les barbes correctes causent à voix basse ; les femmes distraites émettent du pain.

**LE BOULEVARD.**

La fraîcheur vive du boulevard pourri d'automne. Les larges feuilles des platanes dégringolent. C'est un écroulement imprévu et bizarre dans la lumière croisée des Jablochkof. Il tombe une petite pluie menue, serrée que, le vent incline parfois sur les visages. La nuit est parfumée de l'odeur des feuillages gâtés : elle sent encore l'ambre et l'œillet, la poudre, le fard et le caoutchouc des imperméables.

**LE PROMENOIR.**

Les tapis, les tentures et les feutres absorbent toute sonorité. La foule tourne dans le promenoir, à petits pas inutiles et doux. Des gens causent modérément en regardant ailleurs. Des groupes s'abordent : on salue des femmes cambrées et peintes qui font des manières. Par dessus des rangées de crânes et de chapeaux, je vois la scène plate et mangée de lumière vive. On se tait. Le spectacle commence par des chansons de genre que débitent des poupées, grandeur nature, à demi-nues.

Quand la toile tombe, la foule continue à tourner.

**LE CHANTEUR.**

Il chante, les deux bras ronds, en écarquillant les fesses. Dans le décor de toile que baise la lumière je le vois marcher, sourire, danser. Avec des mots qu'il avance à bout de lèvres peintes, il fait la moue gentille des p'tit's femmes qu'il n'aime pas. Puis il tortille sa croupe élégante, la tête inclinée, les yeux à l'envers, moqueurs et frivoles. On l'embrasserait sous les bras pour qu'il dise : " Non, Non. Vilain laid ! " Son geste saute à l'aise autour de lui, sur sa personne bien présentée. Il se défend avec grâce d'un baiser trop violent. Ça le dépeignerait. Sa mèche est la grosse affaire : elle est blonde à croquer de bises discrètes. Il fait ses yeux drôles et fins de masque joli. Comme il est souple, nu, sous son habit de scène ! Comme on le sent habile aux effets de voix et de hanches ! Il tord

le ventre comme une danseuse : il se tient la taille sans lourdeur et lève la jambe.

#### LA CHAMBRE.

Je rentre avec Clotilde amoureuse. La nuit, débarrassée de nuages, est éclairée par une lune miraculeuse et glacée. L'ombre des avenues désertes coupe les trottoirs luisants. Nous retrouvons le lit défait, la chambre en désordre et je lève très haut la lampe sur Clotilde qui s'est déshabillée et couchée. La poitrine est dure, savoureusement précise et haute ; le ventre descend entre les flancs courbés et jeunes et meurt aux lignes qui se joignent : triangle. J'aime les hanches heureuse, les cuisses rondes de mon amie...

Je pose la lampe au chevet du lit, sans l'éteindre.

FRANCIS CARCO.

## LE DOGME

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES, EN VERS.

(FRAGMENT.)

De nos jours, dans un empire d'Europe.

*DÉCOR : Une salle du château où sont réfugiées l'Impératrice-Mère et la Princesse sa fille, à quelques lieues de la capitale de l'empire insurgé. Portes à droite et à gauche, dont l'une donnant accès aux appartements qu'occupe la Princesse. Aux murailles, des gobelins et des toiles rappelant les hauts-faits des fondateurs de la dynastie ; quelques portraits d'empereurs. Au fond, vitraux sombres, encadrant une portière de peluche lourde.*

*MEUBLES : Un haut fauteuil gothique ; une chaise longue ; une table couverte de livres, de journaux ; fauteuils et chaises.*

*COSTUMES : L'impératrice est drapée dans un peignoir somptueux de velours noir ; la princesse est vêtue d'un tissu blanc, sobre et harmonieux ; l'empereur porte un uniforme de drap brun.*

Au lever du rideau, la Princesse est appuyée, de profil, au portail du fond et regarde mélancoliquement vers le dehors. La tenture est légèrement entrouverte, de façon qu'on aperçoive une partie du parc entourant le château et, dans le lointain, des roches abruptes. Quelques rayons d'un soleil levant de fin d'été jettent une clarté pâle sur la scène. Tout autour du cadre du portail, des plantes grimpantes laissent pendre des guirlandes de feuilles demi-roussies et de fleurs mourantes.



LA PRINCESSE, *seule.*

Toutes les nuits ainsi meurt un peu plus de vie...

L'herbe est chaque matin davantage jaunie.  
Aujourd'hui ces fleurs, dont hier a vu l'orgueil  
S'ériger fraternel à l'espoir de ce seuil,  
Eparpillent déjà leur corolle abdiquée.

La vie est ici comme une bête traquée.  
Ma vie ! Elle est la nuit qui n'aurait pas de jour.  
C'est un automne avant l'été. C'est un séjour  
Où l'on a soif et faim dans des vergers stériles.  
O ! s'en aller vers d'autres jours, vers d'autres villes !  
S'en aller vers n'importe quoi... Partir d'ici...  
Partir et n'avoir plus jamais que le souci  
De n'en avoir aucun. O ! partir...

Cette roche

Toujours la même et sombre est comme un malheur  
[proche  
Qui surplombe ma destinée. O ! m'en aller...

J'ai caché dans mon âme un bonheur étranger.  
Je sens que mon bonheur doit mourir, ou mon âme.  
Mon cœur est fort mais je ne suis qu'un corps de  
[femme.  
J'ai peur que le destin soit plus fort que mon corps.

S'accumulent autour de moi les espoirs morts,  
 Et saurais-je au dernier d'entre ceux-là survivre ?  
 Une âme lasse est une énigme dont se livre  
 A trop d'hostilité le trop pesant secret.

Et la révolte en vain de mes vingt ans serait  
 Plus traître à moi qu'une vieillesse consentie :

Ainsi meurt chaque nuit un peu plus de ma vie !...

Depuis quelques instants l'Impératrice est entrée et s'est adossée au haut fauteuil gothique ; sans que la Princesse l'ait aperçue. Elle considère un moment l'allure mélancolique de celle-ci. Puis soudain :

L'IMPÉRATRICE.

Fermez cette tenture.

La Princesse, surprise, tourne la tête vers l'Impératrice, obéit machinalement, puis se dirige, lente et silencieuse, vers la porte de droite. Au moment où elle va sortir :

L'IMPÉRATRICE.

Ecoutez-moi.

La Princesse, toujours silencieuse et lente, fait quelques pas vers l'Impératrice et se jette sur la chaise-longue.

L'IMPÉRATRICE, *après un silence.*

Je sais ;  
 Depuis vingt jours vous ne m'avez parlé jamais ;

J'aperçois par instants qu'une ombre lente passe ;  
Je songe alors que c'est ma fille...

LA PRINCESSE, *étendue sur la chaise-longue et comme si elle n'accordait pas d'attention à ce que dit l'Impératrice.*

O ! je suis lasse...

L'IMPÉRATRICE.

... Et que ma fille passe ainsi sans m'approcher.

LA PRINCESSE.

Je suis lasse de voir ce parc et ce rocher,  
Et ce palais, et tout ceci dont j'ai la crainte.  
Je suis lasse et j'ai peur mais je vous tais ma plainte.  
Laissez-moi.

L'IMPÉRATRICE.

Répondez.

LA PRINCESSE.

Je suis lasse d'ici.  
De vivre seule et sans espoir. De vivre ainsi.  
De vivre comme nous vivons. De ne pas vivre.

L'IMPÉRATRICE.

Répondez.

LA PRINCESSE.

... et j'appelle une heure qui délivre !

L'IMPÉRATRICE.

Je veux....

LA PRINCESSE.

Laissez-moi !

L'IMPÉRATRICE.

Je veux... Il faut m'écouter...  
Je suis d'entre ceux-là qu'il vous faut respecter...  
Il faut que je vous dise...

LA PRINCESSE.

Il ne faut rien me dire.  
Il faut faire comme il vous plait. Puisque mon rire  
Ou que mes pleurs vous sont toujours indifférents.

L'IMPÉRATRICE.

Les rires ou les pleurs n'émeuvent pas les grands.  
Soyez digne du sang dont vous êtes. La gloire  
D'être reine vaut bien un ennui transitoire.

LA PRINCESSE.

Etre reine, il importe ! Et c'est malgré mes vœux  
Si la couronne un jour doit couvrir mes cheveux.

L'IMPÉRATRICE.

Taisez-vous...

LA PRINCESSE, *se tordant les bras.*

Je ne puis... Je ne puis plus me taire...  
Ma douleur hurle aux vents, aux astres, à la terre...

L'IMPÉRATRICE.

Il faut vous taire...

LA PRINCESSE.

Je veux vivre !

L'IMPÉRATRICE, *soudain bienveillante,  
et entourant d'un bras les épaules de  
la Princesse.*

O ! taisez vous.

Pourquoi m'avez-vous tant crié ces émois fous ?  
J'avais pitié. J'aurais compris vos pleurs peut-être :  
Autrefois j'ai pleuré comme vous aux fenêtres.  
Je vous aurais aidée à mieux et moins souffrir...  
Mais non. Ceci ne se peut pas. C'est trop faiblir.  
Je ne puis pas avoir pitié jusqu'à la faute.  
Si tu voulais : la douleur est moindre, plus haute.  
Je suis ta mère malgré tout. Ecoute-moi.  
Souffrons à deux sans lassitude et sans effroi.

Nous saurons étouffer tes vœux dans du silence.  
 Ecoute-moi. Ton mal est une adolescence  
 Des prochaines vertus dont ta vie a besoin  
 Et qu'un devoir mûrit, comme un soleil de juin.  
 Que ton âme se donne au devoir, noble et forte.  
 Sois celle devant qui toute douleur avorte.  
 Ecoute-moi. Je suis ta mère et t'aime aussi.  
 Et je dissiperai ton douloureux souci  
 Avec les mots qu'une autre mère su me dire  
 Et qui font que je suis digne encor de l'Empire!

LA PRINCESSE, *à part.*

Je soupçonnais ; voici le leurre ; je comprends.  
*repoussant l'Impératrice :*  
 Laissez-moi : j'aime mieux mes désespoirs plus  
 [grands.  
 J'aime mieux ma douleur, de mon bonheur complice.  
 Plutôt que la douceur d'un dictame factice,  
 J'aime mieux mon tourment et j'aime mieux...

L'IMPÉRATRICE, *soudain redevenue arbitraire.*

Et moi,  
 Je vous dis maintenant, que j'exige... La loi  
 Pour vous n'est point plus dure ici, qu'en ma  
 [jeunesse

N'était dure pour moi la règle dont j'atteste  
Qu'elle me fut toujours confortante malgré...

Rumeurs au dehors.

LA PRINCESSE.

Pourquoi dire ces mots à mon cœur fatigué ?  
Je suis lasse d'entendre autour de moi qu'on meure.  
Faites comme il vous plaît ! *incisive* : Cependant  
[que je pleure  
Avec ceux-là qui comme moi meurent par vous.

L'IMPÉRATRICE, *outrée*.

Ceux-là ! ce sont les insurgés aux espoirs fous ;  
Les brigands accourus de toutes les provinces.  
Le seul devoir commande aux peuples comme aux  
[princes.

LA PRINCESSE.

Mais la seule pitié commande au seul devoir.

L'IMPÉRATRICE.

Il ne faut pas avoir pitié jusqu'à déchoir.

LA PRINCESSE.

Il faut avoir pitié jusqu'à du sacrifice.

L'IMPÉRATRICE.

Il faut des lois.

LA PRINCESSE.

De la bonté.

L'IMPÉRATRICE.

De la justice.

LA PRINCESSE.

Il faut savoir comprendre.

L'IMPÉRATRICE.

Il faut savoir régner.

LA PRINCESSE.

Il fut laisser vivre. Il faut...

L'IMPÉRATRICE.

Il faut ordonner.

Car nous sommes sacrés pour qu'on nous obéisse  
Et nous sommes le droit et la force propice  
Des états qui sans nous seraient pareils aux flots  
Fangeux et ténébreux du primitif chaos.

Rumeurs de plus en plus intenses. Tout-à-coup : salve  
d'artillerie. Silence, puis râles et clameurs confuses.

Les deux femmes se sont levées brusquement,



LA PRINCESSE.

Et cela dure ainsi depuis toute ma vie !

Elle se laisse retomber sur la chaise-longue.

L'IMPÉRATRICE, *exaltée*.

Cela durait depuis avant... Notre énergie  
 Dure depuis qu'au front de notre race est né  
 Celui qui le premier fut ici couronné.  
 Notre énergie est la ferveur d'un sang superbe  
 Dont la pourpre a fleuri les victoires en gerbe  
 Comme coquelicots parmi l'or des froments ;  
 Elle est un millénaire éclat de diamants ;  
 Et maintenant, hautain granit dont cent années  
 De révolte ont éclos nos proches destinées...

LA PRINCESSE.

Il faut taire ces mots que je ne comprends pas.  
 Il faut les dire à l'Empereur ; à ses soldats ;  
 Aux seuls hommes ; aux hommes forts.

L'IMPÉRATRICE.

Il faut les dire  
 Aux filles comme aux fils des maîtres de l'Empire.  
 A tous ceux dont le sang hérita leur orgueil,  
 Aux épouses des rois...

Quel est cette homme, au seuil...?

A ce moment, en effet, la tenture s'est entr'ouverte, et un homme s'est montré tout-à-coup, puis a disparu un instant.

L'homme réapparaît et se précipite sur la scène, avec des gestes fous. Il est nu-tête. Il est tout couvert de boue et de sang. L'uniforme qu'il porte est déchiré en maints endroits.

LA PRINCESSE.

Mon frère !...

L'IMPÉRATRICE.

L'Empereur !...

L'EMPEREUR, *au devant de la scène  
et sans apercevoir ceux qui sont  
autour de lui.*

L'épouvante fatale :

Je suis un arbre vieux tordu dans la rafale...

Je suis...

*regardant, hagard, tout autour des  
murailles, puis courant de l'un à  
l'autre des portraits qui s'y trouvent  
appendus :*

Oui, je vous reconnais... Je vous revois  
Ainsi que tout petit... Vous êtes bien les rois,  
Les empereurs moyenâgeux, les premiers princes...  
Toi, mon père, au front blanc, à l'œil triste, aux  
[doigt minces...

Je viens après vous tous que la gloire a grandis  
 Mais dont nul ne sait plus les droits abâtardis ;  
 Je suis tout un passé vers quoi les poings tendus  
 Hissent le fauve espoir des *bonheurs attendus* ;  
 Je traîne le poids lourd du faste héréditaire  
 Qui fit s'accumuler dix siècles de colère ;  
 Je suis le dernier fils des surhumaines races  
 Qui s'emparèrent des états à coups d'audaces,  
 Et j'ai leur crime seul, sans leur triomphe, en moi !

Tuer ? Tuer encor ? Tuer toujours ? Pourquoi ?  
 La mort qu'un tyran donne est une *survivance*...  
 Cette nuit-ci j'ai traversé mon impuissance ;  
 J'ai traversé l'âpre débacle d'autres temps ;  
 J'ai traversé les longues plaines et les champs  
 Où furent autrefois le blé mûr et les villes ;  
 J'ai traversé les hécatombes inutiles ;  
 J'ai traversé ma race et suis son repentir :  
 Je suis comme quelqu'un qui viendrait de mourir...

Il s'écroule lamentablement. L'Impératrice va vers lui,  
 hésitante.

L'IMPÉRATRICE.

Mon fils ?...

L'Empereur reste silencieux.

Mon fils ?... il faut parler...

Silence encore.

Il faut répondre...

Silence toujours.

Mon fils ?

L'EMPEREUR, *à part.*

Vertige au bord d'un gouffre où je m'effondre !

L'IMPÉRATRICE.

Mon fils ?...

L'EMPEREUR, *à part.*

Nul ne sait plus...

L'IMPÉRATRICE.

Pourquoi laisser sans vous  
La capitale de l'Empire ?... Parlez-nous ?...

L'EMPEREUR, *paraissant enfin s'apercevoir de la présence de l'Impératrice, tourne la tête vers celle-ci, la regarde longuement, puis, désespéré :*

La capitale de ce qui fut notre empire  
Accueille le triomphe d'un droit qui conspire  
Depuis cent ans, contre l'effort, tenace en vain,  
De notre volonté qu'écrase le destin.

L'IMPÉRATRICE.

La capitale de l'Empire...?

## L'EMPEREUR.

Tout y brûle :  
Nos palais et notre pouvoir !... Le crépuscule  
D'une race où naquit plus de vingt empereurs  
A ce soleil couchant pour ultimes lueurs !

Silence épouvanté et interrogateur.

Ce fut hier ; à peine à l'aube. Ils étaient mille  
Rassemblés au palais principal de la ville,  
Que douze régiments gardaient et cent canons.  
Ils étaient mille, qui portaient les plus hauts noms  
Et qui s'élançaient d'orgueil et d'arrogance.  
Au dehors, tout semblait dormir dans le silence.  
Ils étaient mille autour du trône. Et j'écoutais  
Leurs délibérations, leurs vœux et leurs projets,  
Comme on écoute ce qui parle dans un rêve...

Quand tout-à-coup tumultueusement s'élèvent  
Aux trentes portes du palais, trente clameurs.  
La rancune et l'espoir bondissent vers nos peurs,  
De chaque rue, en des torrents de populace ;  
La révolte, par blocs d'hommes rués, s'entasse  
Aux porches que renverse un assaut de poitrails.  
Le champ mouvant des corps sous les trente portails  
S'engouffre ; la mort est proche ; la mort nous traque.  
On marche dans le sang comme dans un cloaque,

Et l'orgueil de ceux qui portent les plus hauts noms  
Se glisse et rampe par la nuit des couloirs longs,  
Et l'Empereur ! est parmi eux que l'on entraîne  
Furtivement hors du palais, sans lutte vaine.

Hors du palais, hors de la ville, hors du pouvoir.  
Notre orgueil envahi fut pillé jusqu'au soir  
Et les flammes vers le minuit le consumèrent.  
Vainement, nos dernières forces se groupèrent,  
Et vainement, au front des bataillons dressé,  
Leur prestige essaya de sauver le passé :  
La révolte acclamait nos soldats immobiles  
Et nos canons tiraient sur nous et sur la ville.

Ce fut la débandade alors vers les faubourgs,  
Bombardement, l'autre après l'un, des carrefours,  
Recul honteux et chancelant de rue en rue,  
Et le sauve-qui-peut de la Force vaincue,  
Vers la campagne, les hameaux et la forêt...

La ville, en or hautain sur l'horizon, brûlait.  
Sa lueur éclaira longtemps notre épouvante  
Dispersée au hasard des routes et fuyante  
Vers les lointains plus ténébreux, les bois épais.  
Chaque village était désert où je passais ;  
Chaque village avait été, la veille, en flammes ;  
Des groupes seulement de vieillards et de femmes

Allaient par le chemin qui mène hors du pays  
Et j'entendais mon nom toujours parmi leur cris !  
Le tonnerre des clameurs montantes vers l'homme  
Que seul un nom d'horreurs séculaires renomme  
Hurlait la volonté des morts par les vivants.  
Je fuyais sombre et droit parmi des corps gisants  
Et mon pas bondissait de massacre en massacre,  
Comme en l'histoire notre nom, de sacre en sacre.

Ce fut ainsi l'entière nuit. Par les fossés  
Je me glissais. Et j'ai tué tant de blessés  
Dont les corps me barraient confusément la route,  
Que mon talon de leur sang noir encor dégoutte.  
Je tuais sans vouloir ; je tuais malgré moi ;  
Je tuais comme on tue aux moments de l'effroi ;  
Je tuais par dépit de ma force détruite ;  
Et le galop de la vengeance à ma poursuite  
Rythmait les gestes prompts de ces assassinats.  
Je voyais se lever et se tordre des bras  
En appels délirants vers encor de la vie  
Et j'entendais râler l'innombrable agonie,  
Tout autour, tellement, de mon effroi muet,  
Qu'il semblait que ce fut mon âme qui râlait...  
La révolte emportait ses libertés opimes  
Laisant mon âme en sang mourir parmi ces crimes ;  
Je me traînais entre les groupes d'exilés,

Les monts de cendre et les pans de murs écroulés ;  
 Et j'arrivai miraculeusement ainsi,  
 De meurtre en meurtre, et d'ombre en ombre,  
 jusqu'ici !

Depuis la ville en feu jusqu'ici : route obscure  
 Où le sang a marqué ce qu'un empire dure ;  
 Trajet de désespoir... ou de rédemption...  
 Dont la ténèbre s'ouvre en une évansion  
 Vers de la paix peut-être... Au lointain de ma vie,  
 Cette route depuis longtemps je l'ai suivie,  
 Il me semble durant des ans... durant toujours...  
 J'y suis venu par des fatidiques détours ;  
 J'y suis venu comme au destin de notre race  
 Acheminée au long des siècles et qui chasse  
 Devant elle son crime et mon mal d'aujourd'hui,  
 Vers leur rencontre, à cette route, cette nuit...  
 Je ne tenterai point le sort d'autres revanches ;  
 Mon âme est un ulcère où nos gloires s'épanchent ;  
 Mon âme meurt de tous ces meurtres superflus :  
*décisif :*

Je ne tuerai plus...

*se campant en face de l'Impératrice :*

Je ne tuerai plus...

CHARLES DULAIT.



## JOURNAL

*VISAGES DE LA VIE.*

## QUATRE-VINGT-DIX OURS

Nous n'avions jamais vu quatre-vingt-dix ours ensemble. C'était un troupeau d'ours. Même, comme ils étaient blancs, — sauf un seul, tout petit, à fourrure presque noire, — ils prenaient fort l'aspect d'un troupeau de moutons, — dont précisément ce seul petit ours brun, qui gambadait comme un sot autour des autres, aurait été le chien —. Mais combien plus beaux, plus intelligents, et, au moins en apparence, plus doux que des moutons !

Je n'aime pas ces bêtes niaises et laides, et en général malpropres, que sont les moutons. Je n'aime pas ce corps informe porté par de ridicules pattes grêles ; cette tête aplatie et ces yeux, on dirait sans regards ; cette toison sale qui garde toutes les immondices du chemin. Mais, plus encore que les ânes, les singes et les tigres, j'aime les ours.

Ceux-ci étaient lavés, peignés, bichonnés, tels des chiens de salon. Ils avaient, vraiment, l'air distingué. Et ce n'est pas que les soins des serviteurs de la ménagerie qui leur donnaient cette allure policée : leurs manières, leurs mœurs, leurs rapports entre eux, tout dans leurs façons était empreint de la plus exquise urbanité.

La considération publique est injuste envers les animaux autant qu'elle l'est à l'égard des hommes. Le chien servile, le mouton stupide, on les estime. Mais l'âne, aux poétiques yeux de christ, une calomnie l'accuse de manquer d'intelligence. Et l'ours, dont chaque mouvement est un touchant effort vers la grâce, la malveillance des gens lui fait le renom d'un muffle.

O vous ! diffamateurs des ours, les avez-vous vus, ceux qui se trouvaient là réunis, au nombre de quatre-vingt-dix ? Imaginez quatre-vingt-dix chiens, ou quatre-vingt-dix bœufs, ou quatre-vingt-dix hommes : les chiens se sautent à la gueule et s'entremordent ; les bœufs s'assomment de coups de cornes ; les hommes... songez à une chambre de députés, ou, simplement, à une foule qui regarde passer une cavalcade dans la rue. Or le contact humain enseigne au chien la civilité ; on répute l'exemplaire domesticité du bœuf ; les

hommes se prétendent frères ; mais quatre-vingt-dix ours, mieux qu'eux, se conduisent avec aménité.

Nulle brusquerie, nul grognement hargneux, presque aucune de ces rivalités agressives qui chez les autres espèces font se ruer d'instinct l'individu contre l'individu. Si l'un est dans la route de l'autre, ils ne se poussent pas brutalement, comme font d'habitude les bêtes en troupeaux ; mais ils se livrent passage avec une simplicité qui ressemble à de la déférence. Certainement ils doivent connaître l'amitié, l'affection, car tels de leurs attouchements paraissaient à coup sûr des témoignages de tendresse. Il y en avait qui, tout à coup, saisissaient dans leurs pattes caressantes la tête de leur voisin et la lui branlait, doucement, tout doucement, au rythme de l'orchestre.

Le plus gros de la bande faisait le bouffon. Tenant, des quatre pattes, un énorme flacon, il se renversait sur l'arrière-train, prenait des mines de pochard, se roulait sur la terre, donnait la comédie de l'ivresse. Cet ours-là était aussi déluré et amusant que le plus éveillé des singes.

Le spectacle se clôturait par une générale baignade. Une prompte machinerie mettait le cirque sous l'eau, où plongeaient alors de longues planches obliques, fixées au sommet de l'amphi-

théâtre et au long desquelles on précipitait l'un après l'autre les ours, qui venaient s'abattre, avec des émois pleins de drôleries, dans la mare improvisée.

Ces ours m'ont rappelé les saltimbanques qu'encore au temps de mon enfance on voyait trimballant par les carrefours un ours dansant. Leur rencontre nous donnait toujours une délirante joie et c'est avec un débordement de rires, de cris et de trépignements, que celui qui le premier l'avait aperçu accourait annoncer aux autres bambins l'approche de l'homme à l'ours. A le regarder, nous laissions souvent passer l'heure de la classe, et pour le quart d'heure de fous rires que ses tours nous procuraient, d'avance nous nous résolvions à la perspective des sombres pensums et des récréations retenues. C'est au son d'un tambour, d'une flûte ou d'une trompette, que le pauvre diable faisait gambader sa bête ; parfois aussi il était, à soi-seul, tout un orchestre : ses mains jouaient de l'accordéon ; sa tête agitait un chapeau à sonnettes ; son talon, auquel une langue de cuir attachait des cymbales, faisait manœuvrer celles-ci ; d'une mailloche fixée au coude, il frappait une caisse qu'il portait sur le dos.

Depuis plusieurs années, il me semble qu'on

ne voit jamais plus de meneur d'ours ni d'homme-orchestre. Sans doute cette coutume s'est-elle perdue. Les villes fiévreuses d'aujourd'hui ne sont pas un décor pour d'aussi frustes personnages. Ainsi disparaissent les plus pittoresques visages de la rue.

CHARLES DULAIT.

### REVUES ET JOURNAUX.

Soyons humains, c'est-à-dire sans modestie, et parlons d'abord aux *Visages* de ce qui a bien voulu parler d'eux.

A propos de la manifestation Verhaeren et de la création de la revue, nous avons trouvé des lignes sympathiques dans presque toute la presse quotidienne et la plupart des revues de ce mois. Une nouvelle publication, *la Flandre Artiste*, s'est saisie du prétexte pour ouvrir, sur l'œuvre et la personnalité d'Emile Verhaeren, une enquête de laquelle il convient de relever surtout les réponses d'Henri de Régnier, Léon Dierkx, André Fontainas, Max Elskamp, S. Ch. Leconte, Léon Bocquet, etc. Même à l'étranger, la fête du 24 novembre a obtenu un grand retentissement : notes dans le Figaro, le Temps, la Gazette de

Francfort, un grand nombre d'autres journaux européens, et même une revue américaine. Reproduisons ce fragment d'un admirable article paru en première page de l'Echo de Paris (3 décembre):

*“ Quelqu'un vient d'être célébré en Belgique, d'une façon particulièrement extraordinaire, et c'est un poète, Emile Verhaeren, homme puissant, plein d'une âme sauvage, étrangement fort, et qui s'était, dès ses débuts, consacré à la louange totale de son pays. J'ai vu là, véritablement, un peuple acclamer son propre interprète, qui, d'ailleurs, de son mieux, cherchait à se soustraire à des vivats frénétiques. A un certain moment, grâce à un subterfuge, nous avions pu amener Verhaeren sur la scène ; c'était pendant un entr'acte, il causait avec nous, au milieu des acteurs, des belles comédiennes, d'une jeunesse fervente, et, subitement, on a levé le rideau. Alors, vers le poète, surpris, qui voulait fuir, toute la salle s'est dressée, dans un tel enthousiasme qu'il lui a fallu écouter, à découvert, la suite des panégyriques. Je garde l'image de ce bon solitaire qui, debout, sur la scène féérique, regardait, l'air intimidé, cette foule criant, battant des mains, lui jetant des fleurs. Une belle récompense tout de même, que cette heure où celui qui, tant de fois, avait chanté sa race, la voyait répondre à l'appel de son esprit. Ce*

qui, l'autre jour, m'a le plus touché dans cette manifestation du théâtre du Parc, c'est son caractère d'unité. Il était venu des représentants de toutes les classes de la société belge. Pour honorer cet Emile Verhaeren, qui dans sa vie comme dans son art est resté un indépendant et un sincère isolé, des membres de l'aristocratie s'étaient joints à des délégués des étudiants et à des hommes politiques avancés. Le prince Albert se tenait dans la loge royale. Non loin de lui, ou se montrait Anseele, le véhément député socialiste, l'organisateur du Vooruit de Gand. En Belgique, tous les partis revendiquent le rude poète. C'est qu'en effet Verhaeren se relie, par un point quelconque, aux mouvements les plus divers. Du reste, en ceci qu'il correspond au fond même de la nation, il plane beaucoup plus haut que les partis.



On n'a pas assez parlé de la mort de Lucien-Jean. On ne dira jamais trop quelle perte elle fut pour la littérature. La lecture, dans la *Nouvelle Revue Française*, d'une œuvre posthume de ce subtil prosateur, vient encore de nous en convaincre : *l'Enfant Prodigue* est un morceau rare, profond et délicat, comme seul Lucien-Jean savait en écrire.

Le même numéro de la *Nouvelle Revue Française* commence la publication d'un roman d'André Gide : la Porte Etroite.



*Akademos*, une autre publication nouvelle, montre autant de perversités que de talents. Elle offre des articles et des dessins aussi troublants les uns que les autres. Signalons de très bonnes pages signées Sonyeuse et Colette Willy, et une eau-forte, *l'Inquiétude*, de Sarlius.

NAIN GRAS

## CONSULTATIONS<sup>1</sup>.

### SEXE ET GRAMMAIRE

Il est plutôt comique de classer comme on le fait aujourd'hui les écrivains d'après leur sexe.

On a classé les écrivains par âge, par école, par genre, par province, etc. Il semblera donc naturel de les classer aussi par sexe, et d'autant plus légitime que le sexe a évidemment beaucoup plus d'importance que, par exemple, la province.

<sup>1</sup> Comme le titre de cette rubrique l'indique, nous répondrons ici — mensuellement — aux demandes d'avis ou de conseils de nos correspondants : des questions relatives à la littérature, aux mœurs, aux sentiments, à la cuisine, à la médecine, à la mode, feront l'objet de ces consultations.



Les classifications observées jusqu'ici avaient pour but, comme la nouvelle d'ailleurs, de faciliter l'étude des écrivains. Elle atteignaient ce but en unissant sous un même regard des écrivains offrant un caractère commun.

Mais la classification récente, plusieurs symptômes l'indiquent, n'a pas seulement pour esprit de grouper, disons même, de distinguer, mais aussi de séparer, voire même d'opposer. Séparer les sexes, cela n'est pas contraire à la tradition — à des coutumes qu'il y aura d'ailleurs grand profit pour tous à voir évoluer — et cela peut même offrir un certain charme oriental : mais c'est contraire aux données d'une bonne éducation, et, disons-le, à celles de l'intelligence.

Je ne sais pourquoi tout cela me fait songer, en mâle grossier, à certaine cérémonie qui, dans le rituel vaticanesque, précède l'intronisation d'un pape.

Ces dames ont formé, m'a-t-on dit, une académie féminine. C'est de l'intolérance. Pourquoi ne posent-elles pas leur candidature à l'Académie Française ? Aucun statut de cette assemblée n'interdit, que je sache, leur admission. Nous aurions le parti de " la comtesse " à côté du parti des ducs. Cela serait bien amusant.

A quand la Société des Auteurs Mâles ?



J'admire beaucoup ce que les femmes ont apporté de nouveau à notre littérature. Le monde comme sensations vient de doubler : disons même, plus que doubler.

Ce présent se suffit. — Il est certain aussi, pour le biologiste et le sociologiste (voilà de bien gros mots), que l'esprit nouveau des femmes ouvre un magnifique avenir à la race et à la société.

En attendant, on a quelque peu gâché le lexique.

Que *lion* et *caissier* fassent *lionne* et *caissière*, rien n'est plus heureux. — On peut croire, d'ailleurs, que les gens ne se seraient jamais entendus à moins.

Mais il faut dire d'une femme vouée aux arts libéraux : le docteur, ou la docteur ; le jeune ingénieur, ou la jeune ingénieure (1); le poète, ou la poète ; le critique, ou la critique ; et non pas : la doctoresse, l'ingénieuresse, la poétesse, la critiqueuse, la dramaturgesse.

En voilà assez.



Si vous dites d'une femme : le poète, le mot sera masculin. Si vous dites : la poète, comme on dit déjà la journaliste, il sera féminin, mais le genre se portera dans un ton moins criard que si vous dites poétesse.

Il faudra demander à M. Brunot et à M. Clédât si l'on doit dire la poète ou le poète. Mon sentiment d'artiste pencherait peut-être plutôt pour "la poète". Le jugement du grammairien différerait peut-être. On ne manquerait pas, cependant, de raisons théoriques pour justifier mon sentiment.

Dans les Universités et à l'Institut de France, on dit : " le docteur M<sup>me</sup> Ioteyko ". C'est une faute. Il faut dire " M<sup>me</sup> le docteur Ioteyko " ou " M<sup>me</sup> la docteur Ioteyko ".



D'après Wundt, la grammaire primitive, comme elle comportait plusieurs nombres (singulier, duel, triel, pluriel, etc.), offrait aussi plusieurs genres (masculin, féminin, neutre, etc.).

Le genre à l'origine ne désignait nullement le sexe, mais *la valeur*. Ce qui valait beaucoup (un médecin, dit Homère,

<sup>1</sup> Il y en a. Nous eûmes un jour l'honneur d'être présenté à une jeune personne qui était ingénieur des ponts et chaussées.

*vaut* plusieurs hommes) était masculin ; ce qui valait moins, était féminin ; certains êtres pouvaient ne pas devenir l'objet d'un jugement de valeur.

Le nombre quelquefois subit aussi l'attraction du jugement de valeur, mais par néologisme : le "vous" de politesse, le "nous" de majesté. Un Anglais, quand il se parle à lui-même, fait semblant de croire qu'il est à quatre. Un roi ou un auteur en fait autant quand il parle de lui-même.

Comme les idées étaient faites par des mâles, tout ce qui était mâle fut rangé dans la catégorie la plus précieuse, tout ce qui était femelle dans une catégorie moins précieuse.

Ce travail achevé, on oublia, selon la règle générale, l'esprit qui l'avait inspiré. Les valeurs changèrent, les sexes ne changèrent pas : chacun crut comprendre que *le genre s'applique au sexe*.

Cette dernière interprétation étant aujourd'hui établie, il n'y a aucune raison de dire : poétesse ; car il est évident que ce qui prédomine dans l'idée de poète, ce n'est pas l'idée de sexe, mais l'idée de création esthétique.

Il convient à l'idée de Poète de rester indépendante, jusqu'à un certain point, de ses attributs et de ses modes dans le substantif qui évoque son essence.



M. Montfort vient de reprendre les *Marges* avec des collaborateurs. J'ai dit mon goût pour les *Marges* de M. Montfort. Les *Marges* collectives vaudront-elles les *Marges* solipsistes ? J'aime à le croire : la liste des collaborateurs est du meilleur augure.

Parmi eux on trouve M<sup>me</sup> Louise Lalanne, jeune provinciale assez exquise, et vraiment française. Ce critique nous parlera exclusivement de la "Littérature Féminine" : voilà bien la

démarcation redoutée ; mais je conviens qu'il y a de l'intérêt à savoir les idées d'une femme sur celles des femmes.

Quand je dis critique... — M<sup>me</sup> Lalanne, malgré la mesure aimable de son style, n'est pas exempte de l'exagération féminine : " Aussitôt que j'appris l'affreux désastre qui vient de détruire cette belle Sicile que j'aime tant," écrit-elle ; de même, elle pense qu' " il y a en ce moment parmi les femmes quelques écrivains de génie " (je sais bien qu'avec l'évolution du sens des mots... mais tout de même, l'évolution me paraît ici un peu rapide) ; de même, elle trouve que M<sup>me</sup> de Noailles a plus de talent (pardon, de génie) que tous les autres poètes féminins : mais il est vrai qu'elle convient qu'elle a peu lu les livres de M<sup>me</sup> Lucie Delarue-Mardrus, et elle ignore les poèmes de M<sup>me</sup> Hélène Picard.

Oh ! je ne lui reproche pas son ignorance. S'il faut dire le vrai, je goûte trop sa droiture. Nous avons tant de critiques qui feignent d'être instruits, et qui n'en savent pas long ; nous en avons tant aussi qui ont lu trois mille volumes, avec tout près d'eux un " pigeonnier " à fiches, et qui simulent la légèreté ; ceux-ci sont des savants honteux, des hypocrites du dilettantisme ; il y en a, comme le *chariste* M. Jules Lemaitre, que je goûte fort, qui ont consacré les plus belles années de leur jeunesse à apprendre l'art de faire une citation dans les règles, et qui parleront trois fois d'un livre sans indiquer la date, sans doute pour se donner les gants d'être désordonnés.

M<sup>me</sup> Lalanne est un critique subjectif. Chose unique peut-être dans la critique, elle est subjective tout de bon, et non pas avec dix méthodes sous le manteau : " Je ne sais rien expliquer, dit-elle ; quand je lis un livre je sais que je l'aime ou que je ne l'aime pas, mais pas plus, et surtout, j'ignore pourquoi il me plaît ou me déplaît ".

Fort bien. Mais alors, Mademoiselle, ce sera la critique monosyllabique : oui, non ? (Je sais bien qu'il reste le lyrisme,

mais ça, c'est de la poésie, et la poésie sur les livres n'est généralement pas la meilleure.) Car, n'en doutons pas : expliquer son goût pour un livre, c'est simplement et uniquement montrer les divers sentiments qu'il nous donne ; un goût qu'on ne sait pas expliquer peut correspondre à une activité affective intense, mais non pas riche, semble-t-il.

A côté de certains noms contemporains cités par M<sup>me</sup> Lalanne, d'autres noms d'écrivains féminins également récents eussent été plus significatifs, pour le dire en passant ; par exemple, ceux de M<sup>me</sup> Jean Dominique, Blanche Rousseau, Hélène Picard, Camille Marbo, Marylie Markovitch, Cécile Périn, Marie Dauguet, Edmée Delebecque, Sybil O'Santry, Jane Perdriel-Vaissière, Marguerite Burnat-Provins, Anie Perrey.



J'ai dit que la nouvelle classification des poètes par sexe n'allait pas sans esprit d'exclusivisme. En veut-on une preuve ?

“ Cela me fait l'effet... qu'elle (M<sup>me</sup> de Noailles) serait un plus grand poète encore, dit M<sup>me</sup> Lalanne, si elle était libre de toute attache avec les grands poètes *masculins* des temps passés ”.

Oui, vous avez bien lu : masculins.

Pauvre Orphée !



J'imaginai que le plus grand bienfait, peut-être, de l'esprit nouveau, tiendrait à l'augmentation de la facilité des échanges. Le plus superficiel des âmes ne resterait plus seul communicable. Je me forgeais, comme le loup, une félicité qui me

faisait pleurer de tendresse. Le "Sésame ouvre-toi" allait enfin être prononcé. Les merveilleux trésors d'instinct que possèdent les femmes s'ouvriraient à notre intuition. Pour les livrer au monde, elle se décidaient, en Amérique, en Russie (bien qu'ici il y ait certaines réserves à formuler), en Scandinavie, en France ! à emprunter à l'homme mâle ce véhicule mécanique, impersonnel, mais tout puissant, de la vie de l'esprit : l'intelligence.

J'avais tort. Je m'en excuse. N'est-ce pas, en effet, une thèse très défendable que, puisqu'il faut absolument subir des influences, on doit souhaiter aux femmes de n'en écouter que de féminines, afin que leur âme garde mieux son originalité ?

Féconde discipline, ne craignons pas de le dire. La terre et les morts s'accordent à nous enseigner à persévérer dans la voie qui nous est propre. S'il est permis de citer ici un Allemand, répétons ces fières paroles : "*Dies über alles : sei dir selber treu*". — Pourquoi, en ces temps de langue internationale, l'Académie Féminine n'élaborerait-elle pas un langage entièrement féminin, libéré des influences masculines ? Les mots, M. Dugas ne l'a-t-il pas démontré, ne commandent-ils pas à la pensée ? Parler, n'est-ce pas penser ?

Quel plaisir — et quelle individuation de l'art — à posséder des mots à soi, des mots reflétant vraiment une âme ! "Aoubam", par exemple, ne serait-ce pas bien plus joli que le latin *amabam*, ou le français "j'aimais" ?

Aoubam.

CHRISTIAN BECK.

## NOTES.

Charles Tardieu est mort. Cette douloureuse nouvelle nous a profondément ému. Tardieu était depuis longtemps le premier journaliste de Belgique, non seulement par son talent et la fidélité de son attitude, mais par sa probité, sa loyauté, son esprit de désintéressement : qualités fréquentes, nous aimons à le croire, dans une profession à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir, mais qu'il portait au degré éminent qui dégage aujourd'hui sa physionomie comme celle d'un gentilhomme des lettres au jour le jour. Ses qualités d'homme privé n'étaient pas moindres. Son esprit de saillies aimables, de jeunesse dans une verte vieillesse, d'aménité, de courtoisie sincère, exempte de circonlocutions et de solennité, la grande serviabilité que rendait plus touchante l'absence de toute arrière-pensée, un souci peu moderne d'élégance morale, contribueront certainement à entourer son souvenir d'unanimes regrets.

Dans ces dernières années, Charles Tardieu avait traversé, aidé par le dévouement d'une compagne aujourd'hui dans la douleur, une maladie qui, sans diminuer par la suite son heureuse activité, avait laissé sa situation très réduite. Un gouvernement moins fort d'une longue durée, et par conséquent moins enclin à déposer toute pudeur, se fût fait un devoir d'utiliser au service du pays la grande expérience, l'entente des choses européennes, les qualités de savoir-faire et de haut savoir-vivre, les titres officiels même — il avait été

notamment président de l'Académie de Belgique — de Tardieu, dans un poste où les plus clairvoyants de ses amis eussent voulu voir veiller paisiblement son heureuse vieillesse, et que d'ailleurs, empressons-nous de l'ajouter, l'éminent journaliste ne songea jamais à demander. A l'heure où les *Visages de la Vie* apportent sur la tombe de Charles Tardieu le tribut de leur douloureux respect, l'opinion, mieux que nous, tirera de cette mort un enseignement, en constatant que du milieu de la meute d'affamés qui sur des titres littéraires ne rougissent pas de réclamer des fonctions auxquelles rien ne les prépare, et dont pas un n'était sans devoir quelque chose à Tardieu, aucune voix ne s'éleva pour demander un acte de simple et élémentaire justice.

C. B.

\* \* \*

Un observateur perspicace, un critique profond, c'est ce journaliste qui, à l'apparition des *Visages*, s'écria qu'il voyait une ressemblance entre la nouvelle revue et notre ancien *Antée*. Personne, avant lui, ne s'était en effet avisé de découvrir qu'il arrive parfois qu'un fils ressemble à son père et que ce n'est pas une chose contre nature que des semences de froment fassent pousser du blé. Ne pensait-on pas généralement autrefois que si l'on met en terre un gland, ce n'est pas un chêne, mais un pommier, qui va germer ?

\* \* \*

Il y a en ce moment à Bruxelles une vierge-martyre. Elle remplit de ses larmes les gilets du journalisme. Pour avoir démontré que la virilité du *Mâle* n'est pas à la mesure du réceptacle intellectuel de telle femme de lettres, elle se voyait déjà, ô opportune publicité, fécond exil des Victor Hugo, livrée aux bourreaux. Mais on lui a payé sans marchander les



cinq louis de sa conférence, puis, pour le surplus, on s'est tu. Silence ne fait pas réclame : celle que les bourreaux refusaient de flageller s'est mise résolument à pleurer quand même. Il y a en ce moment à Bruxelles une vierge-martyre à la sueur de son front.



Malgré les quolibets qui nous appelleront *déterreurs des Trois Unités* et du *Discours de Thérémène*, nous commencerons dès notre prochain numéro une campagne pour la rénovation du théâtre et la renaissance de la tragédie. Un article de M. Michel Abadie, à propos de cette novatrice *Tragédie Royale* que vient de donner l'Odéon, ouvrira le feu.

Exception, qu'une pièce comme celle de Bouhéliier fasse carrière à Paris. Car, Antoine à la direction d'un théâtre subventionné, le mauvais goût cosmopolite et les exigences de la caisse n'en hurlent pas moins : du temps s'écoulera, avant qu'un théâtre purement poétique puisse posséder sa scène régulière.

En attendant, poussons au chariot d'un Lugné-Poë et de tels qui, comme lui, tâchent à interpréter quand même les belles œuvres, ne serait-ce qu'un seul soir. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, la ressource des *tournées* : que Suzanne Després, Georgette Leblanc ou Colette Willy soit étoile, et l'on peut parfois représenter sans déficit Ibsen, Maeterlinck, d'Annunzio, Van Lerberghe, Lemonnier.

Mais les *tournées*, et les *théâtres en plein air*, ont leur phylloxéra, qui est le " Grand Sociétaire de la Comédie Française " ; candeur malgré tout de la province : à l'affiche le nom sonore de la nationale compagnie, c'est folie qu'un art meilleur songe à déboucler ses malles, là où les commerçants de la rue de Richelieu ont passé.

Protestations de quelques journalistes suffisamment hardis,

interpellations au palais Bourbon, gloses dans les revues de fin d'année, vaine indignation ; les " grands sociétaires " poursuivent toujours leurs expéditions. Chargé de rapporter sur la question au II<sup>m</sup> Congrès pour l'Extension et la Culture de la Langue Française, M. Charles Dulail fait ce tableau :

*Pour parvenir à payer au Sociétaire de la Comédie-Française le cachet qu'il exige, l'impresario tâche à réaliser le plus d'économies qu'il peut ; il paie avec parcimonie les autres interprètes ; il sacrifie complètement la mise en scène. Ces spectacles sont d'ailleurs toujours préparés très hâtivement, quelquefois en dépit du bon sens. Les interprètes sont recrutés à droite et à gauche, au seul hasard des disponibilités ; ils arrivent dans la ville où se donne la représentation, le jour même qu'elle a lieu ; ils n'ont parfois jamais joué ensemble ; ils ne se connaissent pas l'un l'autre et ne connaissent pas davantage le théâtre sur lequel ils vont monter tout à l'heure ; la moitié d'entre eux ne savent même pas leurs rôles ; rarement trouve-t-on le temps d'une seule répétition. N'importe, on joue quand même, et c'est le souffleur qui fait le plus gros de la besogne ; les alexandrins, dans la bouche de ces acteurs ambulants, ont dix ou quatorze syllabes ; des scènes entières sont passées sous silence ; les entrées et les sorties sont manquées ; la tragédie n'est plus qu'une parade de foire et la comédie une farce incohérente ; l'étranger sort d'un tel spectacle avec une impression rien moins qu'admiration des chefs-d'œuvre classiques de notre littérature.*

Et sur la proposition de notre collaborateur, le Congrès vote alors le vœu suivant :

*La Section littéraire du Congrès International pour l'extension et la culture de la langue française, considérant qu'il est de première importance que les chefs-d'œuvre du théâtre classique français ne soient représentés à l'étranger que dans de bonnes conditions artistiques, émet le vœu que l'administration de la Comédie-Française n'abandonne pas le soin de ses représentations*

*à l'initiative privée d'impresarii ou de certains de ses sociétaires en particulier, mais au contraire qu'elle ne les laisse organiser que sous son contrôle, et avec, autant que possible, la distribution complète et la mise en scène du spectacle à Paris.*

On nous a raconté que lorsque cette motion des congressistes d'Arlon fut communiquée à M. l'administrateur de la Comédie Française, celui-ci entra dans une grande joie, prétendant qu'il n'attendait pour sévir qu'un prétexte aussi heureux et jurant que désormais plus aucun vagabondage ne serait toléré. Les décisions de M. Claretie sont en effet toujours aussi promptes et exagérées, que généralement sans suites. Celle-ci cependant en devait avoir, puisque tous les artistes de la maison reçurent quelques jours plus tard le billet suivant :

*En présence de l'abus des tournées qui se multiplient de jour en jour, aucun déplacement ne sera plus toléré sans une autorisation régulière et écrite. Depuis quelque temps, une administration en marge s'est superposée à l'administration officielle, et les impresarii étrangers se sont même introduits dans le théâtre. Les déplacements sont devenus maintenant collectifs et l'on apporte aux répétitions personnelles un zèle qu'on refuse au service régulier.*

*La plus grande bienveillance finit par se lasser, etc.*

Signé : JULES CLARETIE.

Incontinence d'encre d'un journaliste incorrigible : parions que M. Claretie n'osera pas pousser l'énergie jusqu'aux amendes simplement de cent sous ? Ah ! s'il s'agissait de s'entêter à collaborer au *Temps* !

\* \* \*

Nous avons vu de beaux fusains, de belles eaux-fortes, au *Musée Moderne*. Ose avouer que tu n'es pas connaisseur ? Aveu compromettant, dans ce pays-ci où il est entendu qu'un

bon écrivain, ce n'est pas quelqu'un qui écrit, mais qui peint et dessine. Donc, nous suivrons les "ouvertures" d'expositions, aussi fidèlement que les "premières" de théâtres, pratique utile à se faire des relations et qui donne de la notoriété. Qui d'ailleurs, parmi tant d'incompétences qui se promènent là, le carnet en main et le crayon à l'oreille, remarquera une incompétence de plus ?

Puis, voir des dessins, des toiles bariolées, nous amuse ; affaire de tempérament, sans doute ; déjà, tout enfant, nous trouvions du plaisir à regarder les belles images et les timbres postes. Amusement aussi réel, et en somme aussi légitime, que de regarder les étalages aux vitres des rues commerçantes, les jolies filles ou les garçonnetts.

Nous sommes allés au II<sup>m</sup> Salon de l'Estampe, où, de confiance, nous avons admiré les puissants Piranèse et les Rops marqués de littéraires réflexions (littérature, voilà qui faisait notre compte). Au hasard de l'instinct, nous avons aussi contemplé les psychologiques figures de Chahine et nous nous sommes arrêtés volontiers devant le ferme et audacieux Oleffe, artistes qui, justement paraît-il, auraient dû nous plaire, si nous avions été connaisseurs. Tant mieux ; ceci ferait-il bien juger de notre goût naturel ? Nous avons apprécié encore les travaux fouillés de M. et M<sup>m</sup>e Danse. Finalement, nous nous sommes abîmés, pour ne plus en sortir, dans la contemplation d'un curieux portrait de M. le Nain Gras, par A. Wallaert.



Le *Mercur de France* vient d'éditer un beau livre. C'est un petit recueil de poésies. Sans doute l'un des chroniqueurs des *Visages* trouvera-t-il l'occasion d'en parler longuement ici. En attendant, nous le désignons au lecteur : ce petit livre s'appelle *l'Asie Mouillée* ; il est de *Jean Dominique*.



Le Congo aux Belges, graves perplexités. Va-t-on “civiliser” en français, ou en flamand ? M. Pol de Mont est aux abois. Le *Congo*, fortune d'Anvers, parlera la langue Anversoise; doctrine flamngante, pour le moins logique. Mais le *Congo* appartient aussi aux habitants de Moresnet et l'on ne saurait, sans iniquité, méconnaître les droits de nos concitoyens germanophiles. Donc on parlera l'Allemand à Boma.

Inscrivons les trois langues belges aux programmes de l'enseignement nègre officiel, et que nul congolais n'ait accès aux fonctions de commis-des-postes, ni aux urnes du suffrage universel, s'il ne justifie de sa connaissance du trio linguistique usité par la patrie-mère. En échange, il faudra cependant reviser la constitution et admettre au rang de langues nationales tous les dialectes de nos compatriotes africaines. Simple justice. Justice benigne; puisque les riverains du Zaïre forment maintenant la majorité des citoyens belges, et que même il conviendrait — si nous ne vivions pas en des temps de corruption sociale — qu'ils aient leurs mandataires rue de la Loi. Les débats parlementaires deviendraient de sauvages palabres et l'on verrait s'établir aux abords du parc de Laeken le gynécée d'un roi Bamboula ou Caoutchoula. Peu de changements, somme toute.



M. Louis Piérard — le jeune et sympathique député de Frameries — accompagnera Jehan Rictus, dans le periple qu'accomplira prochainement celui-ci en Belgique : le 23 février, à la Maison du Peuple de Bruxelles, le 24 à Huy, le 25 à Marcinelle, le 26 à Mons, le 27 à Boitsfort, le 1<sup>er</sup> mars à Frameries. Une conférence de notre rédacteur exposera l'œuvre et la vie du douloureux poète des *Soliloques du Pauvre*, qui dira lui-même quelques-unes de ses tragiques complaints.



Un homme a déposé une bombe de dynamite, Avenue des Arquebusiers, à quelques pas des bureaux de notre revue. La police et les journalistes, selon leurs habitudes, se laissent égarer par les versions les plus compliquées et les plus invraisemblables, alors que la vérité, toute simple et évidente, crève l'œil. Il ne s'agit en effet, ni d'agents provocateurs, ni d'anarchistes, ni de bandits. Faisons une révélation : c'est *les Visages de la Vie* que l'homme à la bombe voulait atteindre. Déjà quelques petits journaux de chantage et M. Jean Demot nous avaient menacés, quand un matin Seiliger entra chez nous, déposa son engin à côté de notre bicyclette, et prononça : "*Les VISAGES ne paraîtront plus, ou je fais sauter ceci !*" Evidemment, nous avons obtempéré à un désir aussi énergique et c'est la raison pour laquelle le 3<sup>m</sup> numéro des *Visages* a tardé un peu à paraître. Mais notre persécuteur est heureusement arrêté ; ainsi pouvons-nous nous hasarder à donner l'air à notre nouveau fascicule. Le quatrième sera publié vers le 10 mars, et, à partir du cinquième, nous paraîtrons à la date régulière, c'est-à-dire le dernier jour de chaque mois.

P. S. — Protection de personnages haut-placés, rôle énigmatique du plus important magistrat de Bruxelles, agissements craintifs de la police, tout paraît louche dans cette affaire : pourquoi n'a-t-on pas encore arrêté M. Jean Demot, qui certainement doit être complice de Seiliger ?

LE NAIN GRAS.

# The ST. CATHERINE PRESS Ltd.

(ED. VERBEKE & CO.)

ENTÊTES DE LETTRES  
MENUS ✱ ✱ ENVELOPPES  
MÉMORANDUMS ✱ REÇUS  
CIRCULAIRES ✱ FACTURES  
CARTES D'ADRESSE ✱ ✱ ✱  
TABLEAUX ✱ CATALOGUES  
BROCHURES ✱ REGISTRES



CLICHÉS EN SIMILIGRA-  
VURE ET AU TRAIT ✱ ✱



IMPRESSIONS DE PLANCHES  
EN TROIS ET QUATRE COULEURS

Porte Sainte Catherine  
BRUGES Belgique.

# MANIFESTATION VERHAEREN

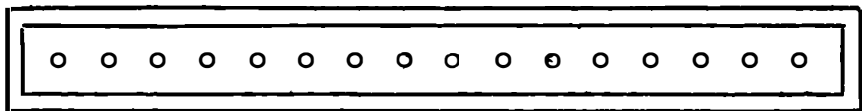
le 24 Novembre 1908, au Théâtre du Parc.

## SOUSCRIPTIONS

S.A.R. le Prince Albert	100	M. Vander Stappen	20
Comte A. van der Burch	100	M. Eugène Keym	20
Charles Dietrich	100	Henri Creten	20
Ernest Mélot	100	M. Cordier	10
Valère Mabile	100	Madame C. Van Hoorde	7
Myrtil Schleisinger	100	M. Timal	10
Goffard-Steinbach	25	M. Eugène Gilbert	25
Oswald Allard	25	M. Schoenfeld	40
Paul Mussche	20	Paul Hymans	20
Georges Pourveur	20	Charles Bernier	10
Octave Maus	20	Gérard Harry	10
Fernand Khnopff	20	Géo Bernier	5
Max Hallet	20	Van den Daele	5
Edmond Vandermeer	10	François Beauck	10
Albert van Dievoet	10	Dufrane Friart	6
Arthur Sarton	5	Baron van Beneden	20
Comtesse Horace van der Burch	50	Emile Claus	10
Madame Errera	20	A. J. Heymans	5
Madame B. Dumon Mesdach de ter Kiele	20	Dr. & M <sup>me</sup> Paul Héger	50
		Max Elskamp	5
		François Tordeur	10







Major Loppens	14	M <sup>r</sup> et M <sup>me</sup> Lambilliotte	10
Tassel	20	Lecocq	10
Madame Gille	10	Biernaux	10
Maurice Gauchez	10	Masson	5
Madame R. Dessent	20	Madame Kerteloot	5
Notaire Bauwens	10	Françoise Leroy	10
M <sup>r</sup> et M <sup>me</sup> Degouve de Nuncques	14	M. de Soignies	5
Madame Poplimont	7.50	M. Deman	10
Mesdemoiselles Tordeus	20	Deheuvél	6
Mademoiselle E. Torrekens	7	Madame Bonmariage	20
Albert Mockel	20	Georges Marlow	10
		Charles Vandeputte	5



Le reliquat du bénéfice réalisé par la représentation donnée le 24 Novembre au Théâtre du Parc, ayant été, sur le vœu d'EMILE VERHAEREN, consacré à la fondation des VISAGES, les adhérents à cette fête se trouvent donc être, en quelque manière, les fondateurs de la revue : nous avons cru remplir un devoir de gratitude en publiant ici leurs noms.

Comme ce reliquat ne saurait cependant suffire à assurer durant bien longtemps la publication des VISAGES, il semble juste de considérer aussi comme fondateurs de la revue, tous ceux dont la dévouement lui aura apporté un minimum de cinq abonnements nouveaux. La liste de ces personnes sera dressée et publiée régulièrement à partir de notre prochain numéro, et, au surplus, le service de la revue leur sera fait, si elles le désirent, à titre gracieux durant une année.



# Charles VAN DE WAELE, Libraire

(ancien Lacomblez)

31, rue des Paroissiens, BRUXELLES.

---

## NOUVELLES ÉDITIONS :

MAURICE MAETERLINCK.

THÉÂTRE (3 volumes) chaque volume fr. 3.50

Premier volume : La Princesse Maleine — L'Intruse — Les Aveugles.

Deuxième volume : Pelléas — Aladine — Intérieur — Tintagiles.

Troisième volume : Aglavaine et Sélysette — Ariane et Barbe-Bleue — Sœur Béatrix.

**Le Courrier** bi-mensuel  
à fr. : 2.00  
AN } Franc. : 12 fr.  
Étranger : 15 fr. **Européen**

Revue Politique Internationale

• • •

### COMITÉ DE DIRECTION :

BJÖRNSTJERNE BJÖRNSSON, Jacques  
NOVICOW, Nicolas SALMERON, ancien  
Présid. de la Républ. Espagnole, Gabriel  
SÉAILLES, Professeur à la Sorbonne,  
G. SERGI, Prof. à l'Université de Rome,  
Ch. BEIGNOBOS, Prof. à la Sorbonne. }

• • •

Remboursement de l'Abonnement

par Primes entièrement Gratuites

• • •

Numéro Spécimen Gratuit sur demande

• • 278, Boulevard Raspail, Paris • •

## VIESSY

(LA BALANCE)

Revue Scientifique, Artistique,  
Critique et Bibliographique.

Union postal : un an, 18 frs.

Paraît mensuellement en 80 pages  
minimum.

MOSCOU, place du Théâtre,  
maison Métropole 23.

## L'ART MODERNE

Revue critique hebdomadaire !  
sous la direction de M. Octave Maus

Belgique : un an 10 frs.  
Union postale : un an 13 frs.

L'Art Moderne est envoyé à l'essai durant un  
mois aux personnes qui en font la demande

rue de l'Industrie, 32,  
BRUXELLES.

# Les Visages de la Vie

Revue littéraire mensuelle

Les VISAGES DE LA VIE publieront en tête de chaque numéro une ou plusieurs des chroniques régulières suivantes.

Chronique de Altruisme	CHRISTIAN BECK
Pages de l'Imagier	J. DE BOSSCHERE
Psychérides	JEAN DOMINIQUE
Chronique Panthéiste	CHARLES DULAIT
Les Idées en France	MAURICE LEBLOND
La Vie Populaire	LOUIS PILLEARD
Chronique Lointaine	HENRI VAN DE PUTTE

et quelques autres non encore déterminées

En plaçant au front de leur maison le nom d'EMILE VERHAEREN les écrivains réunis ici non pas entendu se proclamer disciples de la pensée ou de l'esthétique du poète: ils ont voulu simplement rendre un hommage fervent à la gloire d'un illustre aîné et à la vie, autant que l'art, leur est un noble exemple.

Leur revue, ouverte à tous les talents sans distinction de renom, d'âge ou de doctrine, se reconnaît pour principal devoir d'aider au succès de toute hardiesse sincère, de toute innovation vraiment originale. Elle accueillera, même lorsque contradictoires, toutes les théories défendues de bonne foi et dans une forme digne de la tenue littéraire habituelle des VISAGES DE LA VIE.

C'est pourquoi chacun de ses rédacteurs doit être considéré comme responsable de ses seules œuvres: nulle solidarité n'existe entre eux; ils n'ont d'autre principe commun que le respect de la langue française.

Enfin de ce qu'elle se proclame revue d'avant-garde la revue, évidemment, ne veut pas faire conclure à un groupement d'adolescents, mais de tous ceux qui nés il y a vingt quarante ou soixante ans montrent dans leurs écrits cette indépendance de pensée et cette foi dans l'art, qui, bien sûr, ne sont pas exclusives à la jeunesse.

**La revue ne publie que de l'inédit.**



# LES VISAGES DE LA VIE

REVUE LITTÉRAIRE

*Voici l'heure qui bouk  
De sang et de jeunesse  
M. Verhaeren*

**BRUGES**

**The ST. CATHERINE PRESS Ltd.**

**(ED. VERBEKE & CO.)**

# Les Visages de la Vie

Revue littéraire mensuelle.

---

Abonnements pour la Belgique, la France et la Suisse : 6 francs

Pour les Nations Etrangères: 10 francs

Le numéro : 60 centimes.

---

SECRETARIAT : (Rédaction, revues, livres, etc.) : 57, Avenue  
des Arquebusiers, Bruxelles.

ADMINISTRATION : (service des librairies) : Charles Van de  
Waele, éditeur, ancien Lacomblez, 31, rue des Paroissiens,  
Bruxelles.

---

## SOMMAIRE du n° 4.

Piter Pan	JEAN DOMINIQUE
Capri et son Peintre	CHRISTIAN BECK
Les Ramilles	CHARLES DULAIT
Une Préface	ALBERT GIRAUD
J'aperçois...	PHILÉAS LEBESGUE
Le Théâtre de Bouhélier	MICHEL ABADIE
Notes	LE NAIN GRAS

---

## PSYCHÉLIDES.

PITER PAN, PAR J. M. BARRIE ET A. RACKHAM.

“ Il n’y a peut-être rien qui ait un sens aussi vif du jeu qu’une feuille morte ”. La jolie parole ! la jolie et mélancolique parole !.. Celui qui l’a écrite semble l’avoir abandonnée au vent comme un enfant laisse tomber avec une expressive maladresse, la fleur qu’il a cueillie l’instant d’avant ; comme un enfant curieux et distrait qui suit, d’un petit pas rapide et chancelant, la chose que personne autour de lui ne voit. Celui qui l’a écrite est un poète, Barrie, l’homme entre tous autour duquel dans une ronde exquise et fantastique, dansent avec les feuilles mortes du plus mystérieux automne, les âmes des enfants des hommes, les cerfs-volants de l’air, les fées des eaux, les oiseaux et les ballons rouges, et les douces larmes des mères à l’inconsolable sourire !..

Oui, Barrie a écrit pour les enfants et les poètes un beau livre, un livre magique ; et les images

dont un autre poète, Arthur Rackham, illustra ce conte admirable, sont comme un nouveau livre dont l'atmosphère soulève le premier dans la région impalpable du plus émerveillant mensonge.

C'est l'histoire de Piter Pan qui, âgé de 7 jours, rejette sa condition d'homme et s'échappant par la fenêtre retourne vers les jardins de Kensington, dans l'île des oiseaux, sur la rivière Serpentine. Car, (ainsi que vous le savez), tous les enfants naissent d'abord sous la forme d'oiseaux : ils ne perdent leurs ailes que plus tard quand ils ont aussi désappris la langue des oiseaux. Quelques uns, d'ailleurs, doivent s'en souvenir toute la vie ; ceux-là sentent parfois une étrange demangeaison aux épaules, à la place où étaient les ailes : on les appelle des poètes, c'est-à-dire ceux qui ne pourront jamais être tout à fait des grandes personnes.

Donc, Piter Pan s'envole par la fenêtre ouverte dans sa longue chemise de nuit blanche. Je le vois, sur l'image, avec sa tête ronde de nouveau-né, ses tout petits bras étendus, et-là-bas, loin sous lui, Londres fumeux, brumeux, immense, avec St. Paul, les cheminées, les quais. Et le voici venu, pauvre petite chose étrange, dans le jardin du roi qui appartient, en vérité, aux oiseaux et aux fées. Son aventure est ravissante ! Ce n'est



pas que des nouveautés l'étonnent où l'effraient : bien au contraire, à mesure qu'il va, de geste en geste, de rencontre en rencontre, il se *souvient* tout simplement, — ainsi que peut le faire chacun de nous s'il veut, dans une foi profonde, fermer les yeux et serrer dans les mains pendant un long instant, sa mémoire entre ses deux tempes...

Oui, je vois bien qu'il se souvient ! Quand il est assis sur la branche du grand arbre tordu, au bord de la rivière qui blanchit dans le crépuscule, en face de Salomon Caw, le corbeau sage et vieux qui l'entretient, son cher visage de bébé est pensif et naïf et non pas étonné. Aussi, quand il s'embarque pour traverser la serpentine, dans un nid construit par les grives, avec sa chemise de nuit hissée comme une voile,.. aussi, ce jour inoubliable où il se suspendit à la queue du grand cerf-volant que cent petits oiseaux enlevèrent dans les nuages et d'où il retomba dans le bassin des cygnes, grelottant et toujours pensif.

Puis, il connut toutes les fées : Celle qui danse sur un fil d'araignée tendu entre une ronce et un roseau — celles qui se tiennent en robes d'apparat, assises sur des champignons autour de la nappe formée des châtons floconneux du saule ; — celles qui vivent dans la forme des plantes, des feuilles,

des corolles et dont vous êtes entouré à chacun des pas que vous faites dans tous les jardins de la terre : “ Mais si vous les regardez et qu’elles  
“ craignent de n’avoir pas le temps de se cacher,  
“ elles ne bougent plus et font comme si elles  
“ étaient des fleurs. ”

Au milieu de tant de prodiges, le pensif petit Piter Pan accomplit sa destinée immortelle. Salomon Caw, le philosophe, lui enseigne la science des oiseaux qui est d’avoir un cœur content ; et comme Piter ne peut chanter pour exprimer sa joie, il se fait une flûte avec les roseaux de son île. C’est Piter Pan que vous entendrez le soir, si vous passez sous le grand châtaigner qui est à côté du pont et qui fleurit le premier. Car il s’assied, non loin de là sur le rivage, et il met dans sa flûte tous les désirs de la nuit parfumée, le vent du crépuscule et le bruit de la mer, — il chante sur sa flûte le poisson bondissant et la naissance des oiseaux, et l’admirable solitude où monte pas à pas, la lune !. C’est Piter Pan, tel qu’on le voit peint sur l’image, avec son petit corps tout nu, potelé, gauche et drôle, avec sa tête étrange, lourde sur son cou mince, les paupières baissées dans un air de demi-sommeil, la bouche appuyée aux roseaux et ses cheveux duveteux embrouillés !..

Autour de lui la nuit bleue s'émerveille de tant de suavité puérile, et, certes, c'est l'instant où, dans un trouble grave, une femme, là-bas, tombe sur les genoux, en sentant tressaillir pour la première fois contre les parois de son nid, les ailes de l'oiseau sacré qui va devenir un enfant...

Mais je ne pus rien raconter des mille histoires que renferme ce livre, le miel le plus doré que l'on ait composé avec l'âme instinctive, nostalgique, hardie, vague et pure des tout petits enfants. Il faut le prendre dans les mains, le lire, le feuilleter encore ; et c'est comme si tout à coup sourdait entre les paumes jointes la source abondante et charmante de l'imagination la plus lointaine, la plus vive, celle que nous avions au temps où nous sentions encore auprès des jupes maternelles, le chatouillement doux des ailes depuis si peu de temps tombées de nos épaules.

JEAN DOMINIQUE.

## CHRONIQUE DE L'ALTRUISME.

CAPRI ET SON PEINTRE :

MISS LUCY FLANNIGAN.

*A Tèodor de Wyzewa.*

“ Je suis, disait un penseur, ce qu'il y a de mieux à la Petite Marine ; la Petite Marine est ce qu'il y a de mieux à Capri ; Capri est ce qu'il y a de mieux en Italie ; et l'Italie est ce qu'il y a de mieux dans le monde ”.

Ce “ penseur ” pensait en cascades ; il s'élargissait de plus en plus. Le monde, pyramide reposant sur sa pointe, et lui comme pointe : combien de penseurs sont habitants de la Petite Marine !

Ses propositions ne l'égarèrent pas entièrement. On tire quelque vertu des lieux que l'on habite. Je ne connais pas la merveilleuse Asie, ni l'Océanie en train d'effacer son visage d'entre les visages du monde : mais je doute qu'une beauté plus grande que celle de Capri soit possible. “ La beauté, a-t-on dit, ne sera jamais une production naturelle ” <sup>1</sup>. Je

<sup>1</sup> André Gide, *Saul*, Paris, 1904, p. XI.

doute, sur le plateau de Santa Maria Citrella, que la beauté de l'art dépasse celle de la nature ; je doute même que celle-ci diverge et fasse avec l'autre bifurcation : là le poète, le maître auquel les mondes en définitive seront bien forcés d'aboutir, respire et se meut à même sa substance.

Examinons, trop longuement peut-être, la nature capriote, avant de parler, trop brièvement sans doute, de la grande artiste qui l'a, le mieux à nos yeux, interprétée.

Si l'on fait abstraction de la lumière, de l'ombre, des couleurs, de l'air, de la mer, de la flore et des habitants, en un mot, de tout ce qui est mobile dans les éléments de la beauté de Capri, il reste l'ossature et la topographie.

Voici de la pleine mer, en venant de Naples, l'île pareille à un mur fantastiquement découpé, aux contours purs et nets et cependant de la plus étrange poésie, avec ce mont comme un sein et comme un volcan, le travail bizarre et singulier de sa ligne ascendante à la noble chevauchée, et sa pointe en anche de violoncelle — fioriture de rochers ou points de suspension illimitant l'effet. Mais venez sur la bête : que de joies en un si petit espace, que de pentes diverses, ramassées, contrariées, et cependant toujours s'unissant mollement.

Comme tout est combiné pour qu'on possède sans cesse à la fois et le bel horizon et la surprise du chemin : comme la bête est vivante ! Il n'est pas jusqu'à son sous-sol qui n'ait été bien travaillé par dame Nature, avec ses grottes de couleurs diverses, homérique agrément.

Voilà pour l'ossature.

Mais la topographie ! Les monts et la mer, l'heureuse baie arrondie, l'aire crénelée du corsaire, le port paisible, la joie des cîmes, partout voisinent ici. Comme des nymphes couchées autour de la déesse, soutenant, sous les voiles fins de leurs brumes ou les bijoux de leurs midis, l'éclat de sa nudité, les terres voisines en demi-cercle autour de l'île : Ischia, Procida, le cap Misène, le golfe Napolitain, le Vésuve décapité, Sorrente aux divins sourires, le golfe Salernitain au promontoire de rêve, et par delà, dans le jour illimité, les monts neigeux de la Calabre ; puis, tout à coup, au sud où la déesse fixe son plus lointain regard, c'est la mer sans bornes, c'est le libre horizon, c'est la *partenza*, toujours, irrésistible, obstinée, vers les Eldorados que nos courages seuls ignorent.

Donc, de l'ouest à l'est en passant par le nord, des courbes soulignant les courbes du tableau :

une ceinture à la blanche gorge de la reine, une griffe à la gemme ; au sud, rien ; rien — que Tout. Doux partage, que le ciel et la mer bercent d'un double azur.

Le génie ne saurait rien inventer de plus varié : c'est un paysage antéiste — notre Montsalvat.

Les puissantes assises de " l'île parfaite ", comme dit Montfort, jaillie ainsi qu'une libération du sein des flots, pareille, avec ses rochers en arcs-boutants de cathédrale, à la robustesse des lys et du *Cantique*, pareille, dans la sécurité du mouvement de ses courbes, à la régularité des mondes, qui donc comme un vent d'été vient dissiper l'excès de leur solidité dans les sourires mouillés d'une prière ondine ? Hélices des eaux, de l'air, de la lumière, par qui tout être est fluvial, ô nuance, monde de la fantaisie, chatoiement — poussière de la nuance, appogiatures à peine résolues du concert, rai de soleil, bête zébrée, saltatrice en arc infléchi, bosquet tout en orée, vol de l'hirondelle qui mesure la capricante symphonie cosmique, alacrité : tu accomplis toutes choses. Par toi le poète consomme ici sa dissolution : il se libère, il se donne à tout, il explose. Là le palmier s'agite, là la rose s'incline, là le parfum chû d'un arbre est pareil dans la brise à un alléluia.

Je te dirai, esprit des souffles, si ma voix propre seulement à susciter le cristal lourd me laisse prononcer le mot pour entrer aux magistères de l'ombre. — Mais ne séparons pas de considérer le paysage et sa valeur morale.

Les souvenirs de l'empire romain et des colonies hellénistiques, celui de la Campanie d'Horace et l'ombre des désirs qu'y menait pâtre Virgile, le voisinage de Pompéi, une part, surtout, des vertus méditerranéennes, que sais-je encore, font souvent aborder cette île dans un esprit d'hédonismes. Qu'on ne prétende effacer du visage de Capri aucun de ses sourires. Si la plus pure beauté de ce petit royaume est ailleurs, si pour cette perle rare on vend (l'antéiste dirait peut-être on prête) volontiers tout le reste, qu'on se rappelle que vendre, échanger, prêter une valeur, ce n'est jamais l'anéantir, mais la porter à meilleure place. Sachons, nous les paladins de la conciliation, acheter toutes choses d'une juste combinaison, et n'en payer aucune d'une destruction.

Mangeons donc la murène et buvons la grenade. Mais que ces soins, dont le vœu, s'il l'emportait en nous, rencontrerait d'ailleurs ici (s'il faut tout



dire) certaines désillusions, ne nous éloignent pas, par la mollesse qu'ils peuvent communiquer à l'âme, ni, davantage, par l'art attentif qu'ils exigent, d'une beauté supérieure, riante et cependant élevée.

Culture des hédonismes, chèvres du plaisir, troupeau de ces étoiles dont la terre est jonchée, saisissons-les tous, s'il se peut, dans l'unanime accord, dans la courbe des golfes, dans les lignes du pin, dans cet échange, comme de deux souffles confondus, des couleurs que la mer donne à l'air, et l'air à la palpitation des ondes ; dans cette vie des rochers, que le soleil éclaire, et qui s'éclairent les uns les autres ; dans ces monts couronnés, qui se renvoient comme un léger volant le plaisir des yeux, ces oliviers tortueux à la vie multiple, ces pampres abondants, et ce blanc mystère des ruelles où, comme le parallèle va-et-vient des fourmis, glissent les jeunes filles, portant sur la tête, dans l'amphore éternelle, l'eau, l'huile et le vin.

“ O vous, disais-je à ces enfants, qui revenez toutes des noces de Canaa, j'ai changé en l'eau de la soif le vin du plaisir ! ” — Mais elles n'en avaient cure et, prestes sur leurs pieds nus, se riaient du maître de l'Eau.

Le Nazaréen, tel du moins qu'on nous l'a fait, n'est pas ici. Beauté riante et cependant élevée,

ai-je dit : voilà, à nos yeux, la caractéristique éthique de la beauté du paysage capriote. Caractéristique profondément originale : toute grandeur dans nos esprits européens porte l'ombre des épouvantements du Golgotha ; et qu'on ne s'abuse point — faut-il le redire ? — sur l'optimisme des Grecs ; encore suis-je bien loin de nier, en le circonscrivant, cet optimisme ; mais je conteste que, là même où je le reconnais, il ait, ignorant des données contraires que nous élaborâmes et qu'enfin sans les rejeter nous franchîmes, la valeur du nôtre. Le nôtre ? — Le stoïcien se donnait beaucoup de mal pour éviter la douleur et le cyrénaïque se privait d'autant de joie pour éprouver du plaisir. L'antéiste, lui, n'a dit raca à aucune des nations du cœur. Mais, si l'antéisme ne consiste pas seulement à atteindre à deux (ou à plusieurs) extrémités (c'est là, peut-on prédire, la conception populaire de cette méthode), mais surtout à remplir, selon le mot de Pascal, " tout l'entre-deux ", s'il lui faut tout et jusqu'aux agonies harmoniser, où trouver une courbe assez souple pour unir tant de mondes, sinon dans le sourire, ce dernier des actes de foi, et l'arc triomphant de ses lèvres ? Certes, le docteur au gibet, le tau judaïque, cette Ombre, nous ne l'écartons

pas, elle non plus, du songe de nos yeux : mais — le spectateur de Capri comprendra cette alliance d'idées — nous aimerons en elle aussi la luminosité.

Une beauté riante et cependant élevée : sorte de faite accompli. — Dans faite, eût dit Hugo, il y a fête. — Forme aujourd'hui de diversité : grand écart, selon le temps présent, entre ses éléments. Pour nous, nulle acrobatie : mais le fil comme le sourire tu l'as, qui unit à la douce lumière du jour l'aventureux Thésée.

*Nous ne payons plus: nous possédons.* N'avions-nous pas, d'ailleurs, tout donné ? Il ne nous restait plus qu'une monnaie si lourde et d'un métal si rare, que contre quelque chose d'autre nul n'eût pu la changer. — Que ta douleur, nous enseigne cette terre, ne soit jamais rétrospective. Ne considère la faute que pour élaborer dans la joie l'avenir d'une expérience. Que ta douleur n'aille jamais au devant de la journée et de la peine. L'appréhension est la pire forme de l'intérêt personnel. — Ainsi, l'antéiste limite la souffrance au moment présent. Si elle l'instruit, ce présent lui apparaît comme la somme sans cesse accrue de la durée, et la "superficie de l'éternité" ; si, par suite de

l'humilité de l'observateur, elle ne l'instruit pas, ce moment inconvertible en action ne lui est plus au temps que ce que le point inexistant hors la ligne est à l'espace du géomètre.

Allez au plateau de Santa Maria Citrella, compris entre l'entrée du mont Solaro et la chapelle solitaire, où l'on ne dit la messe que deux fois l'an, délicieuse avec son tout petit cimetière aux ifs droits, où sont entassées sous les buis les victimes du choléra qui décima l'île, il y a une soixantaine d'années. Derrière vous, à la saison d'automne, une branche essaime le ciel, si fine dans la douceur du jour, que tout de suite vous pensez à un sentiment pur et léger ; vous êtes dans un paysage pressenti par une agreste Mélodie du Giorgione. Mais avancez ; vous voilà tout à fait seul : vous êtes livré à vous même. A droite, le mont, quelques arbres ; à gauche, la terre en pente déclive, puis, subitement, la mer toute bleue, puis, des terres lointaines, étrangères celles-là, — golfes ou archipels, vous ne savez pas — qui répercutent dans le rêve la beauté de votre île déserte. Car elle vous semble, déserte, à présent, et vous devinez l'Harmonie. Il y a bien, à droite, une ou deux

maisons de paysans, adossées au mont, mais elles restent toujours fermées, et nul ne sait pourquoi elles se trouvent là, sinon le propriétaire qui, peut-être, y réserve un maigre fourrage.

— Là le poète évoque le souvenir de Lidevalde. A ses pieds seraient la grenade blessée comme Adonis ; le lourd fruit du pin aux nombreuses petites chambres bien closes, dont chacune renferme une amande délicieuse sous une double enveloppe, la première qui laisse aux doigts une poussière de rouille, la seconde en tussor végétal ; et cette cosse noire qu'on ne donne qu'aux chevaux et qui, pourtant, entr'ouverte, apparaît toute dégouttante d'un miel au parfum le plus suave. Lidevalde demi-couchée attirerait à elle sa harpe si démodée et aussitôt, s'escaladant quasi les unes les autres comme un troupeau de monts pressés, accourent les chèvres blanches.

Vous vous approchez, cependant, des rochers qui mesurent l'abîme ; à vos pieds la Petite Marine, dont vous ne vous saviez pas si proche, puis les Faraglioni multicolores, puis la Punta Tragara. Vous vous rappelez avoir vu la veille ses ondes d'électrique émeraude, baisant des rocs aux mousses lie-de-vin, si pures qu'on voit au fond leurs plantes marines tout argent, si tranquilles

qu'une fourmi pourrait y boire, si belles qu'on y trouve naturelle la naissance spontanée des sirènes, si chatoyantes de vie qu'on en frissonne. Et vous comprenez que dans le moindre de ses détails comme dans ses lignes d'ensemble, l'île est partout la grande ballerine toujours parfaite et toujours diverse en son mouvement, la nouvelle Salomé au tragique peuplé de sourires, à la robe semée de narcisses et d'asphodèles, à qui le bon Hérode eût ma foi concédé même la tête d'Ulysse.

\* \* \*

Quelques mots rapides sur la population de Capri ne seront pas inutiles à l'amateur de paysages. Dans l'ordre naturel, elle est remarquable par la beauté physique : type grec (à Anacapri ; chose étrange, il ne paraît subsister que parmi les femmes), fermeté des traits, noblesse des corps. Dans l'ordre imitatif, un examen superficiel souligne le développement particulier de cinq institutions, qui ne sont d'ailleurs qu'un reflet plus ou moins intensifié de la vie en dehors de l'île : 1° le nombre du clergé ; 2° l'analphabétisme ; 3° la mendicité ; 4° les tabous sexuels ; 5° l'émigration.

On compte quarante prêtres séculiers pour une population de trois mille âmes. Ces prêtres,

originaires de l'île, vivent du casuel, et de leur *patrimonium*, dont le minimum est fixé par la loi ecclésiastique en Italie à 200 frs. environ : sauf une maigre allocation à deux curés, l'État ne leur donne rien. L'élévation de leur nombre est attribuable, d'après témoignage ecclésiastique, à l'influence des familles, inspirées par un sentiment d'orgueil, et, subsidiairement, par un certain esprit d'intérêt, à forme, d'ailleurs, extra-individuelle : c'est un honneur pour une famille qu'un de ses membres soit prêtre, et telle famille très considérée possède parmi les siens quatre ou cinq prêtres ; c'est une source d'influence : les prêtres intelligents et actifs rendent des services divers, ont la main dans plusieurs affaires, font les élections, arbitrent les différends, conseillent la forme d'une pétition ou le choix d'un avocat, etc. ; c'est enfin une source de richesse relative : le prêtre, en mourant, laisse généralement des économies, une petite fortune même, et, comme il est toujours très fidèle à l'esprit de famille, c'est à ses neveux<sup>1</sup> que va son bien.

L'analphabétisme est bien connu. En voici un

<sup>1</sup> Il serait intéressant pour l'observateur de savoir si, dans le cas où le testateur laisse des nièces mariées en même temps que des neveux, il est de tradition qu'il fasse bénéficier également de sa succession cette famille hétéronyme.

trait qui a, semble-t-il, le mérite d'être gracieux. Comme je cheminai vers le mont Solaro, par une pente déjà si escarpée qu'il me semblait qu'il serait difficile d'en distinguer la susdite éminence, et comme je tenais à savoir au retour, pour prix de mon ascension, si j'aurais vu le mont Solaro, je m'informai auprès d'une petite fille du lieu où commence ce géant local. Elle réfléchit un instant et me demanda, avec l'admirable sérieux des enfants : " Savez-vous lire ? — Oui, lui répondis-je. — Eh ! bien, il est écrit au commencement, sur un poteau : Monte-Solaro. "

La mendicité est moins accentuée, en un sens, que dans les régions voisines. Parfois importune, elle ne revêt jamais le caractère d'une persécution, ni ne s'assimile, comme chez le superbe mendiant espagnol, à la perception d'un droit. Elle n'est guère exercée que par l'enfance, l'adolescence et quelques vieillards, et paraît considérée comme la pétition d'un cadeau plutôt que d'une aumône. "*Date un' soldo al bambino*" dit une mère ou une grand'mère. Craignez qu'on ne vous donne deux ou trois fleurs. Cette politesse serait suivie d'une demande de fonds gênante pour le sympathique forestier qui s'en voit l'objet. " En cas d'offre d'une fleur, dit X., prenez la fuite ". C'est en effet



le seul moyen de trancher l'inextricable nœud gordien : accepter le statut ténébreux du Barbare en substituant le noir décime à la rose du Bengale ; s'avérer ostentatoire par l'octroi du nickel ; esprit facile, en simulant qu'on est touché ; informé mais brutal en refusant la fleur.

On mendie ici sans besoin comme sans honte. Une très belle jeune fille de quinze ans, à l'allure le plus digne du marbre, aux traits si fins que d'une marquise du dix-huitième vénitien, et qui exerce sans nul chômage (sauf le répit des vendanges et de la cueillette des olives) le métier de terrassier, ne craint pas de demander un sou. Elle est sage, pourtant, et tient à l'opinion de ses compagnons de travail : mais si la plus innocente enfreinte à quelque tabou sexuel lui vaudrait de ne se point marier, la mendicité ne lui enlève aucun degré de considération. <sup>1</sup>

Il y a dans la vie d'un enfant pauvre un moment où on lui donne un sou pour la première fois. Son étonnement et sa joie inexprimée sont alors charmants — pourvu, bien entendu, qu'il ait déjà assez " vécu " pour comprendre la valeur d'un sou. On a vu ce moment dans la vie d'un enfant capriote.

<sup>1</sup> *Bribeuse*, cette injure du pays wallon, qui forme un si joli mot, n'en serait pas ceci.

Mais, le plus souvent, on trouvera la nouveauté des sous très émoussée pour lui bien avant qu'il ait su nettement leur usage.

La pratique de la mendicité appauvrit la notion que l'enfant se fait de l'humanité, car son esprit vigoureusement synthétique, mû par un mobile aussi direct, aussi précis et aussi uniforme que l'intérêt pécuniaire, arrive très vite à ne plus concevoir une bonne part des objets vivants de ses représentations que sous l'aspect simplifié de tirelires.

Les tabous sexuels paraissent marquer ici un état de brutale chasteté. Un cordonnier, qui fait fort bien les souliers sans plus s'émouvoir que s'il était parnassien, me parlait en ces termes que le lecteur ami de la vérité me saura gré de ne pas transposer: " Les souliers, c'est comme une femme: avant d'avoir servi, elle vaut des millions; quand elle a servi une fois, elle ne vaut plus cinquante centimes ". Je sais bien qu'il faut dans une opinion faire la part, si j'ose dire, du lyrisme. Cependant, sans qu'il soit besoin de commenter le propos de l'artisan, on le trouvera caractéristique d'une mentalité collective. — Comme tabou, citons encore l'impossibilité d'obtenir d'une jeune femme ou d'une jeune fille, mendicante et adonnée à de durs

travaux mal payés, qu'elle pose pour un peintre, contre le salaire le plus avantageux, la tête seulement, et avec le loisir de se faire chaperonner durant les séances de pose par un des frères ou des sœurs qui encomrent le seuil de sa maison. — Les notions relatives à l'honneur des filles paraissent, en résumé, très entretenues.

Un grand nombre d'indigènes mâles émigrent en Amérique, jamais sans esprit de retour ; lorsqu'ils ne meurent pas ou que l'argent du voyage ne leur fait pas défaut, ils reviennent dans l'île ; ils n'emmènent presque jamais leur femme avec eux ; beaucoup se marient quelques jours avant leur départ, et ne reviennent qu'après cinq, dix ans et plus ; pendant ces longues absences du mari, l'infidélité de la femme est rare ; elle ne prend jamais un caractère avoué ; clandestine, elle reste difficilement secrète ; connue, elle fait toujours auprès du mari l'objet de dénonciations par lettres d'anonymes ou de parents.

On a dit que la cause de l'émigration était dans le grand nombre d'enfants. Il ne faut voir là qu'un de ces jugements tout faits et toujours erronnés qui forment le pain quotidien de l'opinion courante. La pauvreté n'est jamais un effet, mais une cause, du grand nombre d'enfants. Personne

jusqu'ici ne s'est assuré que l'augmentation de la population indigène fût rapide à Capri. Les enfants donnent l'impression du nombre parce que la douceur du climat et l'exiguïté des demeures engagent à les laisser vivre en plein air. On n'a pas non plus de raison de croire que l'augmentation proportionnelle de la population indigène dépasse celle de la population exogène, source principale de la richesse de l'île. Quoiqu'il en soit, nul pays ne serait plus favorable que Capri à l'établissement d'artisans, et, plus généralement, les richesses naturelles des environs sont aussi nombreuses qu'inexploitées. — Les causes originelles de l'émigration, si l'on désirait les connaître, il faudrait les chercher dans les circonstances<sup>1</sup>, peut-être aujourd'hui entièrement disparues, qui entourèrent la naissance de cette coutume, il y a une dizaine de lustres. Parmi les causes actuelles, il faudrait compter au premier rang l'esprit d'imitation et la technique de l'émigration facilitée par des organismes spéciaux constituant une invite permanente au voyage : voisinage d'un grand port, agences d'émigration, publicité, steamers spéciaux, hôtels spéciaux, législation spéciale, etc. Lors-

<sup>1</sup> L'abolition de l'esclavage en Amérique, par exemple. Au Brésil, en 1888, elle détermina une immigration de 80000 Italiens.

qu'on ne s'entend pas avec sa femme, lorsqu'on est un peu fainéant ou vaurien, ou songe-creux, ou neurasthénique sans le savoir, lorsque, en un mot, on ne s'adapte pas au milieu natal, on trouve aisément ici à changer d'hémisphère. L'ambition et le goût de l'action confluent à la canalisation toute préparée que forment les institutions de l'exode. Je suppose, en outre, qu'au retour l' " Américain " possède du prestige : l'inconnu, qui ne limite ni nos espoirs ni nos appréhensions, agit comme décor sur ceux qui partent et sur ceux qui les voient revenir. Enfin, il paraît incontestable qu'il faille retenir comme facteur d'émigration l'amour des voyages.

Lorsque quelques pêcheurs trouvent que le poisson ne va pas, lorsqu'un mécontentement, une divine inquiétude, les portent à mesurer la valeur de leur vie, ou si les effluves du printemps les persuadent d'une atmosphère favorable à la portée du verbe dont ils commandent à la nature, la mer est là, qui invite à la danse : debout et magiques sur la barque sans pont, on les voit partir pour Ischia, pour l'île d'Elbe, pour Marseille aux petits chevaux unicornes, pour l'Égypte même. Dans le peuple doré de l'illusion, et jamais dans le rêve, leur sillage... et le sommeil comme du

pain noir ! — L'un d'eux me disait le Ramadan chez les " Turcs ", son plaisir épique et pieux en mangeant du poisson à la barbe des fils de Mahomet, comment il avait jeté une bolée d'eau à la tête du plus puissant, afin que quelques gouttes s'introduisissent pendant le temps du jeûne entre ses lèvres serrées sur quatre rangs de dents peut-être, et comment le " Turc " fut si fâché qu'il tira son grand couteau. — En somme, cette race, douée d'une sensibilité mobile bien propre à percevoir le monde comme surfaces, aime les voyages.

L'immigration temporaire dans l'île n'est presque jamais de source napolitaine. Les Napolitains, prenant leurs vacances en été, villégiaturent plutôt à Sorrente, unilatéralement exposée au nord, ou dans la montagnaise et sylvestre Castellamare.



Un peintre s'est trouvé pour s'égaliser dans sa méthode aux lumineuses beautés de l'île alcyonienne. Le critique comme juge n'en parlera pas ici ; se contentant de prononcer un nom, il assumera, volontiers, le rôle d'huissier-audiencier : car, plusieurs centaines de peintures à l'huile, d'aquarelles, de pastels, de fusains, — comprenant des marines, des paysages, des portraits, des études

d'animaux, des nus, — qu'il n'a pu voir qu'une fois, dans un temps trop court, et qu'il déroulait au fur et à mesure qu'il les voulait regarder sans qu'un retour ensuite fût possible, ne lui laissent la préparation que d'un simple avertisseur. Mais l'intérêt apparaissait trop grand à un antéiste de rencontrer un peintre digne de l'île qui restera peut-être comme le lieu saint de la doctrine, pour qu'il nous fût permis de différer.

L'art de Miss Lucy Flannigan atteint également à la douceur et à la force.

Voici la mer, avec son dynamisme aéré, ses ruminations, son tas de bruit auquel elle apporte mille pierres qui repartent, son travail incessant et en apparence inutile sans doute par ce qu'il se suffit à lui-même, sa tristesse, sa gaité — sa gaité surtout, pour Miss Flannigan ; la voilà paisible sous la lune comme le bain de la chaste Suzanne ; voici ses explosions, les mille fusées de son écume soudain volatile escaladant le roc sourd et s'escaladant elles-mêmes, à qui sautera le plus haut ; voici les coups de canon de l'eau à grands paquets contre le mur, et puis qui se dresse comme un serpent sur sa queue ; la voilà qui change de couleur comme une roue et comme Lote Fuller ; voilà le jeu de cache-cache des récifs ; voilà la mer

liquide et puis fluide qui se fait gazeuse en remontant au ciel, devant l'horizon pareil à une grotte sous l'arcade de nuages blancs ; la voici solide sur le rivage, avec ses dents en gros rochers pareilles aux désordonnées apophyses osseuses que notre mâchoire portait lorsque nous faillîmes devenir poissons ; voilà la folle, la ravaudeuse de bas, la maîtresse de doctrine. Ah ! poursuis ton travail le long des côtes et à jamais, dentellière, roule moi comme une épave, sois partout et n'arrive à rien. Bête à phosphore, bête à iode, secoue-toi comme un arbre salubre. Que ton bruit se traîne comme un serpent écrasé, comme un orchestre qui ne peut plus gonfler ses joues, comme un ballon crevé sur le sable. — Jusqu'à ce que tu te sois renippée, Médée, de chevelures.

Cette défection, si douloureuse parfois au poète, du moi dans la nature, par elle c'est un calme abandon dont le peintre que nous observons ici sut toujours investir l'œuvre de lumière. Que cet artiste se plaise à contempler les projections d'une mer convulsée, issue par toutes ses racines du royaume de la force, à secouer l'essor diabolique des oliviers tordus, à mesurer d'un désir l'assaut des flots à l'heure du naufrage, ou qu'il fixe, à Boston, les dilutions d'un monde humide autour



de la ferme puissance des chevaux sur un pont, ou qu'il nous montre les troncs rouges des pins droits, le Vésuve vespéral, les brumes infinies où l'on s'épouvante de sentir si près de soi les barques au fanal déjà nocturne, et les archipels où s'exile dans le déclin du soleil la royauté de ses fêtes décomposées, toujours on sent qu'il n'interprète la nature que pour mieux s'y donner.

Force et douceur, magie et vérité : Miss Flannigan est diverse, parce qu'elle ne voit pas le monde à travers un procédé, mais dans une intime sympathie. Nulle recherche de l'effet, nulle flatterie : l'impressionisme le plus loyal. Soit qu'elle prenne, soit qu'elle donne à la nature — *non si prende sempre, si da*, dit-elle avec modestie par une de ces phrases où l'on aime à imaginer, comme un signe de supériorité, la concision d'une esthétique — elle ne s'y oppose jamais, ni ne visè, comme ces artistes trop habiles, à l'exploiter : le maquignonnage du beau, pour ne pas dire son maquillage, se situe loin d'ici <sup>1</sup> : le texte éternel n'est pas sollicité. Pas davantage l'artiste n'étrique la nature pour la

<sup>1</sup> " *La luce da sei è basta* " (la lumière suffit), dit-elle d'un peintre célèbre qui avait peint des anges dans les rayons du soleil : et cette marque de goût rappelle par le tour ce mot d'un Lacédémonien de Plutarque à qui l'on proposait d'aller entendre un homme imitant parfaitement le rossignol : " J'ai entendu le rossignol lui-même ", répondit-il.

faire entrer dans le cadre d'une technique fixée, ni ne la tamise au crible d'un concept préconçu. Sévère à elle-même pour être plus accueillante à la nature comme ces stoïciens qui formèrent après cette grande maîtresse sa plus familière éducation, elle vit dans ce domaine selon le miracle de l'heure. Aussi sa modestie est-elle inouïe, et lorsqu'elle dit, en riant du mot plutôt que de l'idée : "*Bisogno d'essere stupido per essere artista*", elle se borne à exprimer le sentiment le plus sincère, fondé sur la notion la plus directe des réalités immédiates, de la difficulté, qu'elle ne croit jamais vaincue, de porter sur la toile étroite le mot murmuré par la vision, plus sonore soudain de s'être dépouillée jusqu'à l'essence, plus pure, comme la voix au baptistère de Pise, d'être répercutée.

Une méthode si honnête engage un artiste sur un chemin où certaines synthèses ne pourraient s'accomplir qu'heureusement. Aussi voudrait-on voir le sentiment le plus général et le plus intime à la fois propre à la beauté de Capri, le bouillonnement central de son âme, s'il m'est permis d'ainsi m'exprimer, faire, dans certains paysages, l'objet d'une tentative d'interprétation. Il faudrait arriver, en d'autres termes, à ce que l'île, comme Dieu, fût tout entière dans chacune de ses parties.

Mais ici je m'interromps : le lecteur me conspue, non sans au premier abord une apparence de raison, ou, tout au moins, il ne me dissimule pas sa réprobation.

Qu'on m'entende. Rien n'est plus éloigné de mon sentiment que de souhaiter voir, je ne dis pas de la littérature, mais le soupçon même de son ombre, dans des tableaux. Il y a des peintres qui ont fait de bonne littérature dans leurs livres, mais la peinture littéraire est toujours *mauvaise* comme peinture et comme littérature.

Je me fais un titre d'honneur de ne sentir qu'une tentation éloignée de moi : celle d'écrire une pièce à thèse, un roman à thèse, de sacrifier à l'art "social", ou, inversement, de porter jamais aucun germe d'esprit littéraire dans mes recherches scientifiques. Mes méthodes sont étanches. Cette diversité étanche, elle est le propre de l'antéisme : la confusion des genres n'apparaîtra jamais à ses yeux que comme le masque d'une double indigence de l'esprit. Poisson dans l'eau, oiseau dans l'air, et nulle part amphibie, voilà sa discipline.

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas des genres qui, comme la tragédie, cette danse à quoi concourt la poésie, la musique et tous les arts plastiques, ou comme peut-être la farce panthéiste dans le genre

du *Faust* de Marlow, en supposent plusieurs ? — Dans un ordre d'idées très différent, est-ce à dire que l'antéiste ne fera pas bénéficier les résultats d'une méthode des résultats de l'autre ? Si la racine donne la Terre au fruit, la feuille n'est elle pas là pour l'aérer ? Le grand ennemi de l'unilatéralité n'aurait-il travaillé que pour aboutir en définitive à être *plusieurs fois unilatéral* ? — Lorsque Bichat, cet immortel génie mort à 31 ans après avoir fondé la physiologie moderne et créé l'anatomie pathologique, décentralisa la vie en la dispersant dans les propriétés des vingt et un tissus qu'il reconnaissait, fallait-il croire que l'étude distincte et non séparée de chacun d'eux ne servirait pas à mieux connaître et diriger leur effort commun ? L'antéisme littéraire consacrant toutes les écoles poétiques, comme d'ailleurs tous les modes de diversité, ne marque-t-il pas l'unité de la vie implicitement niée par ceux qu'un idéal exclusif engage à vouloir diminuer la variété de la vie ? Le propre des chefs-d'œuvre des maîtres, dont l'antéisme se borne à dégager et quelquefois à appliquer l'esprit, n'est-il pas d'unir des éléments très éloignés, — comme fait le *Don Quichotte*, pour citer un exemple très apparent, ou le temple grec, réalisant, avec ses colonnes toutes dissemblables,

son asymétrie, sa polychromie, ses incisions multipliées, ses évidements à la gouge, ses angles pour l'ombre et la lumière, le maximum de diversité mobile dans le maximum d'unité ?

Mais ces questions nous sortiraient de notre sujet. Contentons-nous d'observer qu'il n'est pas nécessaire de peindre toute sa vie un chaudron ou un intérieur de porc pour être vraiment un peintre. On ne peut aller visiter une exposition de Rubens ou de Rembrandt, on ne peut aller voir pour la première fois des Chardin, sans posséder au retour une nouvelle conception de la vie. C'est qu'en effet ces peintres vivaient le monde d'une manière personnelle, et c'est seulement parce que leur conception du monde faisait bien corps avec leur forme qu'on a l'air, la traduisant en paroles, d'y introduire de la littérature.<sup>1</sup> Ne craignons donc pas de souhaiter que dans les œuvres du peintre de Capri le sentiment le plus général à l'île se fasse jour, tel qu'on le pressent peut-être déjà dans un fusain représentant les environs des Faraglioni.

On est sûr que l'artiste, si elle n'atteignait pas

<sup>1</sup> " [Je n'ignore pas] les réserves faites par les esthéticiens d'aujourd'hui sur une interprétation... qui prête aux peintres des idées qu'ils ne se sont pas formulées certes avec... netteté. Mais pour les avoir pensées en peintres, ne les ont-ils pas pensées ? " (Paul Bourget, *Sensations d'Italie*, Paris, s. d., p. 52).

à cette interprétation, ne saurait, du moins, en la tentant, trahir la nature.

Elle est en effet trop fidèle aux grandes et profondes leçons que donne sa contemplation. Je me souviens d'une de ces conversations où deux groupes se partagent, qui défendant le point de vue du rat des villes, qui celui du rat des champs. " On y prend un peu de la solitude des autres ", disait, avec une spontanéité dont le prime-saut confinait à Pascal, le peintre que nous observons ici, parlant de ces foules dont chaque homme apparaît si solitaire, surtout au moment où il ne se sait pas regardé. Ce trait est d'une bonne psychologie ; le degré de pénétration qu'il implique suppose non seulement beaucoup de naturel et de sincérité, mais aussi beaucoup de cet habituel désintéressement dont le familier ne saurait abandonner les routes du vrai <sup>1</sup>.

Une sorte d'aimable Astier-Réhu un peu trop mâtiné de Chambalot me disait un jour : " J'ai toujours vu les hommes comme ceci et comme cela... (et il expliquait la seule manière dont en effet ils eussent pu se montrer à lui) : y a-t-il des

<sup>1</sup> Le tour d'esprit de l'artiste qui parlait ainsi est tout en netteté. A quelqu'un qui exprimait l'idée que si les hommes n'avaient pas les excitants et la foi, ils se suicideraient en masse : " Il y a aussi la peur, " dit-elle.

pays où ils soient autrement ? ” Et il esquissait là-dessus le fin sourire des Académies — poussière, enfance, pharisaïsme. La stoïcienne et profonde beauté du désintéressement, c'est la récompense du sage d'apercevoir quelquefois en elle l'Homme nouveau, — l'homme différent, veux-je dire, — onde à l'infini répercutée.

CHRISTIAN BECK.

## LES RAMILLES

## CHANSON

Elle était très petite fille ;  
Elle était assise là-bas ;  
Elle avait jeté des ramilles  
Tout au long du chemin par où tu viendras.

Durant l'entière matinée,  
Au soleil coururent ses pas ;  
Mais sa course s'est arrêtée  
Tout au bout du chemin par où tu viendras.

De ramilles vertes, sa mère  
Tantôt avait rempli ses bras :  
Ses ramilles jonchent la terre  
Tout au long du chemin par où tu viendras.

Maintenant au bord de l'allée  
Que si longtemps tu chercheras,  
Elle jouait à la poupée...  
Tout au bout du chemin par où tu viendras !



C'était une enfant, pourquoi belle  
Puisque tu ne l'aimeras pas ?  
Il en est de plus folles qu'elle  
Tout au long du chemin par où tu viendras !

Elle est morte vers la soirée.  
Nul n'entendit sonner son glas.  
Sur une pierre elle est couchée,  
Tout au bout du chemin par où tu viendras...

Toi, tu la chercheras sans trêve,  
Comme chacun cherche ici-bas :  
Ce n'est que la mort de ton rêve,  
Que tout au bout tu trouveras.

CHARLES DULAIT.

## UNE PRÉFACE (1)

Il était une fois, tantôt à Londres, tantôt à Paris, ou à Monte-Carlo ou à Palavas ou à Wiesbaden, et même à Bruxelles, un jeune homme à peine majeur, entouré déjà d'une légende, que l'on rencontrait partout et ailleurs, dans les salons, dans les théâtres, dans les églises, dans les grands bars, partout où se passe quelque chose, partout où se manifeste quelqu'un; et qui, portant en arrière, d'un air de défi, une tête volontaire et pâle, aux lèvres britannique-ment rasées, aux grands yeux bruns tour à tour moqueurs et câlins, vêtu à la fois comme tout le monde et comme personne, la boutonnière toujours fleurie d'un œillet ou d'une orchidée, alliant le flegme le plus anglais à la pétulance la plus française, courant sans cesse à la rencontre d'une aventure, réelle ou imaginaire, consacrait à se réaliser selon la méthode d'Alcibiade le temps qu'il n'employait

(1) Le beau morceau de prose qu'on va lire a été composé par M. Albert Giraud pour servir de préface à l'édition définitive des *Poèmes* d'un jeune écrivain, à qui nos lecteurs nous sauront gré sans doute d'avoir, par la publication récente d'un petit roman : *l'Eau qui dort*, ouvert les portes de notre revue. L'éditeur de M. S. Bonmariage, l'aimable M. Billon, directeur de la Société Française d'Éditions modernes (Paris), à bien voulu nous communiquer, avant l'apparition du livre en librairies, les bonnes pages de la pré-

pas à toiser, à étonner, à scandaliser les sots, et trouvait encore, ô merveille ! celui d'écrire, non, de jeter sur le papier, en prose, en vers réguliers ou libres, avec une aisance verbale incomparable, l'ombre de ses gestes et l'agitation de son rêve.

Musset enfant, un beau dimanche où, pour aller à l'église il étrennait de jolis souliers rouges, disait en trépignant à sa gouvernante : " Dépêchons-nous, ma bonne, sinon mes souliers ne seront plus neufs ! "

Ce que Musset disait de ses petits souliers rouges, ce jeune homme le disait de la destinée. Hâté de vivre, de vivre double, de se donner en fête à sa propre imagination; enfant gâté insupportable et charmant; précoce à épouvanter le diable et candide à ravir les saints; roué comme toutes les potences, ingénu comme tous les coquebins; artificiel naturellement et plus naturellement encore naturel; produit paradoxal d'un milieu cosmopolite et d'un croisement de races; marqué au front du signe mystérieux de ceux qui feront du bruit dans le monde, il revenait de

face : nous avons trouvé d'autant plus intéressant d'en offrir la primeur aux lecteurs des *Visages*, que M. Albert Giraud y réveille — encore qu'il s'en défende — la querelle fameuse du vers-libre qui passionna tant nos devanciers. Il est probable que l'un de nos collaborateurs aînés répondra, dans le prochain numéro des *Visages*, aux paroles de M. Albert Giraud. Ajoutons cependant tout de suite que, pour les plus jeunes d'entre nous, c'est d'autres combats qu'ils veulent se donner : il semble — et n'est-ce pas dans l'ordre naturel des choses ? — qu'à cette question du vers-libre les poètes nouveaux n'apportent plus que des enthousiasmes ou des courroux fort apaisés. Ainsi va le temps. Il nous suffit de constater que de grands poètes

tout, le matin, pour y retourner, l'après midi, écrivait, le soir, un volume de vers, la nuit un petit roman, et, le lendemain, lorsqu'il ne faisait point de conférence, ou lorsqu'il ne publiait pas une réédition de Maurice de Scève, une pièce de théâtre...

Il était une fois, à Bruxelles, un jeune homme qui n'avait pas l'âme belge !..

Pourquoi me demande-t-il d'écrire cette préface ?

D'abord, j'en suis certain, parce que, de toutes les choses qui ne servent à rien, la préface est la moins utile. Ensuite, parce que, jusqu'à présent, après vingt-cinq années de littérature, je n'en ai jamais écrit pour personne. Enfin parce que *Poèmes* abonde en vers libres, et que je suis resté obstinément fidèle au vers traditionnel.

Je me rends à ces bonnes raisons ; mais n'attendez pas de moi que je discute le vers libre. Pourvu qu'on ne me condamne pas à le pratiquer, je ne l'interdis à personne. D'ailleurs, je ne suis pas sûr qu'il ait jamais existé. Un seul vers est entièrement libre, c'est l'alexandrin de Victor Hugo.

ont écrit de grandes œuvres, sans plus : est-il besoin de redire que les *Visages de la Vie* ne sont en rien une revue apologétique, cherchant à imposer l'emploi exclusif d'une mode d'expression verbale déterminé ?

Il y a un point d'ailleurs qui nous passionne bien plus — nous qui sommes d'une génération nouvelle et qui n'entendons pas épouser les maîtresses de nos pères — et sur ce point M. Albert Giraud, qui est le plus outrancier des parnassiens, aussi bien que M. Albert Mockel, qui est le plus outrancier des vers-libristes, tomberont certainement d'accord avec nous : c'est la défense intransigeante de la culture française. Dans un pays où sont voisines deux races aux

Les prétendus vers libres d'aujourd'hui sont, ou bien des vers réguliers que le poète n'a pas pris le temps d'achever, ou bien de la prose en proie à la folie des grandeurs. Au surplus, si le prétendu vers libre n'était l'instrument préféré d'une foule de jeunes gens qui se conforment à la loi du moindre effort, je dirais avec simplicité que rien n'empêche un poème en prose ou en vers libres d'être beau, et j'ajouterais, avec plus de simplicité encore, que sous les doigts d'un écrivain de goût délicat, la forme du prétendu vers libre est celle qui convient le mieux au poème impressionniste.

Or, celui pour qui j'écris cette préface est un impressionniste convaincu. Ses poèmes sont des improvisations tombées toutes chaudes et toutes sonores sur le papier. Les feuilles de son livre gardent le battement de son cœur et la vibration de sa parole. Et comme il écrit naturellement bien et de naissance, dans une langue qui ne rappelle en rien notre français du dimanche, la forme de ses poèmes ne me blesse pas. Bien au contraire : je suis charmé par

génies respectifs essentiellement antagonistes — voisinage, plutôt vie commune, disons même concubinage, — ce n'est pas trop de tout l'effort de la jeunesse lettrée pour sauvegarder l'intégrité de la langue que nous écrivons. Et, d'une pierre deux coups, nos lecteurs de France trouveront à cette campagne autant d'intérêt que nos lecteurs de Belgique, car si tels scribes parisiens ne parlent pas le marollien de tels scribes bruxellois, jargon pour jargon c'est choux vert pour vert choux, et même on pourrait dire que, dans tous les pays de langue française, personne n'écrit plus mal que M. Brisson ou M. Claretie, s'il n'y avait pas M. Sander Pierron !

CH. D.

leur spontanéité, leur diable-au-corps, leur fraîcheur, leur accent fugitif de sincérité profonde. Certes, toutes ses improvisations ne sont pas également heureuses; mais elles ne sont pas rares celles qui ont pris dans leur jet la forme définitive du poème, et, même lorsque je n'oserais pas affirmer que leurs lignes inégales et non rimées soient des vers, je soutiens qu'elles sont souvent de la poésie.

J'y retrouve avec joie les qualités précieuses qui caractérisent l'historien en prose des *Aventures merveilleuses de l'abbé de Lassus* et de *Bobette, petite sœur de la lune*, deux œuvres rapides qui furent d'abord, dans l'intention de leur auteur, des romans, et qui sont des contes d'une verve charmante.

Que les éditeurs dédaignent le conte, c'est — je crois employer le terme exact — leur affaire ! Mais gardons-nous bien de les imiter. Je l'ai dit ailleurs, n'est pas conteur, qui veut. On peut devenir romancier ; on naît conteur. Ah ! qu'il était tombé bas, il y a quelques années, l'art délicieux et frêle de Musset ! Toute la pédanterie de l'éléphant naturaliste avait pesé sur lui. Aujourd'hui, on y revient, et l'on a raison. Narrer simplement, et laissant les mots primesautiers s'écarter et se rejoindre comme pour un sourire, trouver une prose rapide et diverse comme l'action et la vie elles-mêmes, avoir dans le délié de l'écriture je ne sais quel adorable et insolent retroussis de moustache à la Van Dyck, divaguer, baguenauder au tournant d'une incidente, animer cela de sa ressemblance morale et aussi de sa ressemblance physique, donner l'essor à une

foule de petites phrases créées à l'images de leur inventeur, n'appuyer sur rien et indiquer tout, raser d'une aile d'hirondelle la profonde horreur des mers sans même se mouiller une plume, sans se douter des villes englouties sous l'hypocrisie des vagues, songer aux symphonies de Mozart, jamais à celle des fromages, emporter un récit dans une bondissante course de chamois, ne fait pas cela qui veut, et, à mon humble avis de poète, on ne le fait pas assez parmi nous !

Le conte, c'est la fantaisie de la prose. C'en est la gaie aventure, le joyeux hasard. Un conte, c'est toujours un peu écrit à la belle étoile. Les idées y passent sur les mots à la manière des fées sur les folles herbes, sans les courber. C'est une vieille romance sans vocalises prétentieuses, sans *ut dièse*, c'est un cœur qui soudain se met à chanter, comme un rossignol sous la lune.

L'auteur de *Bobette* est conteur dans l'âme. Son imagination capricante se développe, s'ébroue et fait la belle dans des récits chimériques, fantasques et caressants, d'un sentimentalisme érotique plein de grâce troublante. C'est très jeune, un peu fou, écrit à l'hurluberlu avec un bonheur insolent, et, comme je le disais plus haut, improvisé, parlé, chanté, mimé, dansé, baisé presque ! Et malgré l'impertinence parfois naïvement voulue de quelques défis, malgré les gageures, les attitudes, le fracas de vitres cassées, on est conquis par l'élégance, la malice et le talent de l'affronteur. Quand les jeunes chevaux piaffent de la sorte, c'est qu'ils ont du sang. Mais les sots détestent la *piaffe* : ils ont peur d'attrapper des étincelles dans l'œil !

J'ignore ce que la vie trop aimée fera de cet enfant gâté, précoce et prodigue, qui semble par moments un neveu de Gérard de Nerval et un cousin français d'Aubrey Beardsley; mais, dès à présent, il est pour nous un joli spectacle, il est plein de talent et il a beaucoup d'esprit.

Je supplie mes compatriotes de lui pardonner cette offense.

ALBERT GIRAUD.



## J'APERÇOIS...

à *Emile Verhaeren.*

J'aperçois dans tes yeux le rêve et le mystère :  
Regardes-tu le ciel ensemençer la terre ?

—[Comme on voit les chardons éparpiller leur graine,  
La neige tourbillonne au travers de la plaine.

J'aperçois dans tes yeux le doute et l'espérance :  
Écoutes-tu le vent qui siffle dans les branches ?

—[Comme on entend gémir un chien contre la porte,  
Le nouvel an demande accueil : sa mère est morte.

J'aperçois dans tes yeux l'angoisse et l'épouvante :  
Regardes-tu trembler la flamme de la lampe ?

—[Comme une âme de deuil qui souffre et qui palpite,  
Le Destin indécis autour de nous hésite.

Ah ! regarde mes yeux qui sont loyaux ; écoute  
Batre mon cœur fidèle ; et chante sur ma route !

—[Comme des laboureurs très pauvres que nous sommes,  
Il nous faut dans le vent sarcler le champ des hommes :

Naîtra-t-il des épis, des chardons ou des ronces ?  
Au cœur de l'avenir va chercher la réponse !

PHILÉAS LEBESGUE.

## LE THÉÂTRE DE BOUHÉLIER

Suffit-il de revenir à la nature pour produire des ouvrages originaux ? Il semble que ce soit cette méthode que Bernard Shaw, par exemple, ait suivie et qui lui ait fait découvrir une forme imprévue du comique. Il y a une vingtaine d'années, le théâtre était entièrement occupé à représenter l'apparence des hommes ; cette apparence passait alors pour la seule vérité ; en cherchant le mystère qui se cache derrière toutes les choses, Ibsen, Tolstoï et puis Maeterlinck ont renouvelé l'art. Retrouver un aspect de la vérité, c'est le grand principe.

Le théâtre de Saint-Georges de Bouhéliet-il pour nous un côté obscur de la vie, voilà à mon avis ce qui importe. On a beaucoup discuté à ce sujet depuis quelque temps. Bouhéliet a des fanatiques, mais ses détracteurs aussi sont nombreux. Un de ceux-ci en a été jusqu'à déclarer dernièrement dans un article de la *Flandre Libérale*,

intitulé : *Le cas de M. de Bouhéliier*, que notre auteur avait définitivement fait faillite. M. Fuss-Amoré ne pense évidemment pas comme Catulle Mendès par exemple qui, dans le *Journal* du 8 janvier, saluait en Saint-Georges de Bouhéliier un des " plus puissants créateurs de vie au théâtre " qu'il y ait aujourd'hui. Mais laissons ces polémiques véritablement sans importance et qui prouvent seulement l'extraordinaire effervescence produite par la *Tragédie Royale*<sup>1</sup>, la dernière œuvre que Bouhéliier ait fait représenter. Déjà en 1905 au moment du *Roi sans Couronne* l'émotion dans tout le monde littéraire avait été vive. *Le Roi sans Couronne*<sup>1</sup> a été la première pièce de l'auteur de *l'Hiver en Méditation* (car je ne compte pas une *Victoire* jouée, il y a dix ans, au théâtre de l'*Œuvre* et qui, volontairement, n'a jamais été publiée), mais le *Roi sans Couronne*, cinq actes en prose, que l'on peut regarder comme une sorte de *mystère moderne*, n'avait été représenté que sur une scène ordinaire, tandis que le nouvel ouvrage de Saint-Georges de Bouhéliier, la *Tragédie Royale*, réclamé à l'auteur par Antoine lui-même, a eu pour cadre un théâtre subventionné, national: de là le bruit considérable qui s'est fait autour de la représentation.

<sup>1</sup> Eugène Fasquelle, éditeur.

La pièce était encore en répétition que déjà les racontars de toutes sortes, propagés savamment dans la presse par des comédiens effrayés de l'œuvre à laquelle ils se consacraient, créaient autour de la *Tragédie Royale* une atmosphère particulièrement agitée : et d'abord sur la seule foi du titre et du nom de l'auteur, on s'attendait à une violente satire de la royauté. Les réactionnaires se disposaient donc à venir siffler, à faire un chahut formidable, aussi avons-nous vu, le jour de la répétition générale, des cavaliers de la garde républicaine constituer une barrière militaire autour du théâtre, comme dans une émeute.

“On s'attendait à du bruit, constataient le lendemain la plupart des journaux, nous n'en avons pas entendu d'autre que celui des applaudissements.” En attendant, l'émotion avait été considérable. Après les articles, des conférences ont eu lieu : c'est M. Charles Martel,<sup>1</sup> à l'Université Populaire du faubourg St. Antoine, c'est aussi M. Camille

<sup>1</sup> Dans sa conférence Charles Martel signale ce point curieux que la *Tragédie Royale* est conçue strictement suivant les règles classiques. “Le miracle de Bouhéliier, a même dit l'éminent critique parisien, c'est que, dans le cadre étroit d'une tragédie où les trois unités sont observées, il a fait entrer toute la formidable vie ouvrière et populacière moderne.” Suivant M. Charles Martel, Bouhéliier a ressuscité l'art sophocléen. Dans sa pièce la Ville tient la place du chœur antique. Cette vue est très juste.

Le Senne à l'Ecole des Hautes-Etudes Sociales. Depuis longtemps on n'avait assisté à un pareil mouvement d'idées autour d'une pièce. De fait, Bouhélier n'a jamais prétendu faire œuvre de parti, son théâtre n'a de véritablement révolutionnaire que le dispositif scénique, mais le *Roi sans Couronne* avait déjà préparé la critique à sa nouvelle œuvre.

L'auteur des *Corbeaux* a écrit quelque part : "J'ai horreur des pièces à thèses qui sont presque toujours de très mauvaises thèses. Et je n'ai jamais songé à retaper ces deux vieilles loques de l'art dramatique : le divorce et les enfants naturels. Mais j'aime les innocents, les dépourvus, les accablés, ceux qui se débattent contre la force et toutes les tyrannies". Cette caustique profession de foi, Bouhélier pourrait la faire sienne. Car, lui non plus, ne professe pas un grand amour pour les pièces à thèses. Et ses raisons semblent justes, péremptoires.

Pour lui, ces pièces sont les galeuses d'où vient en partie le mal qui accable l'art dramatique. Elles affadissent la scène par trop d'éloquentes et vaines dissertations. Il est vrai qu'elles analysent notre état social avec une féroce sagacité. Elles dissèquent, fouillent incisivement l'âme contemporaine. Et ce

sont là toujours d'émouvants débats didactiques, d'admirables plaidoyers. Mais en dehors des leçons de dialectique qu'on peut puiser en ces pièces, de quel enseignement sont-elles pour la foule ? Quelle *via directe* évoquent-elles ? Quel pathétisme recèlent-elles ? Où est le frisson tragique, ou simplement humain, qui en émane ? Et dès lors, pourquoi ne pas user du roman, pour ces sortes de vivisections psychologiques ou sociales ? Car à part les *Mauvais Bergers*, le *Repas du Lion*, les *Aubes*, la *Cage*, les *Affaires sont les Affaires*, quelques autres pièces encore qui témoignent d'un art puissant et humain, la plupart de nos drames, de nos comédies, ne sont plus que des conférences dialoguées, pour employer le mot de Maurice Le Blond.

Généralement les personnages en sont campés, sans vie, sans caractère d'héroïsme. Ils n'agissent pas, ils parlent, ergotent, raisonnent inlassablement, avec des mots féroces ou spirituels, délicieux ou simplement rosses. C'est le seul triomphe de l'esprit, vous dis-je, et l'exclamation indignée de Lamartine est toujours de saison : " O sainte bêtise que tu es préférable dans ta naïveté à ces raffinements de la pensée qui ne valent pas à eux tous un cri de la nature ! " Il est de fait que cette éloquence à jet continu, si elle suscite des joies spirituelles,

ne rassasie pas l'âme. Ces questions sentimentales ou sociales, si contradictoirement débattues, ne nous empoignent pas. Nous n'en sommes ni touchés ni émus. Il y manque quelque chose que ne peuvent donner les conflits psychologiques. Il manque ce je ne sais quoi qui va au tréfonds de nous quand se fait entendre simplement la plainte tragique des êtres aux prises avec les forces du destin.

L'originalité de Bouhélier c'est d'avoir su retrouver sous le vêtement moderne les puissances secrètes qui animaient les héros de la tragédie antique, ou du théâtre de Shakespeare. Dans le *Roi sans Couronne* les acteurs sont vêtus du haillon du chemineau et de l'ouvrier, ils apparaissent dans des décors de faubourgs contemporains. Tout respire la modernité la plus intense, et pourtant quelque chose de formidable flotte dans l'atmosphère et les simples paroles qui s'échangent sont d'une grandeur forte. Bouhélier a le sens du légendaire, ses affabulations, tout actuelles en apparence, ont déjà une poésie de lointain. Il n'est pas un peintre de mœurs, ni un homme de parti, ni un réaliste au sens ordinaire de ce mot, il crée des *mythes modernes* : le retour du Christ parmi nous, le conflit du Roi et du Peuple, des syndicats,



voilà les sujets de ses drames et ceux-ci, qui se passent dans les milieux de la plus effroyable trivialité, donnent une sensation de sublime et de mystère. Cette sensation ne m'est pas propre. Presque tous les critiques l'ont exprimée. Un des plus célèbres est M. Nozière qui a parfaitement défini le sentiment général quand il a écrit dans le *Gil Blas* : C'est l'honneur de M. de Bouhéliier de donner, dans une fantaisie aussi moderne, l'impression de la douleur tragique. Cette union de deux formes d'art aussi différentes, c'est l'originalité même de son œuvre. Ecoutez le bruit des crosses, le galop des chevaux : c'est une armée de Shakespeare. Et maintenant vous entendez le gramophone et les sifflets des chemins de fer, qui sont lugubres dans la nuit ; c'est la note de ce temps. Ce sont les bruits dramatiques de notre époque. M. Saint-Georges de Bouhéliier les emplira comme M. Gustave Charpentier a usé, dans " Louise ", des chants de Paris.

Par quel artifice Bouhéliier atteint-il ainsi à la plus haute poésie tragique ? Je ne puis le dire. Evidemment ce qu'il fait, lui seul peut le faire et son secret est seulement dans son tempérament.

Il sait trouver le trait profond, le mouvement qui relie l'homme le plus ordinaire à la parabole

obscur de la vie. Sa philosophie a toujours vanté les humbles. On sait sa thèse de l'*héroïsme quotidien*. Car l'amour forme le fond de son génie. Comme Henry Becque il a une prédilection marquée et touchante pour la tourbe errante des réprouvés, des chemineaux en loques et des miséreux. Il affectionne ceux que la destinée accable et que leurs frères abandonnent. Il est plein de commisération pour les sacrifiés, les torturés, les victimes que dévorent les loups faits hommes. Ceux qui souffrent, ceux qu'on bannit ou qu'on méprise, sont ses amis. Personne ne sent comme lui leur effroyable esclavage. Bouhélier a entrevu un des visages nouveaux de la fatalité, cette tyrannie du milieu, qu'il se plaît à faire apparaître dans ses pièces sous des formes visibles. Car voilà une trouvaille bien personnelle, ce système de mise en scène qui permet de suggérer, autour des personnages accablés et désespérés, toutes les forces de la société contre quoi mystérieusement, et quelquefois même inconsciemment, on les voit lutter. Par exemple, dans la *Tragédie Royale*, le vieux monarque évadé du palais n'est pas seulement traqué par les cinq ou six hommes du peuple, du cabaret. Ceux-ci ne sont que des formes provisoires et symboliques de la ville en révolution et c'est toute l'invisible cité

moderne, avec ses trains, ses cavaliers, ses musiques de fête, ses vacarmes populaires, que le poète a mécaniquement évoquée derrière le bistrot, comme une véritable fatalité, et qui est le réel *deus-ex-machina* de la pièce.

On saisit ici la signification essentielle de cet art si curieux de Bouhéliier. Pour l'auteur de la *Tragédie Royale* une pièce est un tout. Le décor doit signifier quelque chose. Et la mise en scène corrobore perpétuellement l'action et les sentiments des acteurs. Dans ce système, le Poète ne doit pas créer seulement des êtres vivants, il lui faut encore reconstituer leur milieu, il est son propre musicien, il place ses héros dans une atmosphère idéale qui est celle de leur âme et de leur destin. On ne comprend pas cet art si complexe et si raffiné quand on n'a pas comme Saint-Georges de Bouhéliier une conception organique du théâtre. Il me semble que M. de Pawlowski en a particulièrement bien pénétré la profondeur, lui qui a fait voir que, dans la *Tragédie Royale*, les sifflets des trains ont, entre autres choses, une véritable valeur symbolique.

Voilà donc, selon le vœu d'Eugène Lintilhac, une formule qui surgit toute neuve au théâtre. Elle donne aux drames de Bouhéliier un haut caractère.

Mais ce qui les marque encore d'une empreinte forte, personnelle, ce qui les rend immensément vivants — outre cet amour de l'humanité et en dehors du souffle tragique qui les traverse — c'est le mélange permanent du rêve le plus éthéré au réalisme le plus outrancier, de ce qu'il y a de plus haut à ce qu'il y a de plus bas. C'est la lie, la bassesse, unie au sublime. Bigarrure d'idéal et de trivialité, que tisse la vie de chaque jour. Avec cela peu de pièces dramatiques portent autant que celles de Bouhéliier l'empreinte sociale de notre époque tourmentée, haletante. Pour moi elles en sont comme le millésime moral. Elles gardent, gravées en effigies, si je puis dire, l'inquiétude douloureuse, les formidables erreurs, les révoltes passionnées et les rêves sublimes de tout un peuple de prolétaires en qui grandit comme une fleur ardente la " vertu d'insurrection ".

Idéalisme, réalisme ! Voilà les deux mots qui synthétisent le théâtre de Bouhéliier. Et d'avoir concrétisé cette vérité éternelle, que l'idéal et le réel sont fondus dans l'homme et dans l'univers, ce jeune génie s'égale en sublime aux plus grands dramaturges de tous les temps.

MICHEL ABADIE.

## NOTES.

Il paraît donc que Catulle Mendès vivait encore, puisque ce n'est que l'autre jour qu'il est mort. Nous aurions prétendu qu'Antée l'avait jadis enterré, à l'âge de 105 ans. Le romantisme de Mendès était si loin de nous, si loin de ce que nous pensons, de ce que nous aimons, de ce que nous voulons, de tout ce qui nous préoccupe aujourd'hui ! Ce n'est qu'aux jeunes gens du Conservatoire, aux versificateurs de carrière, aux commerçants de littérature et à M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, qu'en ces derniers temps M. Mendès importait encore ; aux poètes il était, depuis longtemps, fort indifférent. Combien l'ont précédé au tombeau, qui lui survivent en nous. Nous relisons tous les jours Verlaine et Baudelaire ; depuis bien des années, il ne nous arrivait pas plus de songer à relire Mendès, que les deux Deschamps ou M. Alfred de Musset.



On n'a pas été aimable pour M. Rouvez. Avouons que M. Rouvez aurait pu se froisser. Depuis les quelques mois qu'un ministère belge est aussi des lettres, M. Rouvez a porté seul tout le poids de l'innovation : à lui la corvée d'honorer les grands poètes cavalcadés par les villes ; à lui de monter aux arbres plantés dans l'apothéose des cantates ; à lui de serrer les mains amies de la littérature. Tu dis que le bonhomme est poisseux ? Mais ce n'est pas le bonhomme qui importe. Rouvez, ce n'est pas Rouvez : c'est un symbole, Rouvez. C'est un sym-

bole, c'est une trompette, c'est un abouissement. Le symbole de la bonne aventure, le passé, le présent, l'avenir, le mariage et les enfants, pourquoi et comment, et tout ce qui s'en suit, que l'on fait la nuit, pour la surpopulation de la "littérature belge", entièrement lu dans la main de feu M. Potvin. Taratata ! c'est la trompette ! Au quartier des gens de lettres, c'est la trompette qui sonne "la soupe" ; taratata ! la soupe ! la soupe ! gens affamés, c'est la trompette. Et c'est — Rouvez — l'abouissement en somme honorable de vingt cinq années de "Jeune-Belgique" :

Car si, de rester "Jeune", en vain j'aurais l'envie,  
"Belgique" je serai jusqu'à la calvitie.

Il fallait — on n'a pas été aimable pour M. Rouvez — le remercier mieux qu'on a fait. On aurait pu déléguer vers lui, par exemple trois personnes seulement — la simplicité plait aux grands — mais heureusement choisies : Maeterlinck, Lemonnier, Verhaeren. A la rigueur on aurait pu, à défaut de ces écrivains, choisir un trio moins illustre, quelques fonctionnaires distingués aimant la littérature, comme justement il s'en trouvait là, à la table des dignitaires : un receveur de l'enregistrement, un professeur de l'athénée, un caporal. Mais — on n'a pas été aimable pour M. Rouvez — on a choisi un homme, non seulement peu digne de la "littérature belge", mais tout à fait indigne de M. Rouvez : on a choisi M. Carton de Wiart.

\* \* \*

Lucien Jean a laissé, outre des pages remarquables, le souvenir ineffaçable d'un être exquis, affiné par la souffrance. On relira maintes fois *Un Vieil Homme*, une sobre et forte nouvelle de trente pages, nne œuvre. Aujourd'hui, MM. Charles Louis Philippe, Edmond Pilon, Eugène Montfort, Georges Valois, André Ruyters, demandent l'aide matériel et moral des

écrivains pour la publication d'un volume de *Reliquiæ* de Lucien Jean. Les souscriptions et autres communications sont reçues par M. Charles Louis Philippe, 45, quai Bourbon, à Paris. Il est nécessaire que ce projet aboutisse et qu'à des feuillets comme ces admirables SOUVENIRS DE L'HÔPITAL, que publia l'*Ermitage*, soient jointes les œuvres encore inédites de Lucien Jean.

\* \* \*

Des jeunes gens d'Italie projettent, dans un manifeste littéraire qu'ils viennent de bien vouloir nous adresser, de ne pas... *verser leur sensibilité dans une urne...* mais... *la lancer en avant par jets violents de création...* afin de n'être pas... *forcément épuisés.*

\* \* \*

Quelques-uns de nos amis parisiens fondent en ce moment, sous la direction de M. A. de Rosa et avec M. Camille Schiltz pour secrétaire, une nouvelle publication d'avant-garde, qui ne s'occupera que de théâtre. Son titre : *la Renaissance Tragique*, est par soi-même tout un noble programme. Le 1<sup>er</sup> numéro paraîtra le 1<sup>er</sup> avril prochain ; il comprendra notamment : des vers sublimes d'EMILE VERHAEREN ; le texte d'une magnifique conférence de M. CHARLES MARTEL sur la *Tragédie Royale* ; des pages de M. DELLA TORRÉ sur le *Théâtre chez le Peuple* ; des vers de M. MICHEL ABADIE ; un portrait littéraire d'*Octave Mirbeau* par M. LOUIS ROZIER ; le *Théâtre Etranger*, par M. ARY RENÉ D'YVERMONT ; le *Mois Musical et Théâtral*, par M. A. DE ROSA ; plus une chronique de combat sur le *Sexe-Théâtre*, par M. CHARLES DULAIT.

Les demandes d'abonnements, et toutes communications, peuvent être adressées au Directeur de la *Renaissance Tragique*, M. A. de Rosa, 3, rue de la Chine, Paris (XX<sup>e</sup>).

LE NAIN GRAS.









# Les VISAGES DE LA VIE sont en vente:

## BELGIQUE :

DEPOSITAIRE GÉNÉRAL : **CH. VAN DE WAELE** (ancien Lacomblez)  
**31, rue des Parolssiens, Bruxelles.**

- à **Bruxelles**
- Librairie Castaigne, *rue Montagne aux herbes potagères*
  - ” Dechène & Fils, *galeries Saint-Hubert*
  - ” Falk, *rue du Parchemin*
  - ” Goossens, *rue Lebeau*
  - ” Jérôme, *galeries Saint-Hubert*
  - ” Katz, *rue Neuve*
  - ” Kissling, *rue Caudenberg*
  - ” Lamertin, *rue du Marché aux bois*
  - ” Mayolez & Audiarte, *place de l'Université*
  - ” Misch & Thron, *rue Royale*
  - ” Moens, *galerie Bortier*
  - Office de Publicité, *rue de la Madeleine*
  - Librairie étrangère Spineux, *rue du Bois Sauvage*
  - ” Vanderlinden, *rue de Ruysbroek*
  - ” d'Art Van Oest, *place du Musée*
  - Kiosques de la Gare du Nord
- à **Anvers**
- Librairie Ackermann, *place verte*
  - ” Forst, *place de Meir*
  - ” Smeding, *marché Saint-Jacques*
- à **Liège**
- ” Bellens, *rue de la Régence*
  - ” Georges, *rue de la Cathédrale*
  - ” Gnusé, *rue du Pont d'Ile*
  - ” Henry, *rue du Pont d'Ile*
  - ” Desser
  - ” Gothier
- à **Gand**
- Kiosque de la Gare du Sud
  - Librairie Van Goethem, *rue des Foulons*
  - ” Vuylsteke, *rue des Vaches*
  - ” Herkenrath
  - ” Hoste
- à **Mons**
- ” J. Leich, *rue de la Station*
  - ” Mayermans, *rue de l'Athénée*
  - ” Scattens, *rue de la petite guirlande*
- à **Louvain**
- ” Stroobants, *Grand'place*
  - ” des Trois Rois
- à **Ostende**
- ” de Lannoy, *rue de la Chapelle*
  - ” Godfurneaux, *rampe de Flandre*
  - ” Vlietinck, *rue de la Chapelle*
- à **Bruges**
- ” De Reyghere, *rue de la Monnaie*
- à **Tournai**
- ” Cazy, *rue de Paris*
  - ” Vasseur, *grand'Place*
  - ” De Callona-Liagre

à Charleroi	Comptoir de librairie du Journal de Charleroi Librairie Houdez Bazar du Livre
à Namur	Librairie Roman, <i>rue de fer</i> " Balon
à Courtrai	" Vandekerkhove
à Malines	" Van Doorselaere, <i>Bruel</i>
à Verviers	" Boumal, <i>rue du Brou</i> " Vinche, <i>pont du Chêne</i>
à Arlon	" Everling, <i>marché aux légumes</i>
à Ath	" Provost
à Spa	" Engels-Krins, <i>rue Royale</i>

## FRANCE :

à Paris	Librairie Michel Albin, succ. Vanier, <i>5, Quai St. Michel</i> " Arnaud, <i>26, Avenue de l'Opéra</i> " Castiglione, <i>14, rue de Castiglione</i> " Flammarion & Vaillant, <i>boulevard des Italiens</i> " Flammarion, <i>galeries de l'Odéon</i> " Flourey, <i>boulevard des Capucines</i> " Rey, <i>boulevard des Italiens</i> " Stock, <i>place du Théâtre Français</i>
à Lyon	" Georg, <i>36, passage de l'Hotel-Dieu</i>
à Marseille	" Carbonelle, <i>56, allées de Meilhan</i>
à Bordeaux	" Feret & Fils, <i>15, cour de l'Intendance</i>
à Lille	" Taillandier, <i>13, rue Faidherbe</i>
à Nancy	" Dupont-Metzner, <i>rue Gambetta</i>
à Nice	" Saleron, <i>62, rue Gioffredo</i>
à Menton	" Antonini, <i>avenue Félix Faure</i>
à Pau	" Dupuy, <i>place du Palais</i>
à Amiens	" Lenoir-Bayard, <i>galerie du Commerce</i>
à Toulouse	" Privat, <i>14, rue des Arts</i>
à Trouville	" Rabey, <i>71, rue des bains</i>

## SUISSE :

à Genève	Librairie Burkhardt, <i>2, place du Molard</i> " Courvoisier, <i>9, rue du Mont Blanc</i> " Georg, <i>10, Corrairie</i>
à Lausanne	" Nouvelle, <i>rue du grand chêne</i>

## PAYS DE LANGUE ÉTRANGÈRE :

à Londres	Library to the King, Hatchard, 187, <i>Piccadilly W.C.</i> Librairie Française, 16, <i>Wardour Street, W.C.</i>
à Rome	„ de la Cour, Flli Treves, 174, <i>via Corso</i>
à Naples	Libreria Popolare Universale, 2, <i>Via Forno Vecchio</i> Cosmopolitan Library, 10, <i>Via Nuova Montcoliveto</i>
à Milan	Libreria internazionale, Flli Treves, <i>gall. Vitt. Emanuele</i>
à Gènes	Librairie Riecci, <i>gall. Mazini</i>
à Florence	„ de la Cour, Seeber, 20, <i>via Tornado</i>
à Venise	„ Rosen, 40, <i>place St. Marc</i>
à Madrid	„ internationale, <i>San Bernardo</i>
à Barcelone	„ internationale, <i>calle Fernando</i>
à La Haye	Passage boekhandel, <i>passage</i>
à Munich	Hof-Buchhandlung, Th. Ackermann, 10, <i>promenadeplatz</i> Buchhandlung, U. Putze, 8, <i>Briennerstrasse</i>
à Prague	St Andreche buchhandlung, <i>Graben 969</i>
à Constantinople	Librairie O. Reil, <i>grande rue de Para</i>

VIENT DE PARAÎTRE à la SAINT CATHERINE PRESS LTD. à BRUGES :

## “ LES AUTRES ”

Un petit volume de luxe, à tirage restreint, de M. CHARLES DULAIT.

C'est œuvre, éditée HORS COMMERCE, pour la presse et les amis de l'auteur, n'est pas mise en vente en librairies; l'Éditeur toutefois dispose encore de quelques exemplaires qu'il cède au prix de TROIS FRANCS.

## BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné .....  
demeurant, rue ..... à .....  
désire recevoir, contre remboursement, l'ouvrage de M. CHARLES  
DULAIT : “ LES AUTRES ” dont le prix est de trois francs.

Signature :

*A renvoyer au Secrétariat des VISAGES DE LA VIE, 57, avenue des Arquebusiers, Bruxelles.*

# Charles VAN DE WAELE, Libraire

(ancien Lacomblez)

31, rue des Paroissiens, BRUXELLES.

---

## NOUVELLES ÉDITIONS :

MAURICE MAETERLINCK.

THÉÂTRE (3 volumes) chaque volume fr. 3.50

Premier volume : La Princesse Maleine — L'Intruse — Les Aveugles.

Deuxième volume : Pelléas — Aladine — Intérieur — Tintagiles.

Troisième volume : Aglavaine et Sélysette — Ariane et Barbe-Bleue — Sœur Béatrix.

**Le Courrier** bi-mensuel  
le n° : 0.60  
ab } France... : 12 fr.  
Étranger : 15 fr. **Européen**

Revue Politique Internationale

COMITÉ DE DIRECTION :

BJÖRNSTJERNE BJÖRNSSON, Jacques  
NOVICOW, Nicolas SALMERON, ancien  
Présid. de la Républ. Espagnole, Gabriel  
SÉAILLES, Professeur à la Sorbonne,  
G. SERGI, Prof. à l'Université de Rome,  
Ch. SEIGNOBOS, Prof. à la Sorbonne.

Remboursement de l'abonnement

par Primes entièrement gratuites

Numéro Spécimen Gratuit sur demande

278, Boulevard Raspail, Paris

## VIESSY

(LA BALANCE)

Revue Scientifique, Artistique,  
Critique et Bibliographique.

Union postal : un an, 18 frs.

Paraît mensuellement en 60 pages  
minimum.

MOSCOU, place du Théâtre,  
maison Métropole 23.

## L'ART MODERNE

Revue critique hebdomadaire  
sous la direction de M. Octave Maus


Belgique : un an 10 frs.  
Union postale : un an 13 frs.

L'Art Moderne est envoyé à l'essai durant un  
mois aux personnes qui en font la demande

rue de l'Industrie, 32,  
BRUXELLES.

EXTRAIT DU REGLEMENT

- « Le prêt est consenti pour un mois...
  - « Le dépassement du délai réglementaire entraîne la perception de 3 francs par livre et par jour de retard. »
- 

18.5.52  
Gand. 

# Les Visages de la Vie

Revue littéraire mensuelle

---

Les VISAGES DE LA VIE publient en tête de chaque numero une ou plusieurs des chroniques regulieres suivantes :

Chronique de l'Altruisme	CHRISTIAN BECK
Pages de l'Imagier	J. DE BOSSCHÈRE
Psychérides	JEAN DOMINIQUE
Chronique Panthéiste	CHARLES DULAIT
Les Idées en France	MAURICE LE BLOND
La Vie Populaire	LOUIS PIÉRARD
Chronique Lointaine	HENRI VAN DE PUTTE

et quelques autres non encore determinees

---

En plaçant au front de leur maison le nom d'EMILE VERHAEREN, les écrivains réunis ici non pas entendu se proclamer disciples de la pensée ou de l'esthétique du poète: ils ont voulu simplement rendre un hommage fervent à la gloire d'un illustre aîné dont la vie autant que l'art, leur est un noble exemple.

Leur revue, ouverte a tous les talents, sans distinction de renom, d'âge ou de doctrine, se reconnaît pour principal devoir d'aider au succes de toute hardiesse sincere, de toute innovation vraiment originale. Elle accueillera, même lorsque contradictoires toutes les theories défendues de bonne foi et dans une forme digne de la tenue litteraire habituee des VISAGES DE LA VIE

C'est pourquoi chacun de ses redacteurs doit n'être considéré que comme responsable de ses seules œuvres; nulle solidarite ne les lie entre eux; ils n'ont d'autre principe commun que le respect de la langue française.

Enfin, de ce qu'elle se proclame *revue d'avant-garde*, la revue, évidemment, ne veut pas faire conclure à un groupement d'adolescents, mais de tous ceux qui, nes il y a vingt quarante ou soixante ans, montrent dans leurs écrits cette indépendance de pensée et cette foi dans l'art qui, bien sûr, ne sont pas exclusives à la jeunesse

**La revue ne publie que de l'inédit.**







# LES VISAGES DE LA VIE

REVUE LITTÉRAIRE

*Voici l'heure qui bouk  
de sang & de jeunesse  
M. Verhaeren*

**BRUGES**

The ST. CATHERINE PRESS Ltd.

(ED. VERBEKE & CO.)

# Les Visages de la Vie

Revue littéraire mensuelle.

---

Abonnements pour la Belgique, la France et la Suisse : 6 francs

Pour les Nations Etrangères : 10 francs

Le numéro : 60 centimes.

---

SECRÉTARIAT : (Rédaction, revues, livres, etc.) : 57, Avenue  
des Arquebusiers, Bruxelles.

ADMINISTRATION : (service des librairies) : Charles Van de  
Waele, éditeur, ancien Lacombiez, 31, rue des Parisiens,  
Bruxelles.

---

## SOMMAIRE du n° 5.

Chronique Panthéiste ( <i>Contre le Vieillard et le Sceptique</i> )	CHARLES DULAIT
La Vie populaire ( <i>Une Paysanne. Images de Hollande</i> )	LOUIS PIÉRARD
Défi Lyrique	SEBASTIEN-CHARLES LÉCONTE
Au Jardin de Monelle	LOUIS THOMAS
Jour d'Été	FERNAND GREGH
Consultations ( <i>Notre oncle Mithri- dale. — Sexe et grammaire. — Contre Mallarmé. — Ecra- sons les grands hommes.</i> )	CHRISTIAN BECK
NOTES.	LE NAIN GRAS

## CHRONIQUE PANTHÉISTE

### CONTRE LE VIEILLARD ET LE SCEPTIQUE

Parce que tu es plus jeune que moi, tu es meilleur que moi : ainsi disait un vieillard à un adolescent. Etre jeune, c'est-à-dire désirer du bonheur ; attacher de l'importance à des idées ; prendre la peine d'aimer quelqu'un, d'aimer quelque chose ; prendre la peine de haïr ; prendre celle de travailler, de rire, de pleurer : le plus jeune d'entre deux hommes, on sait bien que ce n'est pas celui qui est né après l'autre, mais qui est le plus crédule et à cause de cela prend le mieux la vie au sérieux.

Qu'on la situe à sa place réelle, à sa si petite place dans l'univers, notre vie est une chose pas sérieuse du tout, si l'on veut. Vieillir, c'est se convaincre petit à petit de cette *vanité de toutes les vanités*, mais peu de vivants vont jusqu'à en être convaincus tout-

à-fait et la mort touche plus tôt le grand nombre d'entre nous que la dernière désillusion.

Surprise singulière, retour inattendu, au fur et à mesure, cependant, que par l'âge ou l'étude la prétention naïve de l'homme pense se débarrasser des illusions puérides, des croyances ingénues, c'est vers une erreur plus grande qu'il s'achemine. Atteint-il au terme de la route des chimères qu'ont parcourue ses ancêtres et lui-même, et aux fossés de laquelle il a jeté, leurre après leurre, ses enthousiasmes et ses haines, il se retourne, il laisse errer son regard un moment en arrière, et, à se souvenir des sentimentales naïvetés dont fut ci et là bordée sa carrière comme une route plantée d'arbres fragiles, il sourit doucement. Il éprouve quelque fierté à constater qu'il est aujourd'hui un être supérieur à celui qu'il était alors. Supérieur, pense-t-il, puisque plus logique, plus pratique, plus raisonnable. Il se réjouit de ne plus être la dupe des mensonges du cœur et de l'imagination et il affirme qu'il a conquis la définitive certitude. Il est vieux, et la mort est sans doute la seule chose grande et in-

éprouvée qui doit encore lui survenir. Et pour la retarder, il s'accroche aux objets, à ce qui lui paraît solide, au bois, au fer, à l'argent, à tout ce qui est palpable, à la matière. De là, cette avarice du vieillard. De là, cet attachement à l'autorité, aux organismes sociaux. En même temps, comme pour en imposer à soi-même, sa voix sans timbre essaie de proclamer une victoire imaginaire. Il prétend tirer gloire de ce qu'il a pénétré enfin dans la ténèbre et il s'efforce à prendre l'attitude de considérer avec une indulgente pitié ceux qui ne sont encore qu'à l'entrée du chemin et qui dansent insouciantes et nus dans les lumières de la matinée. Mais nous, qui sommes plus généreux que le vieillard, parce que nous sommes plus riches, il ne nous plaît que de rire ; continuons de danser ; c'est nous, cette fois-ci, qui avons vingt ans.

Nous avons l'esprit clair, le style nerveux, la jambe ferme et la lèvre passionnée. Nous pouvons défier le sort. Quand je tiens ma maîtresse renversée sous moi, viens lui enseigner ta sagesse, vieillard ; il faut, oui, il faut que je me réjouisse aux succès de ton discours. Puis je te mènerai à la salle d'armes,

et ta main entreprenant de tenir un fleuret, ou de se fermer en poing pour l'assaut de boxe, je te regarderai être le jouet de mes cadets le moins expérimentés. Se croire d'avance assuré de toutes les victoires, confiance en soi par quoi l'homme jeune décuple ses forces : l'habitude de triompher fait que, n'importe où je vais, je triomphe. Tandis que toi, tu as la guigne, et, où que tu risques dans la vie, tu n'es bon qu'aux fiascos.

Ceux-là cependant aussi ont vingt ans, qui entrent dès leur adolescence dans la vieillesse du cœur et du corps, s'enfermant aux impasses de la vie où l'on est sûr de manger tous les jours et de paraître, en surplus, honorable et honoré. Affronter les rôdeurs de grands chemins et les bêtes des bois, aventure que le commun appréhende et le rend sédentaire. J'aime encore mieux l'autre vieillard.

Vieillard qu'abuse un leurre plus mensonger que tous les autres, tu sais, dis-tu, la certitude définitive, qu'elles sont vaines, les erreurs dans lesquelles tes vingt ans mirent leur foi. Tu crois qu'elles sont vaines, et tu me le dis ; tu me le dis avec l'ingénuité de



quelqu'un qui croit qu'il y a des choses qui ne sont pas vaines ! Or enfin la voici, ta naïveté, ta véritable naïveté, ta dernière et suprême naïveté : t'imaginer que ceci importe plus que cela ; qu'il y a des actions utiles et des actions inutiles ; qu'on peut perdre son temps ou en tirer profit ; vouloir que la vie soit une chose relative, austèrement subordonnée à quelque Absolu monstrueux ou fade, ciel de religions révélées ou paradis terrestre des sociologies, ou simplement amasement d'un patrimoine d'or ou d'honneurs au profit d'une descendance, sans doute prodigue ou indigne, et du reste hypothétique.

D'aventure il se trouve qu'un sceptique le comprenne et, après avoir fait le tour des philosophies, conclue sur la fin : rien ne sert à quelque chose. Mais rien pourtant ne sert à rien, répond le sage. Et ce sage et ce sceptique donnent tous deux une formule de la vérité. Car rien n'importe et tout importe, c'est selon comme on veut l'entendre. Mais le sage seul a raison.

Il n'y a d'ailleurs que quelques intellectuels, que les livres ont trop vieilliss et de

trop bonne heure, et dont le cerveau semble avoir atteint la somme des âges de toutes les civilisations, pour paraître quelquefois arriver au désenchantement absolu. Ceux-là ne savent plus mentir eux-mêmes ni ajouter foi aux mensonges des autres ; plus jamais ils ne trouvent raison de pleurer ou occasion de rire ; simplement ils sourient, par contenance, parce qu'il faut bien qu'un visage humain prenne une forme quelconque et que celle-là est la plus insignifiante ; un sourire froid et stéréotypé, où il y a autant de mort que d'ironie, cette mort pourtant à laquelle ils ne demandent pas le repos, puisqu'elle serait autant que le reste une inutilité.

Approchez de ces hommes : ils sentent le sépulcre. S'ils parlent, ils font un bruit macabre et plaisantin, comme si avec des ossements et sur un rythme gai l'on battait un cercueil vide. Entendez leur voix : n'entendez-vous la voix des gardiens de femmes ? On dirait pucelles quadragénaires ou célibataires maniaques qui n'ont jamais pâmé sur des lèvres aimées. Ils sont le figuier stérile de l'Évangile. Et ils s'appellent pourtant Anatole France, Remy de Gourmont...



Le rationalisme voltairien, avec tous les genres de scepticismes qui en sont sortis : une foutaise dont, tout à l'heure, nous serons débarrassés. L'appétion de ce qui est rationnel, se perd comme toute autre par la satiété : l'appétit part en mangeant. Plus vite même que toute autre, puisque, d'entre les chimères qui tour à tour amusent les générations, amusante celle-ci l'est le moins, et plate, par surcroît, le plus ; de la même façon que, de tous les systèmes politiques, celui qu'une logique stricte a inventé — suffrage universel, parlement, république, institutions modèles que la raison approuve — est aussi celui qui gouverne les états le plus mal.

Résultats déconcertant la logique humaine, et qui n'attestent seulement que du peu d'importance de celle-ci dans la conduite de la vie. Mais pourquoi s'être monté le cou ? Tu sais, logicien présomptueux, que même si tu étais un athlète tes bras ne porteraient un mètre cube de plomb, et tu as cru que ton cerveau allait porter l'univers !

Puisque tu entends borner le monde aux limites de ta raison, que ne le restreins-tu également à la mesure de tes muscles, contestant à la fois l'existence de tout ce que tu ne comprends pas et de tout ce dont le poids dépasse environ deux cents livres. Tu répliqueras, logicien orgueilleux, que la force de tes membres n'est pas ton seul moyen d'expérience, et que tes yeux, tes oreilles, tes narines, ta langue, te prédestinent à la connaissance totale. Si tu étais cependant né aveugle, et les autres hommes comme toi, le soleil n'en rayonnerait pas moins sur l'heptavariété des couleurs, mais toi et les autres hommes vous nieriez pendant ce temps les couleurs et le soleil.

Imagine même que, dès son origine, la race des hommes eût été douée de la faculté de penser, mais privée de celles de se mouvoir, de voir et d'entendre. Ces végétaux humains — pour ainsi les nommer — n'auraient rien connu ce qui fait la base de nos sciences : couleurs, sons, dimensions, ondes vibratoires. Et leur conception de l'univers aurait été fort restreinte, mais sans doute pas moins orgueilleuse et exclusive que celle des savants

d'aujourd'hui, qui croient que tout ce qui existe doit nécessairement tomber sous l'expérience de leurs cinq sens limités : pour moi, au contraire, j'admettrais aisément que nous sommes entourés et pénétrés d'une splendeur inconnue de phénomènes, dont le moindre dépasse peut-être la gloire du soleil.



*Goujatisme idéaliste*, dirait alors M. de Gourmont, et son persiflage tomberait fort mal à propos, car nous ne sommes ni catholique, ni mahométan, ni bouddhiste, et nous tenons pour humoristes ou pour aventuriers les maîtres initiés de la doctrine secrète. Notre triomphe ne sera pas de te convertir à une religion ; notre enseignement ne tend qu'à mettre dans la pensée et dans la vie des gens qui nous lisent quelque élégance et quelque joie.

Or tu es inélégant et tu n'es pas joyeux. Tu es inélégant, parce que tout exclusivisme est inélégant, et que, excluant de ton estime les esprits moins raisonnables et moins raisonneurs que le tien, tu es exclusif autant

comme n'importe quel autre. Et tu n'es pas joyeux, car ton sourire à la colique, et c'est en vain que tu voudrais que je prenne le change sur tes tiraillements d'entrailles ; encore qu'avec le plus d'habileté tu cherches à m'en faire accroire, et — c'est justice qu'on le reconnaisse — encore que tu portes bien ton mal, tu n'as ni le ventre, ni l'esprit libres.

Ton sourire (entre-nous, ne l'a-t-on pas assez vu ?) et ta raillerie (entre nous, ne l'a-t-on pas assez entendue ?) : démonstration par l'absurde. Le lecteur peu subtil — et peut-être toi-même — vous aviez cru que tu allais édifier le temple de l'intelligence, cette seule divinité à laquelle le siècle croyait encore. Briseur d'idôles, tu as brisé même celle-ci. Ton exemple — par lui surtout ton œuvre apparaît fertile — a prouvé qu'aussi bien que la vie romantique ou la vie contemplative, la vie rationnelle tombe au bout dans un trou. Avec cette circonstance péjorative toutefois, du peu de charmes de ta folie ratiocinante, qui n'offre même pas à nos sens, comme la folie mystique ou la folie militaire, le divertissement pompeux des fêtes reli-

gieuses ou le beau spectacle des armées en marche, fanfares, panache. J'attends, pour accorder à ton scepticisme la même considération au moins qu'à la foi des Catholiques ou qu'au civisme des Romains, qu'il construise quelque monument comparable à la cathédrale de Chartres ou à Notre Dame de Paris, à l'Arc de Ribère ou à la Colonne Trajane.

Pour le reste, j'admire les prouesses de ton cerveau, comme j'admire toutes les belles performances. Raisonner avec supériorité, cela n'a pas une autre importance que monter avec art en haute école, ou mener cavalièrement, jusqu'à et y compris l'oreiller, une intrigue amoureuse. Les théologiens que tu méprises raisonnaient autant que toi, et, dans un temps qui les considérait du point de vue théologique, ils paraissaient, autant que toi également, avoir raison. Ta logique ne triomphe que parce que le siècle qui t'écoute s'avérait d'avance enclin à penser comme tu penses. Tu as pour toi une majorité. Mais Thomas d'Aquin aussi a eu pour soi une majorité, et, bien longtemps après son siècle, sa logique paraissait encore triomphante a

plus de disciples que la tienne aujourd'hui. Ne nous hâtons pas de croire qu'aucune dialectique puisse jamais remporter sur la pensée des hommes une victoire définitive : infailibilité de M. de Gourmont pour infailibilité du pape, il y a autant de creuse naïveté à parler *ex-cathedra* au nom de la Raison, qu'au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

\* \* \*

Car nous ne sommes pas *que* raison. Nous sommes aussi sensibilité, et beaucoup d'autres choses. Erreur et manie chétiennes, qu'un partage de la personnalité humaine en corps et âme, celle-ci ayant le pas sur celui-là ; erreur et manie chrétiennes, qu'une hiérarchie des facultés dans l'homme, les unes supérieures et nobles, les autres inférieures et honteuses ; erreurs et manies, dont l'austérité dogmatique a assombri vingt siècles. Rassurons-nous tout de suite : le dogme rationaliste a la complexion moins solide ; ce n'est pas tant de siècles qu'il assombriera ; mais n'en assombrirait-il qu'un seul,



ce serait encore trop prendre à la joie du monde, car donnerait-il au moins en échange ce que le chrétien a donné ? Erreurs et manies du raisonneur d'aujourd'hui, que cet autre partage de la personnalité humaine et que cette autre hiérarchie des facultés dans l'homme : accorder la prédominance au cerveau — pourquoi ? — sur tout ce qui n'est pas cerveau, par exemple sur le cœur (osons-nous dire *le cœur* ? ce terme va nous rendre ridicule). Au nom de la raison, excommunier la sensibilité ; au nom du calcul intégral et de la théorie des moindres carrés, anathématiser l'imagination ; au nom des dernières méthodes de laboratoires (mais est-on jamais sûr qu'elles ne sont pas les avant-dernières ?), n'admettre de l'amour que ce qu'expliquent les données de la physiologie comparée. Soit. Au nom de l'amoralisme scientifique, nous instaurerons la morale sceptique, pratique, hygiénique, anti-rabique et combien plus ennuyeuse encore que celle des catholiques. N'avons-nous pas d'ailleurs un précurseur, dont la vie heureuse et centenaire donna l'exemplaire spectacle des avantages sains, habiles et raisonnés, qu'offre

L'application des nouvelles théories — elles datent de 1885 — qui s'imposent à l'attention d'élite du public avancé lisant le *Mercur de France* ? Nous avons trouvé notre grand homme, le héros qu'il nous fallait, la pierre sur quoi nous bâtirons notre église contre laquelle les portes du cœur, de la sensibilité, de l'imagination, bref de la déraison, ne *prévaudront pas* ; moi je propose que le premier Saint du nouveau calendrier soit celui-là qui s'illustra comme vieillard, comme neveu de Corneille, comme géomètre et comme philosophe, et qui était aussi poète, M. Bernard le Bouyer de Fontenelle (1657-1757).

Si l'on y regarde bien, on a été très injuste pour Fontenelle. Nous l'avons dit déjà dans cette revue, et nous le répétons : ce héros sobre est méconnu ; c'était un grand petit homme, et comme la petitesse est la grandeur de notre siècle, notre siècle qui est un grand petit siècle est un siècle à la taille de Fontenelle. Dans ce grand petit siècle, l'héroïsme apparaît ridicule ; dans ce grand petit homme, le moindre héroïsme eût été ridicule aussi :

heureusement, qu'il s'en est bien gardé. Ainsi votre nouveau siècle et Fontenelle sont dignes l'un de l'autre ; ici et là, de la prudence, de la raison, de l'habileté, de l'hygiène, de la géométrie, un soin philosophe d'éviter l'exagération et l'enthousiasme, le danger inutile et l'effort gratuit.

Je ne calomnie pas Fontenelle. Mais je calomnie un peu le siècle, qui est en effet moins desséché que je viens de dire. Bien que si plat que même dans le cœur de presque chacun de ses poètes un rond-de-cuir ronfle, des poètes de ce siècle, il s'en trouve cependant quelques uns — rares, mais il s'en trouve — qui ne sont pas des fonctionnaires ou des journalistes. Entendez Verhaeren :

*Mon corps est lourd, mon corps est las,  
Je veux rester, je ne peux pas ;  
L'âpre univers est un tissu de routes  
Tramé de vent et de lumière ;  
Mieux vaut partir, sans aboutir,  
Que de s'asseoir, même vainqueur, le soir,  
Devant son œuvre coutumière,  
Avec, en son cœur morne, une vie  
Qui cesse de bondir au delà de la vie !*

puis encore :

*O la haute existence indomptée et tragique  
Jamais à bout de son effort,  
Qui se replie et se cramponne et qui se tord,  
Sous la voracité des destins héroïques !*

et toujours :

*La vie en cris ou en silence,  
La vie en lutte ou en accord,  
Avec la vie, avec la mort,  
La vie âpre, la vie intense,  
Elle est là-bas, sous des pîles de cristal blanc,  
Où l'homme innove un chemin lent ;  
Elle est ici dans la ferveur ou dans la haine  
De l'ascendante et rouge ardeur humaine ;  
Elle est, parmi les flots des mers et leur terreur,  
Sur des plages, dont nul n'a exploré l'horreur ;  
Elle est dans les forêts, aux floraisons lyriques,  
Qui décorent les monts et les fleuves d'Afrique ;  
Elle est, où chaque effort grandit  
Onde à onde, vers l'infini,  
Où le génie extermine les gloses,  
Criant les faits, montrant les causes  
Et préparant l'élan des géantes métamorphosés.*

et enfin :

*Que t'importent, et les vieilles sagesse,  
Et les soleils couchants des dogmes sur la mer ;  
Voici l'heure qui bout du sang et de jeunesse,  
Voici la violente et merveilleuse ivresse  
D'un vin si fort que rien n'y semble amer.*

Voici l'heure qui bout de sang et de jeunesse : celui-ci, qui nous précède de plus d'une génération, est resté pour le moins aussi jeune que nous tous ensemble. Je pense qu'afin d'enseigner à la jeunesse l'énergie, le lyrisme de celui-ci vaut plus et mieux que la rhétorique de M. Maurice Barrès, si admirable pour nous qui admirons tous les jeux, mais si préjudiciable à ceux-là qui croient que jouer c'est vivre. Plutôt qu'à *Colette Baudoche*, envoyez aux *Visages de la Vie* ou à la *Multiple Splendeur*, les jeunes-gens qui ne sont pas assez des hommes jeunes pour retrouver en eux-seuls quelque étincelle de Prométhée.

Héroïsme, je le veux bien, qui ne serait sans doute encore que de la littérature. Mais de l'héroïsme littéraire, il peut arriver que sorte un héros véritable. Et d'ailleurs, mieux ne vaut-il pas, à tout prendre, un héroïsme purement verbal, qu'une platitude à la fois de pensée, de paroles et d'action ?

Ne craignons pas qu'un flot lyrique nous submerge. Le lyrisme manque à notre temps ; ce n'est pas trop de lyrisme que pour l'heure il faille appréhender. Soyons de notre époque, c'est-à-dire contre notre époque : la mission

du penseur est de faire contre-poids aux erreurs de son siècle.

Il suffit que chacun pense, parle et agisse, selon qu'il importe au temps dans lequel son œuvre s'accomplit. Ainsi sourirent Renan et MM. France et de Gourmont, alors que l'intelligence comme la noblesse imposaient le sourire. Depuis, l'imitation de ce sourire a été si grimacée, qu'aujourd'hui ce n'est plus sourire qui est noble et intelligent. Non, ne craignons pas qu'un flot lyrique nous submerge: quand cela arrivera — ce n'est pas demain — ma génération nourrira déjà les racines de l'if et du cyprès, et quelque sceptique de haute sphère, un autre M. France ou de Gourmont, sera né pour lors, qui ramènera à ras de terre notre envolée d'Antée.

Ainsi faisait en effet le héros mythologique, et la place est bien choisie dans cette revue-ci pour le proposer en exemple. Gardons-nous de ne pratiquer que la nue; cette pratique exclusive convient mieux au cuis-treux divagateur et à l'intéressé Tartuffe. Il est bon, il est même beau, il est en tous cas nécessaire, que, de temps en temps, réalisme et scepticisme viennent fortifier, viennent

rendre vivantes, la littérature, la philosophie. Mais que ceci ne nous tienne pas, oiseaux mutilés, perpétuellement sur le sol ; n'empruntons à la terre qu'un élan, sans même oublier qu'en art l'élan importe moins que l'envergure des ailes. Soyons, comme cet Antée, acharnés toujours et malgré tout à la conquête de ce qui est le plus élevé, et ne fermons jamais nos ailes que pour aller prendre, comme lui, de nouvelles forces et de nouveaux enthousiasmes à fervemment toucher des lèvres l'un ou l'autre des Visages de la Vie.



En opposition au scepticisme savant, mais qui a cessé d'être opportun, de M. Remy de Gourmont — comme à la rhétorique élevée et émouvante, mais vide et contradictoire, de M. Maurice Barrès — nous venons de citer des vers de Verhaeren. Si je n'avais pas craint de me montrer puéril — puéril ? le sera-t-on jamais assez ? — je me serais laissé aller plutôt à conter une anecdote. L'un de ces derniers étés, le plus heureux

hasard me faisait passer une partie de la saison à Ostende, précisément au moment où Verhaeren s'y trouvait, et la sympathie bienveillante du poète m'autorisait à l'accompagner parfois dans ses promenades d'après-midi. Laissant la digue mondaine et la plage, le poète m'entraînait au port, où nous errions avec curiosité, nous arrêtant à tout et questionnant les gens. Je garderai longtemps la vision de cet extraordinaire Verhaeren marchant sur les quais d'Ostende, dans le vent qui faisait claquer les larges bouts flottants de sa cravate aux teintes chaudes. Je revois surtout ces yeux ardents, inquiets, fureteurs, si fixes et si vifs qu'ils paraissaient percer et pénétrer tout ce qu'ils regardaient. A chaque pas que nous faisions, ils tombaient en arrêt et s'extasiaient, devant les filets à pêcher, les paniers de poissons, les paquets de cordages, les intérieurs de réduits pauvres, les tonneaux, les caisses, les ballots, les tas de planches. Et par une manière de tic verbal, après quelque parole solidement lyrique, chaque fois le poète résumait sa pensée dans une même exclamation : “ Voyez donc, c'est *étonnant* ! ”



Je sais bien — je viens de le dire — le vieillard et le sceptique vont me trouver puéril. Le respect humain ne m'empêchera cependant pas d'écrire que ce seul et simple terme "*étonnant*" me paraît exprimer toute une conception de la vie, synthétiser l'œuvre entière du poète de la *Multiple Splendeur*. Ce n'est pas le sceptique, en effet, ce n'est pas M. de Gourmont, qui sache encore "*s'étonner*"; le sceptique ne s'étonne de rien ; rien ne le prend au dépourvu ; il n'est rien que ses raisonnements n'expliquent. Mais moi, plus humble, qui ne possède ni la science ni l'intelligence triomphante de M. de Gourmont, que je ne rougisse pas si je sais encore, devant quelque chose, *m'étonner* !

Être le plus jeune, écrivions-nous au commencement de cette chronique, c'est être le plus crédule. N'ayons pas honte de nos crédulités, puisque nos crédulités sont notre jeunesse, et que de notre plus ou moins de jeunesse dépend notre plus ou moins de bonheur : *celui seul qui aura cru sera sauvé ; celui qui n'aura pas cru sera condamné*. Qui sait si l'univers n'est pas une divine mystification, un formidable échafaudage de leurres

sur leurres, un jeu qui ne vaut que pour autant qu'on s'y laisse prendre et qui perd toute signification pour celui-là qui veut, comme un enfant, briser ses jouets.

Mais prenons garde à faire le choix de nos chimères : c'est à la qualité des mensonges auxquels il croit, que peut se mesurer la qualité d'un homme.

CHARLES DULAIT.

## LA VIE POPULAIRE.

### UNE PAYSANNE.

Elle s'appelle Colette Willy. Elle nous vient de Montigny. Pourquoi s'en défend-elle dans une conversation avec son double ou son sosie, cette Claudine aujourd'hui célèbre ?<sup>1</sup> Qu'elle soupe au Sémiramis Bar ou se laisse cuire par le soleil, couchée dans le sable, devant la baie de la Somme, elle est toujours l'ardente et saine fille des champs qui veut boire à toutes les coupes de la sensation, qui voit un paysage ou une robe de chez Paquin avec une émouvante et impitoyable acuité. L'image inattendue, unique, frémissante, qui vient du cœur même de la sensation, le trait original, insoupçonné, elle seule sait, avec M. Jules Renard et les simples fils de la terre, les découvrir.

Elle seule, parlant d'une chatte pouvait écrire : "Son poil a senti passer l'ombre d'un oiseau," d'une dame qui chante que, bête comme telle

(1) *Les Vrilles de la Vigne*. (Editions de la *Vie Parisienne*.)

splendide poupée de Villiers, elle était “une voix qu'on voudrait boire à sa source, la sentir jaillir, onde enivrante entre les cailloux polis de cette luisante denture, l'endiguer une minute contre ses propres lèvres, l'entendre, la regarder bondir, torrent libre et s'épanouir en longue nappe harmonieuse que je félerais d'une caresse...” Elle seule pouvait voir tout le pitoyable et le ridicule des existences de ces belles-du-jour fardées et artificielles : “Lily la charmante, ce page aux cheveux courts et frisés qui impose à ses amants dès la première nuit, la nudité de son crâne bossué d'escargots marron, l'escargot gras et immonde du bigoudi ; Clarisse qui préserve son teint pendant son sommeil, par une couche de crème aux concombres, etc.”

Elle seule enfin, la petite paysanne ardente qui vient d'un pays “où s'épanouit au soleil toute une chevelure embaumée de forêts,” pouvait trouver ces mots enivrants : “Tu m'as donné les fleurs désarmées... Tu m'as donné pour que je m'y repose haletante, la place la meilleure à l'ombre sous le lilas de Perse aux grappes mûres... Tu m'as cueilli les larges bluets des corbeilles, fleurs enchantées dont le cœur velu embaume l'abricot... Tu m'as donné la crème du petit pot

de lait, à l'heure du goûter où ma faim féroce te faisait sourire... Tu m'as donné le pain le plus doré, et je vois encore ta main transparente dans le soleil, levée pour chasser la guêpe qui grésillait, prise dans les boucles de mes cheveux..." Dites, n'est-ce pas aussi beau que le Cantique des Cantiques ?

## IMAGES DE HOLLANDE.

Anvers. 6 heures  $\frac{1}{2}$  du matin. Par un petit froid piquant de vrai printemps, j'arrive au quai Saint-Michel. Donc ferai-je ce voyage tant désiré, à bord du *Telegraaf*, honnête, pacifique et vénérable bateau à roues que connurent déjà nos grands-pères et qui met, disent les guides avec une aimable précision, de 9 à 13 heures pour aller à Rotterdam par les deux bras de l'Escaut, le canal de Zélande aux fatales écluses, le Hollandsch Diep et la Meuse. Ce qu'ils omettent bien de dire, c'est que le lendemain de tout jour férié est considéré comme un lundi, et le lundi, le *Telegraaf* ne part pas !

Si bien que ce mardi de Pâques, nous nous trouvâmes le bec dans l'Escaut, dès le début du voyage... Nous nous consolâmes en nous rappelant

tout le mal que dit l'humoriste Hildebrand de la lenteur de la "trekschuit" et même du "stoomboot". A la cyclopéenne gare en massepain, je pris le premier express en partance pour Amsterdam.

On connaît le voyage ; mais accorde-t-on assez d'attention, avant Rosendaël, à la Campine anversoise dont, une fois de plus, j'éprouvai la salubre beauté : noires sapinières succédant à de clairs taillis où s'entrevoient des touffes de bruyère violette sur un fonds de terre mauve. On dépasse Putten où dort Jordaens, Stabroeck où œuvre en silence ce fruste enlumineur qui a nom Jakob Smits.

Voici la douane, et bientôt Dordrecht avec son peuple de moulins agiles, Delft, Rotterdam et sa forêt de mâts. Puis c'est, vers Lisse, Hillegom et Haarlem, le vrai, l'authentique paysage de Hollande : les canaux étroits où des voiles pareilles à de grands oiseaux, se sont posées ; les bleus canaux que franchissent sur des ponts minuscules et légers, harmonieusement, sereinement, les routes blanches. En contre-bas, les prairies d'un vert doux, immenses, où Gautier voyait se rassembler ces billes de billard, les vaches rousses ou café au lait. Il fait aujourd'hui un idéal ciel de Hollande, un

fluide ciel de vastes nuées croulantes où le soleil brillant essaie en vain de se dissimuler. A l'horizon, dans la lumière ambrée, des fermes, des granges que protège un arbre épais, s'aurolelent d'or pâle. C'est ici le domaine des Van der Neer et de Simons De Vlieger, mais surtout de ce maître des maîtres du paysage : Van Goyen !

Et la tulipe en fleur,  
Hollande est avec nous...

On annonce pour dimanche l'épanouissement des grasses tulipes. Déjà, cependant, j'eus un avant-goût du spectacle éphémère et féerique : bandes bleues, jaunes ou roses de jacinthes, de crocus composant parmi les canaux du polder de Harlem ces prestigieux damiers que Toorop a parfois tenté d'évoquer.

*Hollande est avec nous!* Sur les rives de l'Amstel, au Damrak, au Ryk's Museum, j'ai mis mes pas dans ceux de M. de Bougreton, sorte de Brummel pour l'exportation, mâtiné de Frédérick Lemaître. Le livre de Jean Lorrain, non-seulement, restera pour cette figure de fantoche lyriquement évoquée, mais, malgré quelques unes de ces inexactitudes géographiques dont les Français sont coutumiers, les

promeneurs le prendront aussi comme guide, avec la frémissante 628-E. 8, les souvenirs de Gautier, P. G. Jeanniot et Verlaine, les romans d'Eugène Demolder et la *Kaatje* de M. Paul Spaak que l'on joue en ce moment dans tous les théâtres néerlandais.

Cette semaine pascalle est consacrée surtout à Richard Wagner. Des conférences et cours sur le maître de la Tétralogie sont annoncés partout. Cependant que Mengelberg dirigeait la *Passion selon Saint-Mathieu* à Cologne, des chanteurs allemands s'apprêtaient à venir jouer à La Haye, Rotterdam et Amsterdam "De Meisterzingers van Nuremberg", "Tannhäuser" et "Lohengrin". Cependant, à côté, on joue *Faust* ou *Le Voyage de Suzette* en français, *Cavalleria* et *Pagliaci* en flamand. Mais comment ? Je songe malgré moi à la lenteur proverbiale des habitants et me souviens de cette petite ville du Nord où opérait le docteur Ox de Jules Verne.

... Que je conte l'indispensable aventure dont doit s'illustrer, pour ne point paraître incomplet, tout voyage. A Anvers déjà, je m'étais entendu dire par un agent du chemin de fer que je voulais "escalader" l'administration. O beautés du doux parler belge ! J'eus mieux dans la ville aux mille canaux.



Dans le wagon, vers la Haye, j'engageai une intéressante conversation avec un homme intelligent, d'allures distinguées, qui simplement, naïvement, me dit quelle importance le peuple de son pays attachait à la naissance du royal poupon tant de fois attendu. La petite Wilhelmine est jolie et douce ; elle est jeune ; le bébé apparaît à tort ou à raison, comme un rempart infranchissable contre les invasions de l'Est.

Mon Batave, à qui je demandai l'adresse d'un bon hôtel d'Amsterdam, voulut bien m'en désigner un. Qui mieux est ! Il poussa l'obligeance jusqu'à m'y conduire. C'était... un hôtel de l'Armée du salut, l'un de ces asiles que les troupes du général Booth ont créés dans toutes les grandes villes d'Europe et d'Amérique. Celui-ci paraissait d'ailleurs d'un propreté bien hollandaise. Le plus bel ornement de son restaurant était un superbe nègre, à livrée rouge, un cireur de bottes accoudé sur sa caisse de "Nugget Polish", qui voulut me catéchiser...

...Quelle foule dans les rues ! Les Juifs continuent à fêter la Pâque. Dans les tailleries de diamants de Sint Anthonius Breestraat, on compte septante-cinq pour cent d'absents. Dans Kalverstraat, le soir, c'est sur cette foule joyeuse atten-

dant la délivrance de la petite Wilhelmine et le moment d'arborer cocardes et brassards oranges, une fantastique débauche de lumières blanches, ou violacées. Au bras de marins en goguette, je revois des paysannes de Monnikendam, aux bras rouges, si simples, si peu "type local" dans leur costume empesé et que je vis peut-être débarquer le matin au Prins Hendrikkade, avec les cruches d'or pleines de lait crémeux...

LOUIS PIERARD.

P.S. Au Musée Moderne, pendant qu'on vernit la *Libre Esthétique*, on ne parle que de l'événement stupéfiant : la mort d'Alexandre Charpentier. A côté de sa terre cuite, un gros bébé titubant, délicieux et drôle, à côté du grand cadre de médaillons (un Paul Janson, un Valère Mabile, un Meunier, un Ysaye, un Luce et un Cola superbes) qu'il y a trois semaines ce familier de Bruxelles réunissait devant Maus, je vois son portrait par l'italien Severin Roppa, parmi d'autres lithographies vaporeuses et douces. La tête franche et bonne — deux honnêtes lunettes sur une barbe de bouc — me rappelle celle de Dampf, l'excellent artisan bourguignon rencontré naguère dans la forge d'Emile Robert. Alexandre Charpentier fut, lui aussi, un ouvrier : Je pense à ses grès, à ses étains, à ses meubles, à tels polastres de serrures qu'ornent des nus adorables, à ses plaques de bronze destinées à revêtir des bibliothèques de musiciens. Rénovateur, avec Roty, de l'art de la médaille, qu'illustrèrent autrefois un Cellini et un Pisanello; l'auteur de l'admirable bas-relief des *Boulangers*; l'un des premiers sculpteurs français de ce temps avec Rodin, Bourdelle, Bartholomé et Maillol. On était curieux de voir comment dans les bas-reliefs du monument Zola, à son tour il eût stylisé le costume moderne. Après Meunier, le voilà brusquement enlevé à la tâche ; le Monument Zola ne déguisonne point.

L. P.

## DÉFI LYRIQUE.

*Nous sommes les rôdeurs de la Nuit magnétique :*  
*L'abîme sidéral élargit son portique*  
*Etincelant devant nos pas ;*  
*Et voilà si longtemps que nous sommes en marche,*  
*Que le grand cercle arctique apparaît comme une*  
[arche,  
*Bien loin, derrière nous, là-bas.*

*Nous sommes parvenus aux ténèbres du Pôle.*  
*Le Soleil, comme un phare à la pointe d'un môle,*  
*S'éclipse au ras de l'horizon :*  
*Les Ourses, au Zénith, dont l'œil semble nous*  
[suivre,  
*Hérissent de fureur leur pelage de givre*  
*Et les neiges de leur toison.*

*Nous arrivons au lieu toujours fixe, au sol vierge*  
*Où le courbe faisceau des méridiens converge,*  
*Nous entendons distinctement,*

*Sous nos pieds, parmi le silence planétaire,  
Tourner, d'un pas égal, les axes de la Terre  
Sur leurs pivots de diamant.*

*Allons-nous donc toucher du doigt l'essieu du  
[Monde ?  
Et, penchés sur ce puits où toute force gronde,  
Embrayer l'arbre des Destins ?  
Faire que le Temps mort s'arrête sur sa spire,  
Comme on arrêterait l'hélice d'un navire  
Immobile, et ses feux éteints ?*

*Allons-nous, saisissant tes leviers, ô Nature !  
De l'antique univers changer l'architecture,  
Briser charpentes et niveaux,  
Arracher notre globe à l'orbe qui l'encastre,  
Et, pilotes sans peur, lancer notre vieil astre,  
Parmi des firmaments nouveaux ?*

*Est-ce un Dieu qui nous raille ? Est-ce un Dieu  
[qui nous tente ?*

*Allons-nous déchirer l'azur comme un tente,  
Et, dans l'Infini, sur nos fronts  
Etendant en plis noirs sa funèbre envergure,  
Inscrire, en traits de feu, la nouvelle figure  
Du temple que nous construirons ?*

*Le sort en est jeté ! Si notre audace sainte  
A franchi la limite et dépassé l'enceinte  
Défendue au génie humain,  
Si l'édifice nous menace de sa chute,  
Si le péril, croissant de minute en minute,  
Se tend vers nous comme une main,*

*Qu'importe ! — Défiant l'Empyrée en ruines,  
La colère lyrique armera nos poitrines,  
Et, si même, pour nous peser,  
La Destinée apprête en riant ses balances,  
Et, dans un grondement fait de mille silences,  
Si le Ciel veut nous écraser...*

*Nous recevrons le Ciel sur le fer de nos lances.*

SÉBASTIEN-CHARLES LÉCONTE.

## AU JARDIN DE MONELLE.

Tu effaceras avec ton pied gauche  
la trace de ton pied droit.

MARCEL SCHWOB.

### DIEU.

Le seul dieu que nous puissions connaître en ce monde est le dieu de Spinoza : la loi, le déroulement nécessaire des faits contenus en une seule parole qui les engendre, les dispose, les anéantit et les recrée dans les suites qu'ils ont, forcément, et parce que tout a sa conséquence et son effet ici-bas.

Ce dieu est le dieu de ceux qui veulent savoir et comprendre l'univers qui s'offre à leurs regard : il est encore beaucoup d'autres dieux, à l'usage des concierges, des commerçants, des marins, des agriculteurs.... Mais il semblerait à la fois fastidieux et puéril d'entreprendre le dénombrement de toute cette racaille divine.

## UN SOIR

Assis à côté l'un de l'autre sur la terrasse de l'hôtel nous regardions devant nous Salzbourg et la large vallée qu'un voile d'ombre recouvrait lentement.

“ Ainsi, dit Lucio, il est des hommes qui ont confiance, et qui espèrent... Je ne sais ce qu'ils espèrent, mais eux le savent bien, et ils désirent cette chose avec une fougue et une passion qui remplissent leur vie. Heureux ces pauvres d'esprit.

“ Moi je n'espère rien : tout ce que l'homme peut désirer, mon rêve me l'a donné, et je n'ai pas été satisfait de mon rêve.

“ Ne sentez-vous pas en effet, combien il est pénible de savoir, et par la plus sûre des expériences, que tout ce que l'on aura ne pourra jamais valoir ce que l'on a désiré. Lorsque cette vérité s'est une fois enfoncé dans votre âme, on n'a plus le courage de rien demander ; on est à l'avance rassasié de tout.

“ Et cependant, oui ! cependant il eût été

beau et bon d'être autre chose que le malheureux que je suis devenu.

“ Homme de lettres, artiste, maître de soi, une tête enfin, tout cela, je le suis. Il se trouve même que certaines gens consentent à me priser pour ces qualités que je méprise. Comme si leur admiration pouvait me donner la paix, l'orgueil et la joie qui me manquent !

“ Du temp qu'ils m'encensent, je me juge, et je ris âprement de ma nullité prétentieuse : je ne suis rien, je ne suis qu'une intelligence.

“ Il est vrai que tout ce qui n'est pas de l'intelligence n'est autre chose que de l'abrutissement. Comprenne qui voudra, mais la chose est ainsi, car Goethe n'est rien du tout, et Victor Hugo n'est qu'une brute.

“ Mais qu'importe au ciel que je contemple, à la nuit qui me voit, ma sottise et mes bornes ! Ils passent et je passe avec eux. Le jour où je partirai, ils ne modifieront en rien leur course.

“ Il est vrai qu'il y aura des imbécilles à mon enterrement. ”

Et Lucio se mit à rouler une cigarette entre ses doigts maigres, marqués de jaune au bout.



## SOLITUDE

La solitude et le repos qui permettent le bon ordre et la maîtrise de la pensée sont les seuls biens qui satisfassent le cœur de l'homme à l'esprit solide, désireux de voir clair en lui même et autour de lui.

Pour celui qui a toujours besoin de compagnon, il ne pense pas, il vagabonde ; et c'est un papillon ivre qu'un souffle emporte sans répit.

Le goût de la solitude est un signe qui trompe rarement,

\* \* \*

Goethe disait à Eckermann, le 27 janvier 1824 : “ Ma vie, c'est le roulement perpétuel d'une pierre qui veut toujours être soulevée de nouveau. Mes Annales éclairciront ce que je dis là. On a trop demandé à mon activité, soit extérieure, soit intérieure. A mes rêveries et à mes créations poétiques je dois mon vrai bonheur. Mais combien de troubles, de limites, d'obstacles,

“ n’ai-je pas rencontrés dans les circonstances  
“ extérieures ! Si j’avais pu me retirer davan-  
“ tage de la vie publique et des affaires, si  
“ j’avais pu vivre davantage dans la solitude,  
“ j’aurais été plus heureux, et j’aurais fait  
“ bien plus aussi comme poète. ”

Et Lamartine, dans ses *Entretiens*, écrit à son tour : “ Il me semble que je me juge  
“ bien en convenant avec une juste modestie  
“ que je ne fus pas un grand poète, mais en  
“ croyant, peut être avec trop d’orgueil, que  
“ dans d’autres circonstances et d’autres temps  
“ j’aurais pu l’être. Il aurait fallu pour cela  
“ que la destinée m’eût fermé plus herméti-  
“ quement et plus obstinément toutes les  
“ carrières de la vie active... Si j’avais con-  
“ centré toutes les forces de ma sensibilité,  
“ de mon imagination, de ma raison dans la  
“ seule faculté poétique... je crois que j’aurais  
“ pu accomplir quelque œuvre non égale,  
“ mais parallèle aux beaux monuments poé-  
“ tiques de notre littérature... Il en a été  
“ autrement, il est trop tard pour revenir sur  
“ ses pas !... ”

Ce sentiment, chez deux écrivains qui donnèrent dans la politique, et y perdirent

un temps qu'ils auraient pu mieux employer, ne faut-il pas y voir le même dégoût de l'humanité commune, et le même orgueil qui force le grand homme à n'être jamais en sûreté que seul, en face de lui-même.



Solitude, qui chantera tes bienfaits ?

Tu rends dur, impénétrable, amer, silencieux, solide, l'homme calme qui regarde, réfléchit et contemple d'un œil glacé la sottise, l'avidité, les passions fugaces des fauves et des brutes vagissant et hurlant à ses pieds.

Devant les forces qui l'écrasent, tu le rends orgueilleux ; devant le mur noir où son regard s'arrête, tu le forces à devenir indifférent et sage.

Tu es sa joie morose, sa sombre volupté ; tu l'entoures de ta pâle clarté, ô lumière du pauvre, et il marche avec toi comme on marche dans la mort raidi, les yeux fermés, tout à son rêve intérieur, illimité et triste.

LOUIS THOMAS.

## JOUR D'ÉTÉ.

C'est un de ces beaux jours, ardents sous un vent clair,  
Où l'horizon en fleurs rit à l'azur en feu :  
Les chênes et les lys flottent légers dans l'air,  
Et la plaine est un grand bouquet sous le ciel bleu.

C'est un de ces beaux jours de limpide chaleur  
Où la terre est si jeune au bord du ciel si pur,  
Qu'elle-même apparaît comme une immense fleur  
D'où semble s'exhaler, tel qu'un parfum, l'azur !

FERNAND GREGH.

## CONSULTATIONS



## NOTRE ONCLE MITHRIDATE

J'ai cité M. Bourget<sup>1</sup>. J'ai eu plaisir à le faire, car, si je connais trop peu les poèmes, les romans, voire le théâtre, de cet auteur pour discerner ce qu'il nous y apporte de neuf, je tiens sa critique pour une des meilleures de notre temps. Qui l'eût cru ? Il y a vingt ans que M. Bourget est un précurseur : il fait — il a fait — de la critique littéraire en moraliste. Qu'on ne dise pas qu'il y en a autant chez Vinet ou chez Schérer : ces théologiens parlaient de la Pénitence pour déboucher dans la morale à travers la littérature. Ils franchissaient les lettres comme un simple à propos. M. Bourget, lui, a compris qu'une *fausse sortie* est le tout de la critique, je veux dire, qu'elle ne rentre jamais si bien en elle-même que lorsque

<sup>1</sup> Dans le précédent n° de cette revue, p. 235.

les pensées du critique ont l'air de pratiquer un exode de chenilles processionnaires.

En effet, la mission du critique est de nous informer des formes typiques du beau, c'est-à-dire, du beau nouveau : ces deux termes, type et nouveauté, sont ici adéquats ; ces sources de la vie profonde qu'on nomme l'originalité, hors lesquelles point de salut esthétique, les corps qui y baignent n'y apparaissent distincts que différents, et ces frères d'une dynastie sans air de famille nous montrent des visages à la naissance desquels une nuit commune n'a point présidé ; le gémellisme des poètes n'existe pas ; ce qui nous intéresse dans une œuvre à base de tradition ou d'école, c'est son rapport avec l'ensemble des œuvres équivoques, en tant qu'elle diversifie ou qu'elle intègre leur groupe, conçu lui-même comme nouveau dans la série esthétique. Or, le propre de la chose nouvelle est de ne pouvoir être exprimée, dans l'ordre qui la sous-tend, que par elle-même ; il faut donc pour la rendre la traduire dans un ordre étranger : la chose nouvelle esthétique est, sauf par soi, *directement ineffable*. Par conséquent le critique, ce danseur de corde, doit passer du côté cour au côté jardin : il doit savoir la morale. Il ne fera d'ailleurs par ce saut que suivre le mouvement

naturel qui projette de toute nécessité le beau perçu comme tel dans le monde de la valeur, le cataclysme du principe de vie ou sa poussière " suggestion ". Le prétendu contemplatif pur fût-ce du beau s'avère hypocéphale, irrémédiablement.

Moralisons. Pour moi je n'espère point m'affranchir des lois de la pesanteur. Il saute plus haut que nature, dit-on d'un jet d'eau. Cependant le jet d'eau ne fait que regagner le niveau d'où il était parti : simple *tension* soudaine d'un passé en descente, il accumule, après expérience inverse, ses antérieures altitudes successives. Tout mon programme de vie se borne à mettre au jour, dans les rayons du soleil, les nappes sourdes de mon enfance. Tout ce que j'ai appris ne m'a servi qu'à ne rien oublier.

Une enfance plutôt robuste. Notre santé est meilleure que celle de M. Bourget. Notre oncle Mithridate peut dire que nous lui devons beaucoup. M. Bourget appartient, comme on sait, à cette génération d'esprits qui, après ingestion d'hégélianisme, de criticisme et de quelques autres ismes issus de ce que Comte appelait " la grande crise ", se sentirent un peu malades, et firent ainsi les frais de notre immunité. Notre oncle Mithri-

date est donc un personnage collectif. Cet oncle est une époque. Fatigué, élégant, c'est un parent plein d'amer chic <sup>1</sup>.

Ces messieurs de l'an 80 se plaignaient de beaucoup de choses. Ils recueillaient, à propos de la Révolution, les épaves de la mauvaise humeur de Taine, sans vérifier d'ailleurs la congruité de ses guillemets intrépides ; citaient les Pères en se donnant les gants de s'avouer moins psychologues ; découvraient dans les disciples de Claude Bernard des lascars prêts à ouvrir le ventre à toute vieille femme à seule fin d'y dérober 500 louis — la dot de leur fiancée ; empruntaient à Renan ce sourire dont la tête, si j'ose dire, comme celle du fameux scorpion, guérit les blessures que fait la queue, mais sans demander au grand homme, un peu curé pour eux, la manière thérapeutique de s'en servir ; — et répandaient par là-dessus un vague-à-l'âme qui finit en échouant, grâce à l'intermédiaire du Chat Noir, dans les revues de fin d'année.

Et voilà pourquoi vos neveux sont bien portants. Nous jouissons d'une santé remarquable, oui Monsieur Bourget. Moi qui vous parle, j'ai lu tous les livres, et je ne suis pas triste.

<sup>1</sup> Après le vers-libre, c'est-à-dire *faux esprits*, si nous inventions le calembour libre ?



Je n'ai jamais eu mal à la tête, non — et je n'ai jamais eu mal au cœur, même en regardant M. Wilmotte. Je ne suis mégalomane que les jours où je rencontre M. Pulings, ce néant, et je ne suis possédé de la manie du doute que lorsque mon cher maître Edmond Picard déduit : “ Je pense, donc la Belgique existe ”.

Il y a plus. Je n'ai jamais séduit une cocotte en lui citant saint Augustin : *amabam amare*, prêchi-prêcha ; et cependant, vous dites si je la connais, la Patrologie ! Je ne me suis jamais adossé à la cheminée devant plus de quatre personnes. Et enfin, s'il est vrai que je change souvent de domicile, — trait, comme on sait, de dégénérescence, — c'est uniquement parce que l'inélégance de mes revenus m'empêche de louer une demeure à Auteuil, seul village conforme à mes goûts vraiment sédentaires. Nous n'avons gagné le monde, Monsieur Bourget, que pour avoir perdu notre clocher.

Encore le Limousin n'en fête-t-il que mieux vos retours.



Disons tout, car il ne faut bluffer jamais — sauf à la guerre, et notre oncle Mithridate, y compris

sa fraction M. Bourget, est tenu par nous pour notre bienfaiteur — : sans doute il y en a parmi nous quelques uns qui mourront étiques, comme l'auteur de la même dirait saint Willy,<sup>1</sup> mais ce ne sera pas la faute à Voltaire, n'en déplaie à M. Bourget.



Mithridate a trois symptômes. Ou plutôt il n'en a qu'un, qui prend trois formes. Ce symptôme est défensif. (Il faut savoir que, contrairement à l'opinion du vulgaire qui voit dans les symptômes des maladies une conséquence du mal, nous autres médecins considérons beaucoup d'entre eux, — la fièvre, par exemple — comme un effet de la lutte de l'organisme, une réaction salutaire, une marque de ce que les traducteurs d'Hippocrate appellèrent la *vis medicatrix*.) Mithridate, intoxiqué par des poisons savamment dosés dont ses pères n'avaient pas l'habitude, devenu psychasthénique, c'est-à-dire, atténué quant au ressort vital, Mithri-

<sup>1</sup> Ce n'est pas par plaisanterie — par une plaisanterie qui serait déplacée à un titre au moins — que nous employons cette expression : M. Willy est à nos yeux l'un des créateurs de valeurs les plus profonds et les plus originaux du vingtième siècle et seule la légèreté de son attitude la plus apparente a pu faire à cet égard illusion au public, ainsi d'ailleurs qu'à lui-même vraisemblablement, — comme nous le montrerons peut-être un jour.

date, relativement incapable d'adaptations, a manifesté comme réaction salutaire devant tout ce qui aurait pu le convier à ces adaptations, devant la vie en un mot, *l'exclusivisme* sous trois espèces : 1° le dilettantisme ; 2° le mono-traditionnalisme ; 3° l'attitude de la révolte unilatérale, qu'on pourrait appeler monagonie.



— Comment ! me direz-vous, si toutefois ces termes barbares ne vous firent pas décliner la causerie, le dilettantisme, une forme d'exclusivisme ? — Mais oui, c'est bien simple. Le dilettante est un curieux qui aime à connaître beaucoup de choses, mais dont le ressort vital n'est pas à la hauteur de sa curiosité. Il va de A en B, de B en C, etc., mais pratique l'exclusivisme en ce que, passant dans ces divers états, il ne connaît d'eux que ces états eux-mêmes, et non l'unité du courant vital qui les traverse. Pour se faire plus léger afin de fournir toute sa course il est obligé, le pauvre, de se délester de l'essentiel. “ Beau chevalier, quelle nouvelle apportez-vous ? ” demande la châtelaine du haut des tours. Le dilettante est un messenger sans nouvelle. C'est à celui-là qu'il faut clamer :

“ Une seule chose est nécessaire, ” nous dont toute la mission sur la terre est de démontrer que **PLUSIEURS CHOSES SONT NÉCESSAIRES.**

Passons au prétendu traditionnaliste. Les traditionnalistes vrais et complets, c'est nous, parce que nous tenons compte des divers éléments de la tradition, et que nous n'oublions pas, notamment, dans la tradition, ce mouvement en vertu duquel elle s'est sans cesse enrichie, développée, transformée. Mais, puisque ceux qui se réclament de ce nom lui ont donné un sens particulier, puisque ceux qui se nomment traditionnalistes sont uniquement traditionnalistes, et qu'encore tradition paraît signifier désormais statique et non dynamique, disons, nous qui sommes bien loin de rejeter l'aspect statique de notre civilisation, que Mithridate est mono-traditionnaliste. Exclusif, il ne veut s'adapter qu'à une chose à la fois — qu'à une chose pour toujours, de préférence celle qui se trouve (à ses yeux) *toute faite*. Quand il est à droite, il n'est nulle part ailleurs.

Veut-on la preuve que le mono-traditionnaliste a l'adaptation en horreur ? J'ouvre un peu au hasard le seul livre de M. Bourget que j'aie sous la main et je trouve (*Sensations d'Italie*, Paris, s. d., p. 226), ces lignes écrites après visite d'un baigne :

“ Pour combien entrent dans le crime d'un pauvre les mauvais exemples venus de plus haut ? Aux yeux du juge qui nous attend tous au sortir de cette vie ténébreuse, sont-ce là les plus grands coupables ? La voix douloureuse et monotone des chaînes, cette voix où il entre un peu de l'implacabilité des choses et du gémissement à la fois, semble poser ces questions au visiteur, et elle le poursuit longtemps, pour lui rappeler des problèmes que les révolutionnaires *déclamatoires* ont déshonorés... Mais les démagogues ont beau transformer ces douloureuses questions *justement* (?) en vulgaires outils électoraux, ces problèmes existent...” *etc.*

On voit M. Bourget sortant du baignoir. Il reste d'abord un peu atterré et ne dit rien. Ensuite il rentre chez lui pour écrire. Il formule sa mauvaise humeur. Il y a certaines cuisines dans lesquelles il devient pénible au gourmet, au convive des plus belles tables, d'être entré. La mauvaise humeur, cette réaction, doit se déverser sur quelqu'un : c'est un mécanisme biologique. Un bourgeois, en pareil cas, constate que les criminels entrevus ont vraiment des “physionomies bestiales”. M. Bourget n'y manque point. Mais ce déversoir un peu naïf ne lui suffit pas, et il sent d'ailleurs que la

considération susdite ne disculpe pas le sort de l'injustice dont il pèse sur tous les hommes. Alors il s'en prend aux riches... oh ! pas bien méchamment ! Il les menace, à titre dubitatif, de quelque chose de lointain... le gentilhomme d'en haut, presque un parent, celui dont l'existence est prouvée par la nécessité des distributions de prix. Il les engage indirectement à réfléchir : il est si agréable de se sentir un peu coupable, et aussi de sentir qu'on se sent coupable. — Puis il pense aux révolutionnaires. Oh ! alors, il a trouvé, il ne se tient plus ! Les révolutionnaires déclamatoires : pensez donc, *déclamatoires !* (Et dont le style paraît, dans l'espèce, avoir plutôt déteint.) M. Bourget ne leur cache pas sa façon de penser. “La voix douloureuse... implacable... ces douloureux problèmes...,” puis, soudain, se tournant vers les *démagogues* : “Ces forçats... ces forçats que vous avez déshonorés... eh ! bien...”. Et il lâche l'argument suprême, il joue son va-tout, il ponte un maximum : “Outils électoraux !”

Je ne demanderai pas au brillant penseur sub-catholique où il a vu les questions de responsabilité pénale et plus généralement de réforme pénitentiaire servir d'instruments électoraux. Depuis Joseph II abolissant la torture contre un peuple

insurgé (pour ne pas remonter à la Bible et à la question chausse-trappe posée par les adversaires de Jésus sur le traitement de la femme adultère) jusqu'aux incidents récents où l'on a vu les amis de M. Bourget du côté du bourreau, un péril sans compensations menaça toujours les hommes qui, dépendant du public, réclament dans les lois une économie de répression. Beccaria et Bentham ne furent jamais, dans le programme de ceux que M. Bourget nomme "les révolutionnaires," un article par quoi l'on conquiert les foules.

Mais sans doute, en lançant cette injure, M. Bourget a seulement voulu mettre le cap de son ire sur les transformations du présent. Demandez-lui d'élégantes considérations générales — tant que vous voudrez; mais demandez lui un acquiescement muet, une neutralité bienveillante enfin, devant les œuvres infiniment moins distinguées et même plus ou moins électorales qui font passer la générosité des paroles dans l'urgence des actes, demandez-lui ne fût-ce qu'un peu de précision dans ses arguments et le choix de ses injures, et vous soulèverez aussitôt toute l'horreur de ses facultés d'inadaptation devant la vie.



Il y a des ligues formées par les personnes qui n'aiment pas l'avenir, qui n'aiment pas le présent, qui n'auraient pas aimé le passé. M. Bourget hait le mouvement qui dérange les ligues. Il déteste les élections.

Je croyais, moi, j'avais la naïveté de croire, qu'une élection, comme la plupart des affaires de la vie, est une affaire où beaucoup n'écoutent que leur intérêt, et où quelques uns aiment à n'en avoir d'autre que l'intérêt de tous ; où ceux là qui ne recherchent que leur intérêt personnel prennent souvent pour lui les plus étranges voix de passions très mobiles, et où le nombre, au surplus, ne se dirige vers ce qu'il veut qu'un peu à l'aveuglette, comme ces crustacés sans rétine habitants des cavernes. Mais je croyais aussi, j'avais la naïveté de croire, que, si aveugle, si tâtonnante, si incertaine, si brisée que soit la marche des majorités vers leur mieux-être — et quelle est la minorité qui ne profite pas en dernière analyse du mieux-être des majorités ? — le meilleur moyen que l'histoire ait encore trouvé pour assurer cette marche de la cité, ce sont ces élections que M. Bourget méprise, et où, si l'on voit beaucoup de jouisseurs ne point paraître, chacun a le droit moderne de témoigner. Je le



croyais, car l'homme est ainsi fait, hélas, que la marche des majorités légalement armées vers leur intérêt politique, sous la tremblotante lueur des notions les plus douteuses, assure mieux la conquête de cet intérêt que si la poursuite en était remise à la conscience des aréopages et des sanhédrins. Auriez-vous changé tout cela ? demanderai-je à M. Bourget.

Et je lui avoue même, j'ai la naïveté de l'assurer, que le jour où je vis Clémenceau, ce vieillard, ce citoyen, ce grand homme d'Etat, se rendre aux élections de son quartier, lorsque je vis ce maître, qui a toutes les qualités de la troisième République et qui est le seul personnage de la troisième République presque aussi admirable par ses défauts que par ses qualités, lorsque je vis cet homme dont la vie m'est un sujet d'édification par son unité, car il fut vigoureux comme polémiste et il l'est encore comme ministre, ce qui est peut-être plus difficile, lorsque je le vis s'appréter à déposer un bulletin dans l'urne, je compris qu'il allait se passer là une fête, presque autant qu'un rite, de l'intelligence, et de quelque chose de plus haut peut-être que l'intelligence, M. Bourget, — la volonté.

Vous trouvez plus intéressant de reprocher à Jules Ferry — que vous appelez "abominable",

et que je vénère, moi, parce qu'il nous a donné le Tonkin et l'instruction des filles, (je dis " nous " parce que quand un ministre donne à la France, la civilisation universelle en profite), — de ne pas avoir acheté les papiers de Balzac.

Mais ne parlons pas de Ferry, car si Clémenceau est un sujet littéraire, Ferry n'en est pas un, et nulle politique ne nous sert ici sinon à connaître d'une littérature.



Mithridate a aussi une religion.

Il se convertit en masse.

Un rêveur s'exprimait à propos d'un de ces Mérovingiens par cet hexamètre construit sur le modèle racinien (*Pour qui sont ces serpents... etc.*) :

*Mais Adolphe ce con-se-con-se-con-vertit.*

On peut aimer leur religion — je veux dire, celle de leurs religions à laquelle ils finissent généralement par s'arrêter — pour plusieurs motifs. Leur motif à eux, c'est que le dogmatisme consommé au concile du Vatican prête au psychasthénique un soutien ferme, l'unité imposée et de source extérieure que sa tension vitale ne lui

fournit plus, et une réponse toute faite aux questions dont la mission de l'homme sur la terre apparaît à nos yeux de modifier sans cesse jusqu'à l'énoncé.

Nous ne parlerons pas de leur religion. Nous goûtons devant les ilotes du malentendu volontaire la santé du pharmacien Homais dans lequel Flaubert a projeté un de ses états d'âmes les plus familiers, mais nous laissons le pharmacien à Mithridate.



Nous ne parlerons pas non plus du révolté unilatéral, du monagoniste défini plus haut, parce que cela nous éloignerait trop de M. Bourget.

Des adaptations de l'homme aux choses, le monagoniste n'en retient qu'une : l'attitude de la révolte. Il ne s'adapte qu'à une chose, le mal — pour le combattre ; et, en vertu de l'élan acquis, il ne conçoit qu'un certain mal, et un certain combat d'entre les combats contre ce mal. Dans *Varenka Olessova*<sup>1</sup>, voilà comment un savant em-  
pêtré dans une conception étroite et fausse de la

<sup>1</sup> Maxime Gorki, *Varenka Olessova*, traduit par S. Kikina et P. G. La Chesnais, Paris, Société du Mercure de France, 1906, p. 59 sqq.

vie parle à une jeune fille qui lui est bien supérieure aux yeux du poète, ce moraliste des dieux : “ Le devoir de tout honnête homme... c’est de consacrer à la lutte pour les opprimés, pour leur droit de vivre, *toute son intelligence et tout son cœur...* Voilà pourquoi le véritable héroïsme est nécessaire, et c’est dans cette lutte que vous devez le chercher. *En dehors d’elle il n’y a pas d’héroïsme. Les héros de cette lutte sont seuls dignes d’être admirés et imités...* voilà le combat où vous devez tourner votre attention, Varvara Vassilievna... je crois que vous auriez pu être un défenseur remarquablement ferme de la vérité ! Mais avant tout il faut que vous lisiez beaucoup... ” *etc.* Et elle lui répond admirablement : “ Vous parlez d’une manière... comme si les hommes bâtissaient une maison et qu’ils fussent tous égaux pour ce travail... Et puis vous avez dit que la vie était une lutte... voyons, où ça ? Au contraire les gens vivent très paisiblement. Mais si c’est une lutte — alors il faut qu’il y ait des vaincus ” *etc.*

Varenka Olessova (elle s’appelle aussi Varvara Vassilievna, mais dans un roman russe, chaque personnage a cinq ou six noms, — et je livre gratuitement cette remarque à MM. les chroniqueurs de la *Novoie Vremia* à court d’esprit sur l’informa-

tion des voyageurs français) a très bien compris que la vieille métaphore chrétienne vie= lutte, qui a emprunté un regain de succès à la fortune d'une expression darwinienne d'ailleurs mal comprise, est fausse. Pour les animaux la vie est surtout un jeu, et pour les hommes elle est surtout un travail : c'est bien différent.

La lutte, c'est l'agonie. Nous avons passé par l'agonie : nous sommes renés. Le jeu, cette explosion du déterminisme cosmique dont la lutte universelle est le clopinement, ce monde en comporte dans la mesure même où il comporte de l'agonie, c'est-à-dire dans la mesure où il est fini, borné, adventice. En tant que nous sommes déterminés, préférons l'explosion au clopinement. En tant que nous déterminons, — nous en parlerons une autre fois.

Le maître le plus haut du révolté unilatéral, ce fut Nietzsche, bien que, pour changer, il ait proposé d'écraser les opprimés, comme ces riches qui, au dire d'Aristote, formèrent une ligue où chacun jurait de faire le plus de mal possible aux pauvres : Nietzsche, qui dans sa tentative de création de valeurs ne parvint qu'à répéter désespérément un vœu judéo-chrétien de perpétuel dépassement de soi-même, et dans son entreprise de démolition

sut mettre en œuvre avec génie les deux grands leviers modernes, c'est à savoir, la haute culture et la mauvaise éducation.

Paix au fou de Sils-Maria, non pas parce que sa psychasthénie fut due à un ordre d'événements qui commande la pitié : s'il porta moins allègrement ce que l'on a nommé "la maladie de Goëthe", il lui reste assez de fouets pour inspirer la crainte. Quant à ses disciples nombreux, vieux ou jeunes, bien ou mal logés, avec ou sans "sur-home", dynamitards vagabonds ou banquiers à la baisse, il leur sera beaucoup pardonné parce qu'il ont beaucoup ignoré.



Nous, Beck, littérateur amateur comme on sait, et auteur inédit sinon inédit, nous vendons — nous donnons — dans notre boutique, non pas des œillères pour les chevaux, non pas des verres fumés pour les astronomes qui voudraient bien voir le soleil en plein midi, mais un peu de métharfer pour messieurs de l'an 80.

## SEXE ET GRAMMAIRE

Après la classification des écrivains par sexes, la classification par ménages. M<sup>lle</sup> Louise Lalanne "écreinte" M<sup>me</sup> Lucie Delarue-Mardrus (*Les Marges*, mars 1909) et, par la même occasion, le D<sup>r</sup> J. C. Mardrus, mari, comme on sait, du poète d'*Occident*.

La littérature était déjà une grande province, elle va devenir une grande famille.

Le D<sup>r</sup> Mardrus y montrera, le soir, la lanterne magique. Le traducteur des *Mille Nuits et une Nuit* a plus fait pour notre bonheur terrestre que quatre générations d'arabisants. Son influence sur les lettres, déjà considérable, ira croissant. Comme me le disait très justement Tolstoï, dont l'avis vaut peut-être bien celui de mon éminent concitoyen le professeur Chauvin, le maître d'ailleurs illustre de la bibliographie arabe, qui blâme l'impudeur de Mardrus, aucune époque et aucune littérature n'avaient fourni jusqu'ici une version aussi précieuse des *Mille Nuits et une Nuit* (1).

(1) Au surplus, l'édition inexpurgée de la traduction anglaise se vend quatre à six mille francs l'exemplaire, ce qui la rend peu accessible.

M<sup>lle</sup> Louise Lalanne montre du parti pris lorsqu'elle entreprend la démolition de M<sup>me</sup> Lucie Delarue-Mardrus, le plus grand poète féminin de l'heure présente, sur un livre en prose (duquel je ne puis parler, n'en ayant lu que des fragments, qui ont paru dans un journal). Elle reproche entre autres choses à cet auteur de ne pas avoir "étudié l'histoire" et d'ignorer la conquête du Levant ou de la Sicile par les Normands. Mais il paraît, au contraire, que M<sup>me</sup> Mardrus s'y entend assez et que (si j'ose glisser sur la pente où les lettres aujourd'hui nous invitent) c'est du Levant que lui vint la lumière. Et puis, la conquête de la Sicile par les Normands, ces choses là, c'est à l'Histoire ce que le langage des fleurs est à la botanique !

Mais M<sup>lle</sup> Lalanne a bien raison de louer Colette Willy. Cette sauvage de Colette Willy a diablement du style, et Bas-de-Cuir et Gros-Serpent au rire invariablement silencieux lui eussent envié son art de discerner les parfums comme un chien. Un de mes amis, qui a habité les colonies, a vu Colette Willy dans le monde, où elle allait pieds-nus (on sait qu'elle les a fort beaux). Cet homme pers-



picace distingua sur un ongle l'imperceptible signe des petits-fils de quarterons et reconnut qu'un trisaïeul ou une trisaïeule de l'écrivain qui donne tant d'esprit aux bêtes appartenait à la race qu'on nomme Nègre. Voilà qui nous mène loin des Académies, et nous craignons bien qu'après ces révélations notre élection à l'Institut ne soit compromise à jamais. Ces vérités sont vraies pourtant — avez-vous remarqué comme il suffit d'être sérieux pour prendre tout de suite l'air paradoxal — et ce sont même les premières que j'aie apprises après ma première communion. Tant il y a que la pourpre plus intense d'un sang nigritien, qui fit l'imagination colorée et colorée de Dumas père, ce génie méconnu, l'esprit, frénétique pour le temps, du fils, et la bravoure enragée du grand-père, nous aurait donné la hardiesse de Colette Willy. Comme cette hardiesse est précieuse, quand elle se fond dans notre bonne et sainte médiocrité française. Une plume de cacatoès sur un chapeau de Lewis.

Mais pourquoi Mlle Lalanne écrit-elle :  
“ La liberté d'esprit qui règne dans ce livre à succès est de bonne augure pour l'avenir

d'une littérature qu'entravent à cette heure trop de science élémentaire, trop de philosophie puérile ? ” Il y a trois ans, hélas ! que, ayant parié mon dictionnaire Littré contre un cigare de 3 francs que M. Wilmotte était intelligent, je perdis le dictionnaire, plus un encrier en bois des Iles. Cependant, et encore qu'on doive tenir pour périlleux de trancher des genres sans son dictionnaire, j'ose assurer à Mlle Lalanne qu'il vaudrait mieux dire : “La liberté d'esprit.... est de bon augure pour l'avenir d'une littérature qu'entravent à cette heure trop de science élémentaire....”

Mais le péché apparaît rémissible d'écrire comme on parle.

### CONTRE MALLARMÉ

Les hommes de ma génération et moi je ne crois pas que nous puissions suivre Mallarmé dans “ Un coup de dés jamais n'abolit le hasard.” Notre influence comme naturistes ne saurait être contestée. Mais Mallarmé reste à mes yeux un grand poète, un maître définitivement acquis au trésor de la langue et à l'histoire de la sensibilité.

M. Jean-Marc Bernard reconnaît en lui “ un *merveilleux ouvrier* du vers.” Je ne sais si cette alliance de mots peut passer pour licite. Quoi qu’il en soit, qui sera, dans la forme, créateur, si Mallarmé n’y est qu’“ ouvrier ” ?

Dans le fond, M. Bernard lui reproche l’absence d’idées, et plus encore l’obsession des mots : *impuissance, stérilité, vide, stérile*, etc., en tant qu’elle caractérise, suivant lui, la stérilité intérieure de ce poète.

Un peu de précision, s’il vous plaît. M. Bernard a l’esprit délié, mais il ne l’emploie qu’à brouiller les fils. Faut-il que l’on soit obligé de venir faire remarquer que :

1° l’absence d’idées ne saurait empêcher un homme d’être grand poète et qu’il suffit à un poète de posséder, outre une certaine qualité de forme, d’admirables sentiments, pour atteindre à la grandeur ;

2° M. Bernard se contredit formellement et manifestement lorsqu’il situe lui-même en face de la prétendue absence d’idées de Mallarmé le souci constant de ce poète de parler de l’impuissance humaine. L’idée de l’impuissance humaine, mais c’est la base

même et presque le couronnement (*preuve du pari*) de l'œuvre de Pascal — voyons, Monsieur, que vous faut-il de plus ? — et d'ailleurs le thème favori des méditations de beaucoup de grands poètes et de grands penseurs de tous les temps. Il n'y a pas d'idée affirmée plus nettement dans Homère, et elle remplit tout Leopardi. Tolstoï — le plus grand *créateur* contemporain — m'a clairement affirmé qu'il considérait son œuvre comme manquée, que François d'Assise à ses derniers jours n'avait pas échappé à pareille infortune, qu'à cette occasion un drame s'était passé dans sa conscience lequel P. Sabatier avait eu tort de ne pas mettre en lumière, et que ce drame s'accomplissait dans la conscience de chaque chrétien, c'est à dire, selon la pensée de Tolstoï, chez les représentants les plus hauts, les plus puissants et les plus actifs de l'humanité. Il n'en faut pas plus pour rappeler clairement que: *a*) l'idée d'impuissance est une idée; *b*) c'est une idée très philosophique et très humaine, en un mot, une idée de penseur.

3° Une des découvertes les plus importantes de la psychologie moderne, c'est la loi en

vertu de laquelle plus un *sentiment* est profond et passionné, plus il tend à teinter de sa nuance tous les autres faits de la vie de l'esprit. Si donc il est vrai, comme M. Bernard cherche à l'établir, que le sentiment de l'impuissance humaine est nettement prédominant dans l'œuvre de Mallarmé, cela prouve simplement que Mallarmé avait une sensibilité passionnée, ce qui a été considéré jusqu'ici comme la marque des poètes et comme un signe d'ardente vitalité. Je demande à M. Bernard s'il a changé tout cela ?

Tout ce que M. Bernard a écrit jusqu'ici sur la question ne peut donc servir qu'à établir l'intensité de la nature de Mallarmé comme créateur sentimental et comme vivant.

J'ai eu en outre le plaisir de voir en M. Bernard un esprit ingénieux, mais je regrette qu'il ne sache pas se placer dans l'attitude mentale nécessaire à ceux qui désirent fût-ce par jeu "résoudre" une question. Ses arguments spécieux et sa dialectique tendancieuse impliquent l'avocat plutôt que le chercheur. Si M. Bernard est logicien, il reconnaîtra que l'argument : "Une œuvre qui est une "fin" et qui n'est que cela, ne

peut être féconde en soi ; car seule une saine et pleine “ maturité ” peut porter des fruits ” ne laisse à l’analyse qu’un regrettable calembour.

### ÉCRASONS LES GRANDS HOMMES

Un critique pictural émet l’opinion qu’il faut revenir à l’enseignement du dessin par la copie des exemples dessinés plutôt que par celle des objets de la nature. Je ne veux pas rencontrer ici cette thèse en elle-même, mais j’y vois la manifestation d’un état d’esprit. Notre critique ajoute en effet: soyez sûr que si le débutant est vraiment doué, il ne laissera pas d’imprimer sa marque aux formules sous lesquelles on l’a en quelque sorte laminé.

L’aimable mais dangereux esprit qui pense ainsi ne se demande pas combien de temps (cette matière digne entre toutes d’économie) et d’inutiles souffrances coûtera au malheureux élève de désapprendre ses formules, si d’aventure elles disconviennent essentiellement à son tempérament. Toujours l’idée, qui a pris naissance dans ces dernières années, et qu’ont exprimée notamment M. Eugène

Rouart et M. André Gide, qu'il faut décourager l'art et, par surcroît, écraser les grands hommes. Cette idée se fonde elle-même sur cette vieille idée romantique qu'un grand homme est nécessairement indépendant des événements qui pourraient paraître à première vue de nature à contrarier sa culture, son développement, ou sa destinée. On ne distingue pas entre la contrainte de source intérieure et la contrainte de source extérieure, on pense que toute contrainte sera utile au créateur, et que l'art y gagnera, par la suppression des médiocres — comme si d'ailleurs une certaine médiocrité ne fournissait pas le meilleur gage de durée.

Pour exprimer l'indépendance de l'artiste, M. Jean Moréas va jusqu'à écrire que la mort ne vient que lorsque nous n'avons plus rien à dire. "La mort est ponctuelle ; elle vient à son heure."

Par cette assertion le grand Hellène pâlit, car seul un pâle Icare prétendrait faire échec et mat à mort.

En somme, on veut se venger de la médiocrité sur le dos du génie.

Je comprends très bien cette tendance

égarée. Son germe n'est pas sans noblesse. Je suis de ceux qui ont combattu, et j'ose dire avec efficacité, le protectionisme artistique. Il a cependant donné sous Louis XIV d'assez bons résultats. Je reste son adversaire, mais craignons de ne pas apercevoir toutes les faces d'une question dans l'étude de laquelle ces lignes ne visent d'ailleurs nullement à nous engager aujourd'hui.

Lycurgue ordonnait que l'on frottât de vin le corps des enfants nouveaux-nés. Les faibles mouraient, les forts, assure Plutarque, s'en trouvaient fortifiés.

Toute la question est précisément de savoir si on fortifie le créateur en le handicapant. Il y a bien des moyens pour cela. Naguère, nous vîmes dans la presse une campagne en faveur d'un impôt sur les rééditions d'œuvres tombées dans le domaine public. Messieurs les scribes voulaient tout simplement handicaper les écrivains arrivés à la postérité.

Pour moi je pense qu'un pur-sang se crée à lui-même tout ce qu'il lui faut en fait, sinon de handicaps, au moins de steeple-chases, pour s'invigorer.

Le créateur a en outre la douleur.



Tendons à ces crucifiés, comme le soldat dont l'exégèse populaire comprit si mal le geste, une éponge imbibée d'eau vinaigrée et aromatisée.

Dieu lui aussi est à la broche de l'univers. Vinculé sur les sommets, il réclame douloureusement notre concours dans le silence et l'agonie des mondes. Pratiquons donc une solidarité des forts.

Le poète, fait pour jouir terriblement, n'aveint le plus souvent que l'envers ou l'enfer de cette faculté.

Mais qu'un calembour même eschatologique ne substitue pas ici l'obscurité des mythes à la simplicité de la question.

Le génie dépend nécessairement de son éducation, de son milieu, de sa culture, de sa santé, de sa longévité, de ses revenus et de ses charges. Goethe n'aurait pu se réaliser comme grand homme si sa langue maternelle avait été le Kurde. Le génie n'empêche pas non plus d'être honnête. J'ai connu un homme du talent le plus considérable qui travaillait huit ou dix heures par jour pour nourrir sa famille. Il ne lui restait pour le travail littéraire que peu d'heures, car sa

santé était mauvaise. Comme une grande œuvre exige que l'on y pense constamment, il ne put écrire que des choses menues.

On assure toutefois que les événements finissent par servir le génie. Renan, par exemple, sentait dans sa vie une prédestination. Il serait superflu de rappeler l'exemple de Napoléon, de Socrate, et plus généralement la conviction " envers et contre tout " dont tant d'hommes héroïques firent preuve nonobstant les vraisemblances.

Mais ces grands hommes étaient quelquefois des fous. Claudel, par exemple, si j'en juge par *Le Partage de Midi*, entend une voix. C'est un halluciné. Dans un esprit comme le sien, la folie se localise et reste compatible avec les qualités pratiques les plus éminentes et les plus rares.

J'ai toujours eu, aussi loin que remontent mes souvenirs, le sentiment le plus constant et le plus ferme de la prédestination. Mon enfance, nourrie de Plutarque, considérait comme impossible une vie qui ne fût pas mise au service du bien général et de la gloire. Mon expérience, si je l'embrasse d'un regard rétrospectif, semble vérifier la valeur,

et l'exactitude des prévisions, du sentiment qui remplissait mon enfance. Je ne trouve en effet dans ma vie aucun événement important qui n'ait été précisément à son heure le plus utile à ma culture qu'il fût possible. Le sentiment dont je parle était d'ailleurs entièrement indépendant de ses réalisations. Je ne comprends pas qu'un homme modeste, clairvoyant, comprenant l'attitude d'ironie et de défi que l'ordre du monde rend de mise, écrive quatre lignes, s'il n'y est poussé par le sentiment d'une obligation (tout *impératif* exclu) ou d'une force pour ainsi dire fatale.

Y a-t-il dans des observations analogues une preuve d'une prédestination providentielle (1)

(1) Si nous ne croyons pas en Dieu, nous sommes bien loin cependant de nier la Providence, c'est à dire l'action dans le présent d'un but extemporané ou d'un élan bergsonien du monde — tout au contraire du déiste, qui affirme Dieu mais nie son action post-créationnelle. Athée dans le sens le plus religieux du mot, comme au sens le moins exclusif, nous posons Dieu, beaucoup plus que nous ne l'affirmons, comme une donnée de ce lieu de l'être où l'amour accomplit l'unité du moi et du non-moi. Au sein de cet inconscient sensible, la Providence psychologique apparaît tour à tour comme une source ou comme un prolongement de cette Providence cosmique dans laquelle s'anticipe le Dieu futur. Dieu comme cause du monde se confond avec le monde, mais Dieu comme but du monde se distingue du monde. Moniste si l'on considère les origines, dualiste à envisager un certain devenir, cette position, bien plus expérimentale qu'hégélienne, ouverte par l'introspection immédiate, prête à chaque

chez ceux qui pratiquent la création ? Il n'entre aucunement dans notre objet d'aborder ici cette question. Nous avons voulu simplement indiquer quelques faces du problème de la contrainte de source extérieure chez les artistes, et esquisser une protestation contre des théories plus récentes qu'opportunes.

Protestation : car en effet, la seule chose qui soit certaine, c'est que, même s'il existait en faveur de l'homme créateur une certaine prédestination lui rendant seconds, favorables, les événements même en apparence les plus contraires, encore ne devrions-nous dans notre comportement à son égard ne nous inspirer

méthode la vigueur et tout ensemble la prudence de toutes les autres. En localisant l'athéisme, elle lui laisse toutes ses vertus, les plus subversives, les plus impertinentes, comme les plus prudentes, comme aussi les plus indulgentes. Elle rend à Dieu cet infini, cet avenir, cet amour actuel, que nos désirs servent chaque jour. Véritable hyperthèse, elle unit et concilie organiquement cosmologie et ontologie, déterminisme et liberté, foi et désespoir. Elle fait plus : par delà les fumées d'un prétendu désintéressement du chercheur, elle laisse à l'incognoscible la faculté d'un dernier mot *complétant* par le dialogue, *bien plus que le justifiant*, ce postulat de la joie, le plus intime de notre être, soliloque jusqu'ici seul où les mondes intègrent une dignité. — Mais il est temps de clore cette note, par quoi nous avons voulu simplement et sans prévenir certaines interprétations fâcheuses qu'aurait pu susciter un mot que l'ordre du discours avait appelé.

en rien de cette thèse mystique et brouiller les méthodes en imitant dans la nôtre celle du monde, ou celle du dit créateur. S'il est encore une chose bien certaine, c'est que, si le ciel, pour ainsi parler, existe, le seul moyen de le gagner consiste à vivre sur la terre comme si elle seule existait : car, comment nos actes seraient-ils le commencement de la perfection, s'ils ne valent pas par eux-mêmes ?

Que donc un professeur de dessin s'adapte à son élève, et son élève aux choses ; mais non pas tous deux à des formules idéales. Sur-tout, que le professeur n'aille pas compter pour justifier son enseignement que l'élève (s'il possède le tempérament d'un créateur) saura bien oublier les recettes apprises. Car l'oubli concerne les créateurs, et non pas les professeurs. A chacun son métier, et les vaches seront bien gardées, disait-on autrefois. Je demande qu'on y revienne.

CHRISTIAN BECK-

## NOTES.

Le *Mercur*e de France vient de faire paraître une édition définitive des *Heures Claires* d'Emile Verhaeren. Occasion pour nous de reparler, dans un de nos prochains fascicules, de cette œuvre célèbre. Que le lecteur, en attendant, ne manque pas d'en prendre prétexte pour la relire.



Dans l'*Occident* de février, ces nobles et justes propos d'Edmond Jaloux :

*Ce ne sera pas une des moindres particularités littéraires de ce temps que la beauté de quelques-unes de ses œuvres théâtrales non destinées à la représentation et la parfaite sottise du plus grand nombre des pièces jouées. Il semble que, de plus en plus, pour les lettrés, le théâtre ne se localise plus au côté cour et au côté jardin de la scène, ils n'ont plus besoin que des acteurs revêtent les oripeaux de leur rôle et parodient nos grimaces et nos douleurs. L'art dramatique abandonne les planches ; n'étant plus une manifestation de la vie profonde d'un peuple, il n'a plus qu'à abdiquer son rôle symbolique et à se combiner idéalement pour celui qui ne veut voir qu'en lui-même, silencieusement, de dramatiques schémas de rapports humains.*

*Ce théâtre existe, presque mystérieusement. Dépouillant tout l'adventice du roman, il restitue à l'humanité sa forme totale ; il réduit l'intrigue à ses éléments fondamentaux, se ramène à*

*l'essentiel des conflits supposés, résumés en paroles absolues. C'est ainsi qu'il continue la tradition classique, mais cette tradition, ce n'est certes pas la tragédie partout triomphante qui la perpétue, où le pire verbiage, la redondance romantique, l'emphase, remplacent fâcheusement cette réduction à l'indispensable à laquelle je fais allusion. Que l'on compare Partage de Midi de Paul Claudel à telle Hélène ou à telle Electre de récente fabrication, et l'on verra où est la tragédie classique.*

*De ce théâtre non joué, la littérature récente offre de nombreux exemples. Sans remonter jusqu'à l'admirable Axel de Villiers de l'Isle-Adam, on peut citer justement les drames fulgurants de Paul Claudel, d'une ligne si sobre et si pure sous leur grouillement extérieur, et aussi, sans doute, la Nef d'Elémir Bourges, eschyléenne création aussi métaphysique que dramatique. N'oublions pas les attachantes tragédies d'André Gide, classiques de forme et de composition, malgré leur complexité de sentiment et de pensée. Il faut encore adjoindre à ce théâtre Le Génie est un crime, où Camille Mauclair a mis sa ferveur idéologique et les premières pièces de Maeterlinck qui conservent une telle profondeur d'humanité sous leur apparence fantomatique et menue.*



Seriez-vous, Monsieur, une succursale aussi de Fénelon ? On connaît le Cygne de Cambrai. Voici le Cygne des Etangs d'Ixelles :

*Tandis qu'un cygne, à peine encor descendormi,  
Dans le parterre en fleur d'où sa blancheur émerge*

<sup>1</sup> Il s'agit évidemment de ces adaptations de l'antique, dont, autant que M. Edmond Jaloux, nous sommes adversaires, parce qu'elles apparaissent l'un des pires obstacles à la rénovation du théâtre, dans le sens du tragique précisément. (N. D. L. R.).

*Bat de l'aile et flattant la grâce de ses lignes  
 Descend, hésite un peu, plonge et comme en l'étang  
 Se double son image heureuse, en même temps  
 S'augmente en nous l'envie aimable d'être un cygne.*

(MARCEL ANGENOT.)



M. Maurice des Ombiaux vient de publier son vingt-cinquième livre. Encore que de ceux qui ne mesurent pas à la rame de papier la valeur d'un écrivain, nous reconnaitrons volontiers que, dans ce pays-ci, publier vingt-cinq livres marque déjà (quand l'on n'en pourrait juger que par cette seule fécondité) une indéniable vocation pour les belles-lettres. On comprend aisément qu'à Paris, où la denrée littéraire se vend à peu près aussi bien que le vermicelle ou le savon noir, des gens entreprennent d'écrire sans y être poussés par un impérieux destin ; on comprendrait moins bien qu'à Bruxelles, et surtout dans le temps où M. des Ombiaux commença d'écrire, quelqu'un n'ayant pas dans le ventre le diable de la littérature, eût tant fait gémir les presses. M. des Ombiaux n'est pas un amateur, mais un écrivain.

Il a du reste à notre estime des droits beaucoup plus sérieux que l'abondance de sa production livresque. Nous avons dit ailleurs ce que nous apprécions dans son œuvre ; comment et en quoi elle nous paraît méritoire. Il serait enfantin d'exiger que tout le monde soit Goethe ou le Dante ; il suffit que l'on fasse bien la besogne à quoi l'on a décidé de consacrer son effort ; or, est-il contestable que M. des Ombiaux a excellé dans le genre qu'il s'est choisi ?

A cause cependant du caractère très spécial d'un tel genre,



à cause de son originalité-même qui le restreint, il n'est peut-être pas déplacé, au moment où le jubilé de M. des Ombiaux incite à jeter un coup d'œil général sur son œuvre, de faire remarquer que vingt-cinq volumes constituent une contribution folklorique suffisante à l'étude des mœurs wallonnes. M. des Ombiaux est encore un homme jeune — a-t-il beaucoup plus de quarante ans ? — il peut se renouveler ; il n'est qu'à la moitié de sa carrière ; avec la fertilité qu'on lui connaît, sa plume ne refuserait pas sans doute de donner une nouvelle série de vingt-cinq livres. Mais il importe au renom de M. des Ombiaux, que cette seconde série, s'il la donne, ne soit pas une redite de la première. Pour nous qui avons le plaisir de connaître cet écrivain personnellement depuis plusieurs années, nous savons qu'il reste en lui beaucoup plus que ce qu'il a donné jusqu'à présent : certainement s'il s'était tourné davantage vers la France, aurait-il fait une œuvre autrement importante et jouirait-il d'une réputation autrement flatteuse.

Est-ce amour trop exclusif de son village, est-ce dédain pour la gloire, M. des Ombiaux n'a jamais manifesté bien activement de ses sentiments francophiles. C'est toujours avec peine, que nous le voyons paraître parfois devant le public dans la compagnie de gens qui assurément ne le valent pas : le malheur, a écrit l'un des nôtres, est qu'il se trouve des groupements où l'on ne saurait faire sans apparaître un peu solidaire des pires crétins. Qu'on nous fasse remarquer qu'à telle table parurent aussi de très grands poètes, nous répondrons qu'outre qu'il peut sembler différent de n'y paraître qu'une fois et simplement en conférencier dûment rétribué, ou d'y paraître régulièrement en manière presque d'organisateur, il est des promiscuités qui ne sauraient entamer la gloire d'un génie universellement reconnu, mais dont vous et moi, M. des Ombiaux, qui ne jouissons que d'une réputation,

moins solidement établie, nous devons nous garder avec soin, sous peine de fort nous compromettre.

Tout ceci soit dit en passant. Car notre avis sincère est qu'il n'y a évidemment là chez M. des Ombiaux qu'un louable, mais dangereux mépris du qu'en dira-t-on, une bienveillance dans le tempérament, qui fait que M. des Ombiaux considère avec indulgence et bonhomie la vie littéraire : nous laissons à ceux que M. des Ombiaux considère comme ses meilleurs amis, de le qualifier publiquement de "rusé wallon", accusation d'ailleurs toute gratuite.

Faut-il ajouter qu'aux congratulations adressées déjà à M. des Ombiaux à l'occasion de la publication de son 25<sup>e</sup> livre, nous nous empressons bien cordialement de joindre les nôtres ?



Sous la direction de M. Georges Ducrocq, vient de paraître un recueil trimestriel : *les Marches de l'Est*. Ce n'est pas que le luxe de l'édition, le nombre et le bon goût des gravures, le choix et la qualité des collaborateurs, qui fait la valeur rare de cette publication ; c'est son esprit ; c'est son attitude ; c'est l'homogénéité de ses pages. Etonnement et joie, de lire un si parfait recueil, en ces temps où les revues ne sont toutes que des capharnaums. Rarement voit-on se grouper ainsi des écrivains, dans une autre communion que celle de la publicité mutuelle ou du simple salaire. Il y avait cependant déjà l'*Occident* ; voici maintenant les *Marches de l'Est*, où l'on sent planer, de la première à la dernière page, une même grande idée. Cette idée — la défense de la culture française contre les prétentions pangermanistes — on sait que nous la partageons. Il est vrai que les *Marches de l'Est* empruntent leur discipline à Barrès ; sans remonter jusqu'au déluge, on y

célèbre pourtant Charlemagne ; c'est aller un peu loin chercher ses morts. Mais ne chicanons pas. Le jugement d'André Gide est juste, qui admet les théories de Barrès pour les provinces frontières ; or c'est à Nancy que paraissent les *Marches de l'Est*.

Voici le sommaire complet du premier numéro de cette publication :

*Lettre-préface*, Maurice Barrès. *Fragments*, Comtesse de Noailles. *Femmappes*, Dumont-Wilden. *La Flandre*, G. de Poncheville. *Décence Lorraine*, Charles Demange. *Chansons et Rondes*, Raulin. *Blocus de Metz*, Knœpfler. *Francs d'Austrasie*, Georges Ducrocq. *La langue parlée à Thionville*, Heckmann. *Un siège*, Maurice des Ombiaux.

LE NAIN GRAS.



# Les VISAGES DE LA VIE sont en vente:

## BELGIQUE :

DEPOSITAIRE GÉNÉRAL : **CH. VAN DE WAELE** (ancien Lacomber)  
**31, rue des Paroissiens, Bruxelles.**

- à **Bruxelles**
- Librairie Castaigne, *rue Montagne aux herbes potagères*
  - „ Dechène & Fils, *galeries Saint-Hubert*
  - „ Falk, *rue du Parchemin*
  - „ Goossens, *rue Lebeau*
  - „ Jérôme, *galeries Saint-Hubert*
  - „ Katz, *rue Neuve*
  - „ Kissling, *rue Caudenberg*
  - „ Lamertin, *rue du Marché aux bois*
  - „ Mayolez & Audiarte, *place de l'Université*
  - „ Misch & Thron, *rue Royale*
  - „ Moens, *galerie Borther*
  - Office de Publicité, *rue de la Madeleine*
  - Librairie étrangère Spineux, *rue du Bois Sauvage*
  - „ Vanderhinden, *rue de Ruysbroek*
  - „ d'Art Van Oest, *place du Musée*
  - Kiosques de la Gare du Nord
- à **Anvers**
- Librairie Ackermann, *place verte*
  - „ Forst, *place de Meir*
  - „ Smeding, *marché Saint-Jacques*
- à **Liège**
- „ Bellens, *rue de la Régence*
  - „ Georges, *rue de la Cathédrale*
  - „ Gnusé, *rue du Pont d'Ile*
  - „ Henry, *rue du Pont d'Ile*
  - „ Desser
  - „ Gothier
- à **Gand**
- Kiosque de la Gare du Sud
  - Librairie Van Goethem, *rue des Foulons*
  - „ Vuylsteke, *rue des Vaches*
  - „ Herkenrath
  - „ Hoste
- à **Mons**
- „ J. Leich, *rue de la Station*
  - „ Mayermans, *rue de l'Athénée*
  - „ Scattens, *rue de la petite guirlande*
- à **Louvain**
- „ Stroobants, *Grand'place*
  - „ des Trois Rois
- à **Ostende**
- „ de Lannoy, *rue de la Chapelle*
  - „ Godfurneaux, *rampe de Flandre*
  - „ Vlietinck, *rue de la Chapelle*
- à **Bruges**
- „ De Reyghere, *rue de la Monnaie*
- à **Tournai**
- „ Cazy, *rue de Paris*
  - „ Vasseur, *grand'Place*
  - „ De Callona-Liagre

à Charleroi	Comptoir de librairie du Journal de Charleroi Librairie Houdez Bazar du Livre
a Namur	Librairie Roman, <i>rue de fer</i> " Balon
à Courtrai	" Vandekerkhove
à Malines	" Van Doorselaere, <i>Bruel</i>
à Verviers	" Boumal, <i>rue du Brou</i> " Vinche, <i>pont du Chêne</i>
à Arlon	" Everling, <i>marché aux légumes</i>
a Ath	" Provost
à Spa	" Engels-Krins, <i>rue Royale</i>

## FRANCE :

à Paris	Librairie Michel Albin, succ. Vanier, 5, <i>Quai St. Michel</i> " Arnaud, 26, <i>Avenue de l'Opéra</i> " Castiglione, 14, <i>rue de Castiglione</i> " Flammarion & Vaillant, <i>boulevard des Italiens</i> " Flammarion, <i>galeries de l'Odéon</i> " Flourey, <i>boulevard des Capucines</i> " Rey, <i>boulevard des Italiens</i> " Stock, <i>place du Théâtre Français</i>
à Lyon	" Georg, 36, <i>passage de l'Hotel-Dieu</i>
à Marseille	" Carbonelle, 56, <i>allées de Meilhan</i>
à Bordeaux	" Feret & Fils, 15, <i>cour de l'Intendance</i>
à Lille	" Taillandier, 13, <i>rue Faidherbe</i>
à Nancy	" Dupont-Metzner, <i>rue Gambetta</i>
à Nice	" Saleron, 62, <i>rue Gioffredo</i>
à Menton	" Antonini, <i>avenue Félix Faure</i>
à Pau	" Dupuy, <i>place du Palais</i>
à Amiens	" Lenoir-Bayard, <i>galerie du Commerce</i>
à Toulouse	" Privat, 14, <i>rue des Arts</i>
à Trouville	" Rabey, 71, <i>rue des bains</i>

## SUISSE :

à Genève	Librairie Burkhardt, 2, <i>place du Molard</i> " Courvoisier, 9, <i>rue du Mont Blanc</i> " Georg, 10, <i>Corraterie</i>
à Lausanne	" Nouvelle, <i>rue du grand chêne</i>

## PAYS DE LANGUE ÉTRANGÈRE :

à Londres	Library to the King, Hatchard, 187, <i>Piccadilly W C.</i> Librairie Française, 16, <i>Wardour Street, W C</i>
à Rome	„ de la Cour, Flli Treves, 174, <i>via Corso</i>
à Naples	Libreria Popolare Universale, 2, <i>Via Forno Vecchio</i> Cosmopolitan Library, 10, <i>Via Nuova Montcoliveto</i>
à Milan	Libreria internazionale, Flli Treves, <i>gall Vitt. Emanuele</i>
à Gènes	Librairie Riecci, <i>gall. Mazini</i>
à Florence	„ de la Cour, Seeber, 20, <i>via Tornado</i>
à Venise	„ Rosen, 40, <i>place St. Marc</i>
a Madrid	„ internationale, <i>San Bernardo</i>
à Barcelone	„ internationale, <i>calle Fernando</i>
à La Haye	Passage boekhandel, <i>passage</i>
à Munich	Hof-Buchhandlung, Th. Ackermann, 10, <i>promenadeplatz</i> Buchhandlung, U. Putze, 8, <i>Briennerstrasse</i>
à Prague	St Andreche buchhandlung, <i>Graben 969</i>
à Constantinople	Librairie O. Reil, <i>grande rue de Para</i>

VIENT DE PARAÎTRE à la SAINT CATHERINE PRESS LTD. à BRUGES :

## “ LES AUTRES ”

Un petit volume de luxe, à tirage restreint, de M. CHARLES DULAIT.

C'est œuvre, éditée HORS COMMERCE, pour la presse et les amis de l'auteur, n'est pas mise en vente en librairies; l'Éditeur toutefois dispose encore de quelques exemplaires qu'il cède au prix de TROIS FRANCS.

## BULLETIN DE SOUSCRIPTION

*Je soussigné*  
*demeurant, rue* \_\_\_\_\_ *à*  
*désire recevoir, contre remboursement, l'ouvrage de M. CHARLES*  
*DULAIT : “ LES AUTRES ” dont le prix est de trois francs.*

*Signature :*

*A renvoyer au Secrétariat des VISAGES DE LA VIE, 57, avenue des Arquebustiers, Bruxelles.*

# Charles VAN DE WAELE, Libraire

(ancien Lacomblez)

31, rue des Paroissiens, BRUXELLES.

—\*—  
**NOUVELLES ÉDITIONS :**

MAURICE MAETERLINCK.

THÉÂTRE (3 volumes) chaque volume fr. 3.50

Premier volume : La Princesse Maleine — L'Intruse — Les Aveugles.

Deuxième volume : Pelléas — Aladine — Intérieur — Tintagiles.

Troisième volume : Aglavaine et Sélysette — Ariane et Barbe-Bleue — Sœur Béatrix.

**Le Courrier** bi-mensuel  
le n° : 0.60  
Abn } France... : 12 fr.  
Étranger : 15 fr. **Européen**

Revue Politique Internationale

COMITÉ DE DIRECTION :

BJÖRNSTJERNE BJÖRNSSON, Jacques  
NOVICOW, Nicolas SALMERON, ancien  
Présid. de la Républ. Espagnole, Gabriel  
SÉAILLES, Professeur à la Sorbonne,  
G. SERGI, Prof. à l'Université de Rome,  
Ch. SEIGNOBOS, Prof. à la Sorbonne.

Remboursement de l'Abonnement  
par Primes entièrement Gratuites

Numéro Spécimen Gratuit sur demande  
278, Boulevard Raspail, Paris

## VIESSY

(LA BALANCE)

Revue Scientifique, Artistique,  
Critique et Bibliographique.

Union postale : un an, 18 frs.

Paraît mensuellement en 80 pages  
minimum.

MOSCOU, place du Théâtre,  
maison Métropole 23.

## L'ART MODERNE

Revue critique hebdomadaire  
sous la direction de M. Octave Maus

Belgique ; un an 10 frs.  
Union postale : un an 13 frs.

L'Art Moderne est envoyé à l'essai durant un  
mois aux personnes qui en font la demande

rue de l'Industrie, 32,  
BRUXELLES.



« Le prêt est consenti pour un mois...  
« Le dépassement du délai réglementaire entraîne la  
perception de 3 francs par livre et par jour de retard. »

---

188.V.59  
} gant.

~~P~~

# Les Visages de la Vie

Revue littéraire mensuelle

---

Les VISAGES DE LA VIE publient en tête de chaque numéro une ou plusieurs des chroniques régulières suivantes :

Chronique de l'Altruisme	CHRISTIAN BECK
Pages de l'Imagier	J. DE BOSSCHÈRE
Psychérides	JEAN DOMINIQUE
Chronique Panthéiste	CHARLES DULAIT
Les Idées en France	MAURICE LE BLOND
La Vie Populaire	LOUIS PIÉRARD
Chronique Lointaine	HENRI VAN DE PUTTE

et quelques autres non encore déterminées.

---

En plaçant au front de leur maison le nom d'EMILE VERHAEREN, les écrivains réunis ici non pas entendu se proclamer disciples de la pensée ou de l'esthétique du poète : ils ont voulu simplement rendre un hommage fervent à la gloire d'un illustre aîné, dont la vie, autant que l'art, leur est un noble exemple.

Leur revue, ouverte à tous les talents, sans distinction de renom, d'âge ou de doctrine, se reconnaît pour principal devoir d'aider au succès de toute hardiesse sincère, de toute innovation vraiment originale. Elle accueillera, même lorsque contradictoires, toutes les théories défendues de bonne foi et dans une forme digne de la tenue littéraire habituelle des VISAGES DE LA VIE.

C'est pourquoi chacun de ses rédacteurs doit n'être considéré que comme responsable de ses seules œuvres ; nulle solidarité ne les lie entre eux ; ils n'ont d'autre principe commun que le *respect* de la langue française.

Enfin, de ce qu'elle se proclame *revue d'avant-garde*, la revue, évidemment, ne veut pas faire conclure à un groupement d'adolescents, mais de tous ceux qui, nés il y a vingt, quarante ou soixante ans, montrent dans leurs écrits cette indépendance de pensée et cette foi dans l'art, qui, bien sûr, ne sont pas exclusives à la jeunesse.

**La revue ne publie que de l'inédit.**



# LES VISAGES DE LA VIE

REVUE LITTÉRAIRE

*Voici l'heure qui bout  
de sang et de jeunesse  
S. Verhaeren*

**BRUGES**

**The ST. CATHERINE PRESS Ltd.**

**(ED. VERBEKE & CO.)**

# Les Visages de la Vie

Revue littéraire mensuelle.

---

Abonnements pour la Belgique, la France et la Suisse : 6 francs

Pour les Nations Etrangères : 10 francs

Le numéro : 60 centimes.

---

SECRETARIAT : (Rédaction, revues, livres, etc.) : 76, rue de Wauthier. Bruxelles-Laeken.

ADMINISTRATION : (service des librairies) : Charles Van de Waele, éditeur. ancien Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, Bruxelles.

---

## SOMMAIRE du n° 6.

Chronique Lointaine (La Cigüe) . . .	HENRI VANDEPUTTE
Chronique Panthéiste (Maeterlinck) . .	CHARLES DULAIT
La Vie Populaire (le Gôûter Matrimonial)	LOUIS PIERARD
Chronique de l'Altruisme (Paysage Industriel Wallon.) . . . . .	CHRISTIAN BECK
Devant la Mer . . . . .	GUY LAVAUD
Poèmes (Nuit; A l'Autre Rive . . . . .	CHARLES MARGUERITE
Canicule . . . . .	LOUIS MANDIN
De Whitman à Verhaeren . . . . .	PHILEAS LEBESGUE
Enfance . . . . .	LOUISE LALANNE
Poème . . . . .	FRANCIS CARCO
Journal (un romancier: Edmond Jaloux)	LOUIS PIERARD
Notes . . . . .	LE NAIN GRAS.

## CHRONIQUE LOINTAINE.

### LA CIGÛE.

Vous, êtres faibles, oui meurtrisiez-nous quand vous nous embrassez. Délicieuses perfides, oui approchez avec un air de rien, offrant seulement le liseron rose de vos lèvres. Oui, saisissez-nous tout entiers, torse et bras, dans la tenaille, tendre et forte, de vos bras. Et puis alors, fausses Mamans, connaissant mieux qu'elles les étreintes, oui prenez-nous, serrez-nous, brisez-nous, oui gardez-nous, contre votre poitrine — tandis que votre bouche au souffle dur et chaud nous broute le visage, nous aspire la peau, appelle à son sang notre sang. — O rusées ! ô câlines ! ô aimantes ! ne celez pas plus longtemps votre exquise puissance terrible ! — Force des faibles ! Baisez-nous ! Endolorissez-nous ! Aimez-nous !

• • • • •

Nous, êtres forts, ou sexe dit tel, nous vous saluons, ô sexe dit faible, avec une politesse

servile, tout en gardant, ou rendant aussitôt après le salut, assez de raideur à notre maintien, pour vous faire croire à la conviction de nous-mêmes. Et si, par hasard, (et votre coquetterie née fait qu'il en est ainsi neuf fois sur dix) vous nous daignez sourire, nous nous mettons sur-le-champ à faire la roue, montrant sans emphase, et sans l'ombre de politique, combien nous sommes flattés. Imprudents ou lâches ? Désirs toujours prêts ! Hommes que nous sommes ! Vraiment nous n'attachons à nous-mêmes (ce n'est pas comme elles) aucun prix. Non, nous ne songeons ni à nous vendre ni à nous louer. Pour un regard, nous nous donnons. Et sans avoir pris le moindre renseignement ! Une femme se livre par calcul ou surprise — le plus souvent parce qu'elle veut bien. Nous, parce qu'on veut bien de nous. Comme on a raison de les appeler maîtresses ! Nous sommes tous des Messalines.

Nous forts ? Ah ! je n'ai pas envie de faire de l'esprit ! Comme rire d'un fou, rire de nous est trop facile. Pauvres petits que nous sommes ! C'est pour en faire accroire que nous sortons avec de gros cigares au bec et le chef accablé du haut-de-forme sans reflets, ou bien que nous donnons notre adresse en ville à des bureaux bien installés,

que gardent des huissiers chenus en faisant la sieste dès avant le repas et avec grossièreté. Les pensionnaires pubères d'hier elles-mêmes ne se laissent plus duper. Nous sommes, pour à jamais, les trop jeunes gens qu'on laissa par mégarde sortir sans gouvernante. L'homme n'existe pas. Ou bien il naît le jour où ses sens meurent. Notre être tout entier n'est qu'un désir infini de faiblir. Dépouiller tout ça ! Dire " Mon amie ! (comme nous disions : Maman !) Ah ! prends-moi sur tes genoux ! ah ! dans ton giron ! " Ne plus avoir à vouloir ! Oublier cette comédie pesante que Tous-les-jours nous fait jouer devant elles — pour les attendrir ! — Ah ! je comprends toutes nos lâchetés ! D'elles nés, c'est pour elles que nous naquîmes. Et nous croyons tâcher de les avoir, mais nous tâchons seulement qu'elles nous aient. O êtres forts ! ô sexe dit tel !...

HENRI VANDEPUTTE.



## CHRONIQUE PANTHÉISTE.

MAETERLINCK <sup>1</sup>

*“ Chaque créature fait sortir d'elle-même sa condition et sa sphère, comme la limace exhale sa maison visqueuse sur la feuille du poirier, et le mollusque sa coquille. Dans la jeunesse, nous nous enveloppons d'un arc-en-ciel et nous nous promenons aussi brillants que le zodiaque. Dans la vieillesse, d'autres choses émanent de nous : la goutte, la fièvre, le rhumatisme, le caprice, le doute, l'agitation et l'avarice. ”*

Ces paroles d'Emerson, ainsi avant tout sur le papier, je veux qu'elles relient tout de suite dans l'esprit du lecteur ma chronique d'aujourd'hui à celle de l'autre mois. Nous avons des partis-pris. Ce n'est pas pour instruire ou pour amuser que nous sommes ici, comme un professeur courant le cachet ou un acrobate sur la place publique. Notre honneur est de sembler aux petites filles

<sup>1</sup> A propos de la conférence de M<sup>me</sup> GEORGETTE LEBLANC sur l'*Oiseau Bleu* et du livre de M. GÉRARD HARRY sur MAETERLINCK.

qui jouent à la poupée ou aux petits garçons qui dansent en rond *gratis pro Deo*. Non, ce n'est pas pour *vous* amuser, mais pour *nous* amuser, ce n'est pas pour vous instruire, mais pour sacrifier au démon verbeux qui nous possède, que nous écrivons. Nous ne sommes pas un écrivain sérieux. Les écrivains sérieux travaillent pour le cinématographe de MM. Pathé, mais n'éditent pas des revues littéraires. Ainsi n'attendez pas de nous que chaque mois nous prenions sagement la plume pour vous rendre compte avec une égale mansuétude de tout ce qui s'est enfanté dans la librairie, le théâtre ou les arts. Encore un coup, il nous sied d'avoir des partis-pris, quand ce ne serait que par jeu. Et nous ne paraissions devant vous que pour nous donner le plaisir de les défendre, tel — simplement — un bavard de cabaret.

Peu important les prétextes ; tout nous est bon pour vous parler de nous-mêmes. Et pourquoi voudriez-vous que je vous parle des autres ; s'ils ont quelque talent et pas trop de paresse, n'y suffiront-ils pas ? Il ne faut point d'ailleurs que vous vous en plaigniez, car ainsi la succession de nos chroniques signifiera peut-être quelque chose, à l'opposé de ces anémiques solennités à quoi préside le collègue ordinaire de la critique.

Donc, nos gloses précédentes en cri de guerre rappelées, poursuivons-les. Lisons aujourd'hui Maeterlinck. Pour cela, ouvrons Emerson.

La lecture de cet américain est hélas ennuyeuse. Il sent à plein nez le clergyman et on le voit continuellement en contradiction avec soi-même. Des préjugés chrétiens, et souvent bourgeois, dont sa profession de pasteur protestant l'avaient malgré tout imbu, embarrassent sans cesse son génie. Mais que celui-ci parvienne à prendre le dessus, et le panthéiste de *Sur la Nature* se montre aussitôt admirablement anti-chrétien et précurseur de cette philosophie formidable que d'autre part Nietzsche devait enseigner à l'Allemagne et de laquelle il semble bien que tout le siècle qui s'ouvre va être tributaire.

Prenons tout de suite ce génie à l'un de ces beaux moments ; voici dans l'essai sur LA CONFIANCE EN SOI-MÊME :

*Dites leur : O Parents, frères, femme, amis, j'ai vécu avec vous d'après les apparences jusqu'à présent.*

<sup>1</sup> Cette citation, on la trouvera longue. Mais puisqu'elle contient des pensées, que tout de même nous aurions dû formuler ici, pourquoi nous serions-nous attardés à composer des phrases nouvelles pour exprimer ce qu'Emerson a dit beaucoup mieux que nous ne le pourrions ? Il est vrai que M. le Critique Erudit n'hésiterait pas à tourner le cap en donnant comme de son cru la citation démarquée. Mais le jeu qu'on nomme plagiat vaut-il le commencement du quart de la chandelle ?

*Dorénavant j'appartiens à la vérité. Je ne veux pas de conventions, mais des rapprochements. J'essaierai d'entretenir mes enfants et ma famille, d'être l'amant fidèle d'une seule femme, mais je remplirai ces devoirs d'une façon nouvelle. J'en appelle contre vos coutumes. Je dois être moi-même. Je ne peux plus me briser, me contraindre pour vous ou pour cet autre. Si vous pouvez m'aimer pour ce que je suis, nous en serons plus heureux. Mais si vous ne le pouvez pas, je ne vous cacherai ni mes goûts ni mes aversions. J'aurai tant de confiance dans la sainteté de tout ce qui est profond, que j'accomplirai avec force, à la face du soleil et de la lune, tout ce qui me réjouit, tout ce que le cœur me dicte. Si votre caractère est noble, je vous aimerai ; sinon je ne vous déshonorerai pas par des attentions hypocrites qui me feraient du tort à moi-même. Si vous êtes sincère, mais si vous ne voyez pas la vérité comme moi, attachez-vous à vos propres compagnons ; je chercherai les miens. Je ne fais pas cela par égoïsme, mais pour être humble et sincère. Il est de votre intérêt, du mien, de l'intérêt de tous, de vivre dans la vérité, même si nous avons vécu longtemps dans le mensonge. Cela vous semble-t-il dur aujourd'hui ? Vous aimerez bientôt ce que votre nature, autant que la mienne, vous commande, et si nous suivons la vérité, elle nous fera sortir sains et saufs de ces difficultés. Mais vous pourriez faire de la*

*peine à tels et tels ? Oui, mais je ne peux pas vendre ma liberté, ma force, pour épargner leur sensibilité. D'ailleurs, tous les hommes ont leurs moments de raison pendant lesquels ils reconnaissent la religion de la vérité absolue ; dans ces moments-là ils m'approuveront et ils m'imiteront.*

*Le vulgaire pense que si vous rejetez l'opinion populaire et générale, vous les rejetez toutes, et que vous ne faites que de la contradiction, et le sensualiste le plus effronté prendra le manteau de votre philosophie pour doré ses crimes. Mais la loi de la conscience reste sur nous. Il y a deux espèces de confessionnaires, et nous pouvons passer devant l'un ou devant l'autre. On peut remplir son cercle de devoirs de deux façons ; on peut s'examiner à ce sujet d'une façon directe ou d'une façon réflexe. Vous pouvez considérer si vous avez rempli vos obligations envers vos parents, vos cousins, vos voisins, vos concitoyens, envers votre chat et votre chien, et vous demander si l'un d'eux peut vous reprocher quelque chose. Mais vous pouvez aussi négliger cette méthode d'examen réflexe et vous absoudre à votre propre tribunal. J'ai mon but personnel, mon devoir propre, mission sèpère, cercle dont je suis le centre, et au nom duquel je refuse d'appeler devoir bien des choses qui en portent le nom. Mais si je puis m'acquitter des obligations qu'il m'impose, il me permet d'ignorer le*

code ordinaire. Si quelqu'un s' imagine que cette loi est facile, qu'il essaie d'en garder les commandements un seul jour.

Vraiment, à celui qui a rejeté les mobiles ordinaires des hommes et qui a osé se prendre lui-même pour maître, il faut une force divine. Qu'il ait le cœur haut placé, la volonté fidèle, la vue claire, qu'il puisse sérieusement être à lui-même, doctrine, société, loi, et qu'une simple résolution devienne pour lui aussi forte que la loi de fer de la nécessité l'est pour les autres !

Si on considère l'aspect actuel de ce qu'on nomme par distinction " la société ", on reconnaîtra la nécessité de cette morale. On dirait que le nerf, le vigueur, le cœur de l'homme s'en sont retirés et que nous sommes devenus des pleurnicheurs timorés et découragés. Nous sommes effrayés de la vérité, effrayés de la fortune, effrayés de la mort, et effrayés les uns des autres. Notre époque ne produit pas de personnages grands et entiers. Nous avons besoin d'hommes, de femmes, qui renouvellent notre vie et notre état social ; mais nous voyons que la plupart des natures sont insolvables, qu'elles s'appuient et mendient jour et nuit. Notre ménage mendie, nos arts, nos occupations, nos mariages, notre religion mendient, nous ne les avons pas choisis, la société les a choisis pour nous. Nous sommes des soldats de salon ; nous désertons la rude bataille du sort, où naît la force.

*Si nos jeunes gens réussissent mal à leur première entreprise, ils perdent courage. Si un homme étudie dans une de nos universités et n'est pas " installé " un an après " dans une bonne position " à Boston ou à New-York, il semble à ses amis et à lui-même qu'il a raison d'être découragé, de se plaindre le restant de ses jours. Un solide gaillard du New-Hampshire ou du Vermont qui essaie de tout, de la ferme, de l'attelage, du colportage, qui prend une école, prêche, édite un journal, va à la chambre, et ainsi de suite, et qui retombe toujours sur ses pattes, comme un chat, celui-là vaut des centaines de ces mannequins des villes. Il marche de front avec son époque et n'est pas honteux parce qu'il n'a pas étudié une profession, car il ne postpose pas sa vie, il la vit déjà. Il n'a pas une chance, il en a cent.*

*Qu'un stoïque ouvre donc toutes grandes les ressources des hommes devant eux ; qu'il leur dise qu'ils ne sont pas des saules pleureurs, mais qu'ils peuvent et doivent se détacher les uns des autres pour s'appuyer sur eux-mêmes ; qu'avec l'exercice de la confiance en soi apparaîtrait de nouvelles forces ; que l'homme est le verbe fait chair né pour répandre la guérison parmi les nations ; que, du moment où il commence à agir par lui-même, jetant par la fenêtre les lois, les livres, les idolâtries, les coutumes, nous ne le plaignons plus, mais nous le*

*remercions et le vénérons ; ce maître rendrait à la vie de l'homme toute sa splendeur et son nom serait cher à l'histoire.*

Qu'il soit beaucoup pardonné à l'Amérique des marchands, pour avoir mis au monde Walt Whitman et cet Emerson. Philosophie du coup de poing, marquée aux manques de grâce de toutes les philosophies du Nord, soit. Mais saine école d'énergie, dont même l'exagération ne peut être que propice au vieil homme latin, pourri par les sécurités sociales, la vie artificielle et l'art réglementé. Laissant aussi bien l'interprétation triviale<sup>1</sup>, et combien fausse faut-il le dire, que le commun a faite de cette doctrine, elle s'élève au contraire à la plus rare noblesse, — une noblesse que seuls les antiques stoiciens avaient entrevue, — dès que, quittant le plan pratique à quoi le vulgaire, il est vrai, a tôt fait de ramener toute grandeur, on la transporte dans le domaine moral pur.

Du coup, surgit de ce passage d'Emerson, lumineuse et surhumaine, l'invariable héroïne de tout l'œuvre de Maeterlinck, tantôt **ARIANE** ou tantôt **VANNA**, mais toujours semblable à soi-même, et

<sup>1</sup> Nietzsche et Verhaeren, Whitman, Kipling et Paul Adam : délicieuse féerie tout de même de voir jusqu'à M. Auguste Dorchain, grâce à la prodigalité d'un jeune Italien original, mêler son honnête polka à leur danse du scalp.



qui domine et guide le philosophe par les traverses de la SAGESSE et de la DESTINÉE, et n'est d'ailleurs, si elle ne les inspire pas aussi catégoriquement, absente d'aucun de ses autres livres. Et entendez-vous là le fameux " *Dis au Destin : c'est Moi qui passe* " de MONNA VANNA ?

Doctrine, du reste, simplement corollaire de cette autre, que l'on trouve en maints endroits chez Maeterlinck, et, dans Emerson, ainsi résumée : *L'âme contient l'évènement qui lui arrivera, car l'évènement n'est que l'actualisation de sa pensée ; et les prières que nous nous adressons à nous-mêmes sont toujours exaucées. L'évènement est l'impression de votre forme. Il vous sied comme votre peau, ce que chacun fait lui est propre. Les évènements sont les enfants de notre âme et de notre corps. Nous apprenons que l'âme de la fatalité est en même temps notre âme. (Essai sur la Fatalité).*

Partant de cette intuition émersonienne que " chaque créature fait sortir d'elle-même sa condition et sa sphère ", le penseur devait nécessairement et immédiatement en retrouver les signes dans toute la vie et dans tout l'art, et, particulièrement, la reconnaître illuminant tout le Drame. Par elle, un même jour éclatant se répand aussitôt et en même temps sur le déroulement fatal de l'antique

tragédie grecque et la logique des catastrophes qu'imagine Shakespeare. Et déjà dès lors, Maeterlinck possède donc entiers tous les éléments d'une formule qui, de la Princesse Maleine à Monna Vanna, va lui faire écrire dix pièces purement divines.

Tout naturellement — de même que l'âme sage, clairvoyante et forte, d'Ariane ou de Vanna, situera soi-même son âme dans une sphère inviolable, de vérité, de beauté, de délivrance, — les petites âmes frêles et craintives des sept filles d'Orlamonde, de la tendre Sélysette, de l'infortunée Mélisande, de la princesse Maleine, simplement pleureront et puis mourront, pour avoir été des trop chétives créatures en face d'un trop puissant destin; celles-là qui douloureusement cherchèrent " les portes " sans les trouver.

Théorie, on le voit, qui oppose à la fade résignation chrétienne, le triomphe de l'ardente et sainte volonté. Il n'est que les esprits courts, a-t-on dit avec raison, pour avoir voulu inféoder la philosophie de Maeterlinck à l'enseignement de Rome; esprits qui, dès qu'ils se trouvent en présence d'un tempérament religieux ne sauraient s'empêcher de le marquer à la banale étiquette, trop bornés qu'ils sont pour comprendre qu'il puisse y avoir

plusieurs sortes de mysticismes, aux antipodes les uns des autres.

Théorie anti-chrétienne. D'où, étonnement récent de plusieurs, devant l'*Oiseau Bleu*. L'étranger connaît déjà cette œuvre, mais le public de langue française n'en peut encore juger que par le résumé qu'en a fait M<sup>me</sup> Georgette Leblanc dans une délicieuse et attachante conférence. Cette conclusion a stupéfié, que le secret du bonheur soit de le sacrifier à autrui. Doctrine altruiste, bien sûr originale en ce temps où Bouvard et Pécuchet sont Nietzscheens, mais vieille comme le monde (elle ne date pas même de Jésus-Christ, mais de Boudha et de quelques personnages plus perdus dans la nuit des temps) et à quoi il serait pour le moins désespérant de voir aboutir Maeterlinck. Doctrine pauvre du renoncement; doctrine...

Mais attendons d'abord que nous ayons vu l'*Oiseau Bleu*.

CHARLES DULAIT.

## LA VIE POPULAIRE.

### LE GOÛTER MATRIMONIAL.

Pentecôte et Trinité ! Voici la saison revenue des ducasses, processions et pèlerinages. Pour marquer le triomphe de la belle saison, les dimanches se sont parés de couleurs fraîches, mariées aux théories bleues et blanches des “marches” wallonnes, ont résonné de cet endiablé, de cet innocent entrain des fêtes villageoises. A Gerpinnes, la marche de Sainte Rolande et Saint Oger se déroula comme de coutume au lourd fracas des chevaux de labour, toute crépitante de salves et escortée des fameux sicaires coiffés de kolbacks impossibles et toujours admirablement ivres. A Wasmes, au petit jour, s'ébranla la procession de la Pucelette qui, dix heures durant, chemine à travers le Borinage enfumé, par les blés lépreux, souillés de poussière de charbon : sur un pavois, une fillette en robe empesée rappelle l'Andromède enfant qu'au moyen âge le seigneur Gilles de Chin arracha des griffes d'un dragon “ qui faisait grand dégast

en terroir de Wasmès. ” — C’est ce dragon, ce “doudou” à la longue queue, (combien plus impressionnant que la Tarasque que je vis au repos, piteuse, flasque, pareille à une vessie dégonflée), que combattent à Mons le dimanche de la Trinité de nobles preux (lisez : les portefaix de la gare) et c’est par le pistolet que périt la bête.



Car tout se modernise ! L’Internationale ouvrière a substitué à la plantation du “Meyboom” la fête du Travail. Tous les artistes s’en réjouiront quand on aura fait de ce Premier Mai selon le rêve d’un Morris ou de tant de nobles esprits de ce temps, une belle Fête Humaine offrant au populaire une éclatante manifestation de la Beauté...

Je n’ose attribuer ce caractère au goûter matrimonial que pour la sixième fois, le lundi de Pentecôte, les jeunes filles — et les vieilles — d’Ecaussines-Lalaing ont offert aux célibataires de de tous les pays.

J’en demande pardon à ces honnêtes personnes, mais leur goûter me fait penser à un marché de femmes chez les nègres ou bien aux mœurs de je sais plus quelle Pologne ou quelle Roumanie où

le citoyen en mal de mariage achète une femme en tout bien tout honneur... Toutefois, je reconnais que les demoiselles d'Ecaussinnes présentent des garanties sérieuses et promettent toutes sur l'honneur d'être l'ange du foyer, la compagne idéale. Et M. Ernest-Charles se montrait bien pessimiste quand il écrivait l'an dernier :

“ Il ne faut pas se dissimuler que les temps approchent où les goûters matrimoniaux ne serviront de rien, et où les jeunes filles ne parviendront plus à se marier, même si au lieu d'un goûter dans une salle publique, elles offrent aux jeunes célibataires un souper en cabinet particulier. ”

La Présidente des célibataires écaussinoises, femme à poigne s'il en fût, fait preuve d'un esprit pratique, d'une ingéniosité, d'un entregent tout-à-fait remarquables.

Aux commerçants, elle dit : “ Donnez vos annonces à notre journal *La Sennette*. Il a plus de 500 lecteurs ! ” Les commerçants, quand ils ont connaissance de ce chiffre fabuleux, ne pensent plus qu'à se précipiter au bureau du journal.

“ Evidemment, fait remarquer la Présidente dans un appel aux célibataires, ceux qui ont de la galette peuvent se payer le luxe des moyens surannés, soit en faisant insérer une annonce dans

un journal quelconque ou en s'adressant à une agence qui leur fait payer fort cher des entrevues avec des personnes fort laides. Mais à côté de ceux-là, il en est d'autres qui, ne pouvant disposer que de leurs maigres économies pour meubler la cage, regardent au prix pour l'oiseau."

Et elle cite à l'appui de ces sages paroles le cas d'un sieur D.H. qui, ayant fait insérer une annonce dans un grand quotidien, recut 2993 portraits, de solliciteuses. "Le renvoi de ces photographies lui a coûté mille francs. En prenant un aller-retour pour Ecaussines, dont coût: 2 fr. 15, ce monsieur pouvait dépenser, avec ses menus frais, une pièce de cent sous, et aurait réalisé un bénéfice net de 995 francs."

...Ainsi, le carrefour où, selon Maeterlinck, deux âmes sœurs, parties de deux points de l'éternité, *doivent* se joindre, est devenu à Ecaussines un joli pré wallon où, parqué, attablé devant des tartes aux mastelles, "l'excédent de naissances féminines" attend le beau chevalier du rêve...

LOUIS PIÉRARD.

## CHRONIQUE DE L'ALTRUISME.

## PAYSAGE INDUSTRIEL WALLON.

*A Georges Masset.*

Le jeune homme se pencha à la portière. Entre les cheminées d'usines, de vagues poteaux télégraphiques, des bâtiments aveugles, un ciel abîmé, les sinistres et lointains rougeoiements des hauts-fourneaux, et plus loin le sourd et vaste gémissement des terres, la campagne paraissait flotter comme une nappe d'encre. Le fleuve, dans cette confusion de toutes choses bercées au sein morne des houles de la nuit, semblait seul persister en soi-même, et traînait son soupir. Les yeux de l'observateur s'accoutumèrent. Tandis que le ciel se pacifiait comme si quelque souffle alcyonien s'était soulevé sous un regard, la lune émergea de sa ceinture de nuages comme une fleur sur les eaux, et, cependant qu'ils se rangeaient sous elle en un trône mouvant, s'étala, pâmée, arrondie, luisante, puis enfin vogua comme un grand vaisseau. L'irrégulier filet des étoiles criblait le monde d'une



pluie suspendue. Dans l'éboulement successif des masses d'ombre qu'il dévorait le train geignait comme un rêve propulsé parmi les hommes. On arriva en plein paysage usinier et wallon. Sous les horizons cataleptiques ce fut dans la nuit comme une désorbitée Babel de l'effort. Là-bas l'ombre profonde et déferlante assiégeait à mi-hauteur des collines qui semblaient en être l'alluvion ; sur la cime indistincte des bois qui les couvraient s'étaient réfugiés la paix et l'erreur, et les mobiles phantasmes nocturnes. Ici, dans la plaine dont l'adolescent investi d'une force nouvelle se sentait le centre magnétique brûlant de volonté, ahanait le titanique labeur, incendié par les flammes rouges des usines. La terre, corrodée, excisée, pleine de substructions, parsemée de cônes de scories semblables à des pyramides, trouée, excavée, terre de cendres, de suie et de vitriol, s'illumina soudain, tout au long de la vallée, sous la coulée de lave en ignition d'un haut-fourneau. L'illumination disparue laissa plus dense le noir d'eau-forte où se découpait, dans l'échancrure lunaire, un fouillis d'échafaudages, de grues, de cheminées, de machines extractives, sorte de squelette extérieur de la planète sans cesse animé à l'évulsion des flancs. On vit par les fenêtres d'une vaste

cristallerie des hommes aux torsos nus s'agiter dans la flamme et le noir, graves, la face intense et passionnée. Les laminoirs, les fonderies, les aciéries surgissaient ; quelques unes exhumaient leur charbon du sol même qu'elles occupaient. Les coulées de lave réitérèrent, faisant s'insurger à nouveau, dans un paroxysme forcené des choses, rouge et noir, et du train haletant, toute la région franchie. Celui en qui s'irruaient ces courants, ivre de certitude, et de la joie égale et silencieuse comme l'action des sphères qu'entraînait en lui le sentiment de sa puissance, vit se dresser, tout près, les usines désolées aux cent fenêtres aveugles, comme des masses cyclopéennes que bordait le fleuve de plomb.

CHRISTIAN BECK.

## DEVANT LA MER

## I

Clair calice, trouant le cœur de l'Univers,  
Et, par l'immensité du reflux, balancée,  
La Mer crève ce soir les beaux sépales verts  
Où dort un million de lames entassées.  
Un à un des embruns retombent mollement  
— Pétales effeuillés de jaune fleur déclose, —  
Et la Mer se défait sous l'or du ciel dormant  
Comme une épanouie et merveilleuse rose.

## II

Un pin large arrondi en une sombre masse  
Est comme une île dans l'eau vive de l'espace.  
Chaque branche étendue au profond de l'azur  
Y jette de longs caps et de rondes presque îles  
Et les courbes rameaux captent d'un geste pur  
Dans leurs récifs menus des golfes d'air tranquille.

## III

Ce paysage ci, monts et mer, ciel et grève,  
Immensément noyé de brume par l'Été  
Met sur le front du Monde une opale de rêve  
Où dans des courants bleus naviguent des clartés.  
Un hameau que je sais, au loin, dans l'Étendue  
Douce et dorée où sont des champs menus de blé,  
N'est qu'un point rehaussant d'une ombre inattendue  
Les coteaux où jamais n'atterrit l'air salé.  
Mais notre cœur étrange pense qu'une opale,  
Même si c'est la Mer immense ne vaut pas  
Le pauvre hameau brun arrondi tout là-bas,  
Comme un grain de beauté sur une hanche pâle.

## IV

Ah ! quelque horizon clos de collines menues  
Où la vie apaisée et simple continue  
Sans même se douter qu'elle fait de nouveau  
Dans son humilité le rêve le plus beau !

GUY LAVAUD.

## POÈMES

## NUIT

La branche se tord au vent de la nuit,  
Au vent de la nuit mon cœur a gémi...  
Je suis seul. J'ai peur. Et la nuit si longue :  
    La nuit à passer !  
Mon cœur a tremblé; j'ai senti dans l'ombre  
    Une ombre glisser.  
Quelqu'un est entré; quelqu'un a passé;  
    Mon cœur a pleuré.

## A L'AUTRE RIVE

Mon âme lasse  
Glisse et passe  
Au long de l'eau.  
Dans les roseaux  
Mon pauvre cœur  
Tremble de peur.

Quelqu'un se penche  
Brise une branche  
Et puis la jette  
Comme on projette  
Les vains soucis  
D'amour fini.

La branche accroche  
Mon âme proche  
Et tout au long  
Elles s'en vont  
A la dérive  
Vers l'autre rive.

CHARLES MARGUERITE.

## CANICULE.

Ivre de soufre bleu, l'Astre avec le Cancer  
Flambe, et l'on ne sait plus lequel dévore l'autre ;  
Car l'azur, le soleil, et la terre et les airs  
Ne sont qu'un incendie où tout râle et se vautre,

Se vautre et râle, et rêve, et boit en flots de feu  
L'ardeur et la langueur, la vie et la détresse,  
Et des enfers de miel sont montés dans les cieux,  
Et le souffle brûlant de ta fille m'opprime,

O soleil ! la damnée et divine d'amour,  
Son voile d'or, qu'embrase et consume son âme,  
Emplit l'espace immense et féconde le jour,  
Et tous mes sens respirent Phèdre dans tes flammes...

Les enfers, soufre et miel, sont montés dans tes flammes.

LOUIS MANDIN.

DE WHITMAN A VERHAEREN  
ET PAR DELA

*A Louis Piérard.*

Toute poésie est vaine et stérile, si elle ne renferme une affirmation de vie transcendante.

Si le jardinier, amateur de réussites florales, ne prend garde que tout enrichissement de la corolle ne se peut réaliser qu'au détriment des étamines, il aura tôt fait de tarir les ressources de l'espèce. Ainsi de l'art. Il n'est pas urgent que l'action soit son but direct ; mais il est bien près de déchoir si le principe même de l'action s'abolit en lui.

A préserver cette essence rare suffit le songe, pourvu que ce songe réussisse à s'échapper des liens de la volupté en quelque sorte matérielle des sons ou des contours et sache entraîner l'âme vers des harmonies supérieures.

A s'attarder aux vaines doléances de névroses surannées, ou à l'évocation de ce qui meurt et se décompose, la Littérature n'a guère su proférer



jusque maintenant que les cris d'un monde qui va finir et qui s'effraye de son achèvement ; elle s'est bouché les yeux et les oreilles devant ce qui s'ébauche parmi les ruines ; et la Poésie n'a guère pris prétexte du Présent que pour regretter le Passé.

Les nouvelles générations s'efforcèrent pourtant de dégager le charme de l'ambiance, la beauté des saisons alternées, l'harmonie des menus gestes de l'existence quotidienne ; mais, à trop insister sur la qualité certaine de jouissances facilement accessibles, il faut craindre que ne s'émousse bientôt le sens précieux de l'effort et de l'aventure. Un occulte lien doit joindre, en effet, l'esthétique à l'éthique et, tout en gardant la prépondérance à la première, il faut se préoccuper d'assurer à l'âme la continuité d'un idéal par delà ce qu'on touche trop tôt pour en constater la vanité. Car c'est l'aspiration qui vaut.



Il est donc nécessaire que la poésie prenne pied dans le Présent pour s'élancer vers l'Avenir ; car elle ne doit jamais cesser d'être l'Annonciatrice. Ne fut-elle point chevaleresque au temps des chevaliers, pointilleuse et compassée au temps des

courtisans ; n'a-t-elle pas suivi les aventuriers conquistadors à travers les mers inconnues, enflé ses rythmes à la voix tonnante des canons, au pas des soldats en armes ; n'a-t-elle pas pour mission de soutenir la marche de l'humanité dans chacune de ses expéditions, à travers chacune de ses conquêtes ?

Pourquoi demeurerait-elle en arrière, cette fois ? Pourquoi s'isoleraït-elle du grand labeur humain et cosmique ; pourquoi refuserait-elle de communier avec l'époque, quand c'est l'appropriation générale de la Planète aux besoins de l'Homme qui s'inaugure, quand c'est le triomphe éperdu des races d'Occident qui s'affirme, quand c'est la conscience de l'Universel qui s'organise sous notre égide ?

Ce n'est point assez qu'une émotion attentive soit venue restituer aux choses leur caractère divin, il faut que le sentiment héroïque d'une ère nouvelle à proclamer s'exalte jusqu'à l'enthousiasme. Il faut que le poète reprenne son rôle de *vates*.



Presque seul jusqu'ici en Europe, Emile Verhaeren est parvenu à réaliser cette mission totale du poète moderne, et comme le faisait remarquer

Léon Bazalgette (1) après Johannes Schlaf, c'est peut-être en Allemagne qu'il est envisagé sous son jour le plus vrai, c'est à dire comme un *Weltempfinder*, un artiste qui œuvre avec le sentiment du monde. C'est que, dans cette vie de poète, ajoute encore le savant critique, il n'y a pas une parcelle mangée par la convention ; tout y est demeuré libre et selon la vie.

Dès les *Campagnes Hallucinées*, il s'affirme religieux et mondial, et chacune des figures qu'il évoque, gens de métier, gens de labeur, d'esprit tenace et de cœur simple, prend un aspect d'éternité.

Foin des pleurardes élégies et des banales ritournelles ! Le poète a conçu le mystère des parturitions divines et, comme Whitman qui fut son prédécesseur en la voie féconde, il sent qu' "avec le mystère de Dieu nous n'osons pas jouer. " " L'homme, déclarait-il à qui l'interrogeait " récemment sur la poésie nouvelle, l'homme est " un fragment de l'architecture mondiale. Il a la " conscience et l'intelligence de l'ensemble dont il " fait partie. Il se sent enveloppé et dominé, et en " même temps il enveloppe et il domine. Il

(1) Les Célébrités d'Aujourd'hui : *Emile Verhaeren*, par L. Bazalgette, Sansot, éditeur.

“ devient en quelque sorte, à force de prodiges, ce  
 “ Dieu personnel auquel ses ancêtres croyaient.  
 “ Or, je le demande, est-il possible que l'exaltation  
 “ lyrique reste longtemps indifférente à un tel  
 “ déchaînement de puissance humaine et tarde à  
 “ célébrer un aussi vaste spectacle de grandeur.  
 “ Le poète n'a qu'à se laisser envahir, à cette heure  
 “ par ce qu'il voit, entend, imagine, devine, pour  
 “ que les œuvres jeunes, frémissantes, nouvelles,  
 “ sortent de son cœur et de son cerveau. ”

Une telle prescience habite également la pensée de plus d'un, qui en chercha l'expression, mais à travers un décor de réalité moins immédiate et vécue ; je citerai René Ghil, Sébastien Charles Leconte, dont *La Tentation de l'Homme* est toute pleine du vertige des Infinis. Mais sans doute est-ce *La Vie Unanime* de Jules Romains qui représente, malgré les inévitables scories d'une œuvre coulée d'un jet, la plus sonore cloche de bronze vif accrochée au beffroi poétique des temps nouveaux.

Directement Jules Romains semble hériter de l'inspiration d'un Whitman, dont en vérité *Les Feuilles d'Herbe* viennent bien à leur heure en France. Par la grâce de M. Léon Bazalgette, le poète-prophète de l'Amérique en marche nous est

enfin révélé intégralement, et l'on pourra bien, par défiance instinctive du nouvel évangile, chicaner le traducteur sur le choix de tel ou tel vocable, on ne saurait nier que, sans préjudice pour le sens, il nous restitue la chose essentielle : le rythme et l'accent avec le plus de songe possible autour de l'interprétation. Il n'a point froissé les ailes du papillon, et en les changeant de couleur, il en a transposé toutes les nuances, gardé tous les chatouillements. C'est un miracle de résurrection. Mais il est évident que tous les défenseurs attirés de la mesure et du goût vont s'insurger. Il est non moins évident que l'art de Whitman est assez étranger à nos habitudes latines, et d'une ivresse en vérité déconcertante.

Mais comme il est vivant, et, à l'écart de toutes formules, comme il enseigne, comme il reconforte ; comme il exalte l'effort conscient et serein ! Comme le disait, il y a vingt ans déjà, Gabriel Sarrazin dans une inoubliable étude, "son verbe semble s'adresser au peuple assemblé." Il n'est pas possible, en dépit de compréhensibles résistances, que la France se bouche les oreilles à la voix de cet incommensurable génie, ferme les yeux devant ce colossal visage, barbare certes, mais qui laisse, de place en place, à travers la

rudesse anglo-saxonne, goutteler l'éclat du sang celtique, admirable de charité, de douceur, de sacrifice. Et il faut que les *Feuilles d'Herbe*, amplifiant l'écho des plus belles œuvres de Verhaeren : *Les Visages de la Vie*, *Les Forces tumultueuses*, *La Multiple Splendeur*, soient la rédemption de cette époque tourmentée, incohérente et blasée. Assez de pessimismes déprimants !

L'avenir nous requiert, et il est temps de rebâtir le Temple. Aux *Feuillets d'un Solitaire* d'Henri Guilbeaux, j'ai vu poindre, ces jours-ci, de semblables lueurs et je m'en réjouis. Même un léger parfum d'humour non déplaisant se glisse par endroits entre deux vers, et je vois bien là en même temps ce que peut réaliser l'influence de Gammes dans la création d'une poésie vivante et neuve, apte à tout exprimer des aspects modernes.

Si Whitman est si plein, si large, si humain ; si la notation chez lui est toujours exacte et précise, si le rythme du poème est toujours ondoyant comme le mouvement même des choses, c'est qu'il ne s'exprime jamais que d'après l'expérience directe ; c'est qu'il avait intensément et multiplement vécu son art autrement qu'en simple curieux ; c'est que le livre ne lui fut jamais qu'un prétexte à contrôler la valeur de choses vues ou ressenties,

non un barème ou un catéchisme. Et il en arriva à s'élargir, d'épreuve en épreuve, jusqu'au cosmos. A force d'être homme il se sentit peuple ; il est tellement Américain qu'il revit toute l'humanité, dont il est à lui seul un moment grandiose, héroïque et rédempteur. Il est barde ; il est prêtre ; il ne s'apparie qu'à ces brahmes qui ont préparé la naissance du *Ramayana* et qui étaient peut-être aussi de sa race ; il jouit de la chair autant que de l'esprit, et ne se sent inquiet de rien. Il est l'indépendance même. Et comme les petites querelles prosodiques ou politiques s'effacent vite, dès que l'on s'est baigné dans le grand fleuve de son œuvre!

Répétons-le. Quelqu'un chez nous l'a justifié d'avance. C'est le poète des *Aubes*, qui n'imita personne et qui se contente d'être hardiment soi-même.

Il n'y a pas d'autre précepte à retenir.

PHILÉAS LEBESGUE.

## ENFANCE.

Au jardin des cyprès je filais en rêvant,  
Suivant longtemps des yeux les flocons que le vent  
Prenait à ma quenouille, ou bien par les allées  
Jusqu'au bassin mourant que pleurent les saulaies  
Je marchais à pas lents, m'arrêtant aux jasmins,  
Me grisant du parfum des lys, tendant les mains  
Vers les iris fées gardés par les grenouilles.  
Et pour moi les cyprès n'étaient que des quenouilles,  
Et mon jardin, un monde où je vivais exprès  
Pour y filer un jour les éternels cyprès.

LOUISE LALANNE.



## POÈME

Tu vois, je souffre !.. j'ai lutté  
pourtant, comme on lutte à mon âge,  
mais j'étais pris à ton mirage :  
c'était trop tard pour t'éviter...

Aussi j'éprouve un long supplice...  
Les nerfs détendus de sanglots  
je t'offre tout ce pauvre lot,  
et que mon destin s'accomplisse !

Ah ! me jeter contre un talus,  
sur l'herbe heureuse et fraternelle,  
dans la pose conventionnelle  
du " pauvre enfant qui n'en peut plus ! "

FRANCIS CARCO.

## JOURNAL

### LES LIVRES.

*Un romancier : Edmond Jaloux.*

Je venais de terminer la lecture du *Fil-de-Fer* de Jehan Rictus quand le dernier livre de M. Edmond Jaloux m'est parvenu. (1) Des souvenirs d'enfance encore ; mais combien différents des premiers ! Ceux-ci sont tout en nuances d'âme subtile, ont un parfum aimé de choses en allées, combien regrettées ! Les situations les plus douloureuses s'illuminent dans la mémoire du conteur de la présence d'êtres chers, de la tendresse immense qui les unissait à lui. Au contraire, les souvenirs du long et maigre Fil ne cessent pas un instant d'être affreux et de nous montrer une pauvre petite âme, un pauvre corps martyrisé, pantelant sous les yeux verts de leur bourreau, l'horrible marquise Saint Scolopendre de Tirilipapan

(1) *Le reste est silence....* suivi du *Roi Cophetua*, (Ed. Stock, Paris.

Ribon-Ribette auprès de qui la " mère du poète " de Baudelaire est la plus douce des madones. Les garçonnet aux boucles noires et aux yeux bleus que se remémore Jaloux est un être délicat, féminin que son instinct éloigne de son père, petit bourgeois bon, mais vulgaire, et le porte à comprendre toujours, à excuser et à défendre sa grande sœur de mère.

Ce court roman, c'est l'histoire banale, cent fois contée d'une jeune femme trompant son mari avec un bellâtre qui la fait souffrir ; c'est la jalousie de l'époux, la lettre décachetée, la soudaine révélation, la scène atroce, la fuite de la malheureuse, les angoisses de ceux qu'elle abandonne, son retour, la réconciliation. L'original ici, a été de nous faire voir ce drame éternel et quotidien à travers la petite intelligence et l'âme mystérieuse d'un enfant, son merveilleux pouvoir d'intuition. M. Edmond Jaloux l'a fait avec une rare délicatesse. Ces souvenirs d'enfance dédiés à M<sup>e</sup> Blanche Rousseau, qui naguère en donna de délicieux, sont pleins d'une fine poésie.

A chaque instant, l'auteur y enchâsse de véritables poèmes en prose dignes de ceux qu'il a donnés aux revues et qu'on espère voir réunis un jour. Ce sont des intérieurs où s'insinue toute la

poésie des crépuscules, l'image souriante de grands jardins publics, pleins d'enfants, de soleil et de cygnes, des coins de cette Marseille prodigieusement colorée qu'auront fixée ses romans avec le livre exquis de son ami Francis de Miomandre ou *l'Invasion* de Louis Bertrand. *Le reste est silence*, c'est un livre joli et reposant pour Edmond Jaloux, j'entends : après le grand, le magnifique effort du *Démon de la Vie* (1) paru l'an dernier. *Le Roi Cophetua* sur quoi se clôt le nouveau volume et qui nous offre une très moderniste et très anglaise réplique du noir seigneur de la Tate Gallery, nous a rappelé à chaque instant les situations où une singulière délicatesse, une fierté spirituelle, une noblesse morale peu communes amènent Robert Clausel. Celui-ci, comme Lord Cornwallis, nouveau Cophetua, est de la famille de ce Duke of Portland qu'on essaya de faire passer du rêve de Villiers dans la banale actualité. Edmond Jaloux sait voir grand. Je comprends que pour l'octroi du prix de l'Académie, la compétition ait été vive entre lui et Edmond Pilon, non loin du poteau d'arrivée.

On ne saurait assez le répéter : la génération qui s'impose en ce moment c'est une génération

(1) Ed. Stock, Paris.

de romanciers. Montfort, Ducôté, Charles-Louis Philippe, Marcel Boulenger, Villetard, Edmond Jaloux, Albert Erlande, Louis Codet : je cherche chez les poètes un tel bouquet de noms.

LOUIS PIÉRARD.

## NOTES.

Il est tard pour encore parler des deux grandes morts qui viennent d'éprouver l'Angleterre. Sur Algernon Charles Swinburne et sur Georges Meredith, seule d'ailleurs la parole définitive des siècles reste à être prononcée ; toutes les paroles relatives semblent bien avoir été dites depuis longtemps. La féconde longévité des deux poètes, et une gloire depuis plusieurs années universellement reconnue, leur ont donné sans doute ce triomphe de voir, dès leur vivant, tous les aspects de leur œuvre complètement discutés : des articles, nécrologiques que leur fin a provoqués, il ne s'est rien trouvé à retenir de fort neuf, rien que nous ne connaissions déjà. A un autre point-de-vue cependant, une belle phrase à noter, à propos du désintéressement de Paris pour la mort du poète des *Poèmes et Ballades*, en ce temps où la presse s'attarde si volontiers aux moindres faits et gestes des Carnegie et des Rockefeller, qui suffisent d'ailleurs amplement à passionner la curiosité du public français d'aujourd'hui. Elle est de M. Francis Vielé-Griffin, dans la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE : *Il y a de grandes choses, désormais, il y a des vibrations de lyres et des sanglots divins, qui ne concernent plus la France...*



MADAME GEORGETTE LEBLANC-MAETERLINCK, donnera à la fin du mois d'Août, dans l'Abbaye de Saint-Waudrille, le drame *Macbeth* de William Shakespeare.

*Les cinquante spectateurs* admis à cette unique représentation

suivront l'action qui se déroulera dans les Salles de l'Abbaye, c'est-à-dire en des lieux qui évoquent exactement le *véritable château de Macbeth*.

C'est ainsi que l'on verra des fenêtres du château l'arrivée du roi Duncan, avec tout son cortège à cheval, dans la cour d'honneur.

On assistera au banquet de Macbeth dans une grande salle du XII<sup>e</sup> siècle. Dans la galerie du cloître surgiront les fantômes des rois. On apercevra les sorcières dansant sur la bryère parmi les feux follets... etc... etc...

Les spectateurs n'auront que quelques pas à faire entre les actes et trouveront partout des sièges à leur disposition.

Depuis le premier instant de l'arrivée jusqu'au départ, on ne verra jamais circuler que des personnages habillés selon l'époque, de sorte que les spectateurs auront continuellement et dans les moindres détails l'illusion d'être les hôtes de Macbeth.

Les rôles seront tenus par les plus grands artistes de nos scènes parisiennes, mais leurs noms se seront connus qu'après la représentation, afin de laisser aux personnages du drame de Shakespeare toute leur impressionnante réalité.

La représentation de Macbeth sera donnée par Madame Georgette Leblanc au bénéfice de *l'Office Central des Œuvres de Bienfaisance*.

Les souscripteurs peuvent s'inscrire au *Figaro*, 26, rue Drouot, à Paris.

Le prix est fixé à 200 francs par personne. Le *Figaro* publiera prochainement la liste des premiers souscripteurs. Le costume de touriste est généralement admis, mais les servantes de Lady Macbeth, se tiendront à la disposition des dames qui désireraient changer de toilette.

*L'Abbaye de Saint-Wandrille* est située à 60 kilomètres de Dieppe et de Trouville, à 50 kilomètres du Hâvre, à 35 kilomètres de

Rouen et à 3 kilomètres de Catdebec-en-Caux, où l'on peut se loger confortablement.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Bourdon, au Figaro, 26, rue Drouot, à Paris, ou à l'Abbaye de Saint-Wandrille (Seine-Inférieure).



Quand nous vous le disions, que le Fontenellisme est la formule de l'avenir ? Un Fontenelliste distingué, c'est M. Benoit Bouché, régent à l'École Moyenne B. de Bruxelles. *Nous dégagant des assises physiologiques de l'éducation morale, écrit ce monsieur, pour nous élever à un principe éthique, nous ajouterons que la morale doit être une morale biologique.* Ajoutons : *biologique.* Et continuant la lecture de l'article, ajoutons successivement avec l'auteur : *morale... scientifique (2 fois), pratique (4 fois), utile (2 fois), sociale, positive, gymnastique, atmosphérique (2 fois), hygiénique (3 fois), vivante, spontanée, laïque, non pas maxima mais optima, historique, géographique, linguistique, artistique, intuitive, expérimentale, didactique, pédagogique, socratique, stratégique, courante, marmoréenne, frappée en airain, catégorique, conforme, lumineuse, essentielle, simple, machinée et centrale.* Va, pour la morale centrale ! Et qu'elle nous élève — encore avec l'auteur — jusqu'au plus éolien lyrisme fontenelliste : “ *Et alors, alors seulement, dans cette atmosphère morale, où les enfants respireront la vertu de l'instituteur qui s'épanouira en eux, à leur insu, comme le lys s'épanouit sans soupçonner que sa beauté sort du sein de la terre maternelle, dans cette atmosphère morale d'où l'éducateur éliminera, par une ventilation vigilante, les miasmes du compagnonnage inspect, il s'agira de se livrer à la gymnastique morale en s'adressant à l'intelligence et en rendant lucide et consciente d'elle-même, cette fleur souriante et grave, qu'on appelle la vertu.* ” (La Vie Intellectuelle; 15 mai ; p. 275 et suivantes.)





La Direction des *Visages* rachète au prix de librairie les exemplaires en bon état du **numéro I** de la revue.

Les nouveaux abonnements peuvent partir au choix, du Tome Premier ou du Tome Deuxième ; toutefois, la collection des numéros déjà parus ne sera plus envoyée complète — c'est-à-dire y compris le numéro I — que jusqu'au 15 août 1909 ; cette date passée, l'envoi de *tous* les fascicules déjà parus ne sera plus garanti.



Les barbiers en sont revenus à la mode française. Le coup de rasoir démocratique, égalitaire et internationaliste, laissons-le désormais aux raseurs à trois sous des quartiers populaires. Quant à nous, hommes du monde et intellectuels, qui ne sortirons de chez le Hair-Dresser qu'en y laissant notre demi-thune, garçon effilez-nous vivement les rasoirs à la Barrès et donnez-nous une friction Maurras.

Après quoi, nous irons dans un american-bar boire du vin italien et fumer du tabac turc en compagnie de cocottes russes dont nous aurons fait la connaissance sur le turf ou au tea-room, et dans ce milieu, essentiellement français comme on voit, nous parlerons de la Lorraine, de nos racines et de nos traditions.

Puis pour être français jusqu'au bout, jusqu'au fin du fin, nous appellerons alors *ostrogoth* ou *ignoble coco* quelques célébrités de la littérature, ou au moins du Café Napolitain, et nous sacrifierons au calembour en disant de certaines dames que ce sont des *Peaux d'Espagne*.

Peaux d'Espagne, ostrogoth, ignoble coco, — *où trouver mon*

*esprit toutes ces gentilleses ?* disait Molière, — cette fois nous voici enfin tout-à-fait Vieille-France, et galants, et spirituels, et courtois, autant comme au Grand Siècle.



A propos de Peaux d'Espagne, sait-on qu'elles sont fort en baisse ? Colette Baudoche a influencé même la parfumerie. Il n'est camelot qui veuille encore des denrées étrangères et même à l'Américain une New-Yorkaise reste sans clientèle. Mais la Lorraine est hors de prix.

Qu'on y prenne garde cependant : il court déjà par tout Paris une multitude de "fausses" Lorraines. Le maître lui-même s'est fait entôler l'autre soir. M. Maurice Barrès avait sans marchander payé cinquante louis. C'était une Belge d'Anvers !



Notre *Chroniqueur de l'Altruisme* prie ses correspondants de bien vouloir prendre note de sa nouvelle adresse : *M. Christian Beck, à Capracotta, Italie.*



Il ne manque pas de publications consacrées à la peinture périodique du dénuement matériel des poètes qui entendent vivre de leur plume. Si j'entre chez le libraire, et que par exemple je demande une revue de littérature, il semble bien cependant que je marque ainsi le désir qu'on me vende quelque chose où il soit question de l'art de la prose et de la poésie, et non du prix de la soupe ou du loyer. Au fait, pourquoi tous ces poètes prolétaires ne se mettent-ils pas en grève ? Après les postiers, les gens de lettres, rien ne serait plus naturel. On s'en accomoderait du reste à ravir. Et voilà, sur l'heure, qui ferait cesser la crise de la librairie !



Dans le *Peuple* — un excellent quotidien belge d'ailleurs très sympathique à la pure littérature — M. Marius Renard défend l'Art Social. C'est à la façon d'une intarissable diarrhée qu'il publie et republie, et ne se lasse pas de publier, d'invariables considérations prudemment générales, où il est question de "remplir un sacerdoce", ou de "défendre des aspirations" ou "d'assumer un but à sa vie", et dans lesquelles M. Marius Renard ne manque jamais de faire intervenir, sous prétexte de littérature, la "plénitude de ses droits" ou les "émanations du pouvoir". Qu'est-ce que tout cela veut signifier ? Alors même que M. Marius Renard dirait des choses excellentes, on ne pourrait tolérer le charabia flamboyant par lequel elles sont exprimées. Et puis, vraiment, c'est en ami que nous le lui disons : il y a des clichés dont abusent ses innombrables articles. Il nous emb...

LE NAIN GRAS.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME I

---

### CHRONIQUES.

<i>Avertissement</i> . . . . .	5
<b>CHRISTIAN BECK. — <i>Chroniques de l'Altruisme</i> :</b>	
La Pitié . . . . .	10
Anina . . . . .	73
Pensées d'Enfants sur la Grandeur et la	
Richesse . . . . .	153
Capri et son peintre . . . . .	210
Paysage Industriel Wallon . . . . .	361
<i>Consultations :</i>	
Sexe et grammaire . . . . .	190
Notre Oncle Mithridate . . . . .	303
Sexe et grammaire . . . . .	321
Contre Mallarmé . . . . .	324
Ecrasons les grands Hommes . . . . .	328
<b>JEAN DE BOSSCHÈRE. — <i>Pages de l'Imagier</i> :</b>	
Le Vieux Roi, la Bulle du Pape et la Con-	
cubine . . . . .	145
<b>JEAN DOMINIQUE. — <i>Psychélides</i> :</b>	
Francis de Miomandre, romancier . . . . .	79
Piter Pan . . . . .	205
<b>CHARLES DULAIT. — <i>Chroniques Panthéiste</i> :</b>	
La Fête Verhaeren . . . . .	85
Contre le Vieillard et le Sceptique . . . . .	263
Maeterlinck . . . . .	346



LOUISE LALANNE. — Enfance. (Poème) . . .	377
GUY LAVAUD. — Poème . . . . .	41
Devant la Mer. (Poème) . . . . .	304
PHILÉAS LEBESGUE. J'APERÇOIS. (Poème) . . .	247
De Walt Whitman à Verhaeren . . . . .	369
SÉBASTIEN CHARLES LECONTE. — Défi Lyri- que. (Poème) . . . . .	293
CAMILLE LEMONNIER. — Verhaeren. (Discours).	103
LOUIS MANDIN. — Canicule. (Poème) . . . . .	368
CHARLES MARGUERITE. — Rencontre. (Poème).	162
Nuit. (Poème) . . . . .	361
A l'Autre Rive. (Poème) . . . . .	366
GEORGES MARLOW. — Prose. (Poème) . . . . .	104
LOUIS PIÉRARD. — Caillou-qui-Bique. (Poème) .	115
BLANCHE ROUSSEAU. — Gervoise et la Lampe Enchantée . . . . .	21
LOUIS THOMAS. — Au Jardin de Monelle . . . . .	296
TOUNY-LÉRY. — La Marque . . . . .	31
HENRI VANDEPUTTE. — Poème. . . . .	28

## CORRESPONDANCE.

Deux lettres de M. EDMOND HARAUCOURT . . .	108
Lettres et Télégrammes de MM. GEORGES EEK- HOUD, EUGÈNE GILBERT, DELAN- NOIS, MAX ELSKAMP, EMILE CLAUS, MAURICE LEBLOND, GABRIEL MOU- REY, HENRI DE REGNIER, ANDRÉ FONTAINAS, etc., à l'occasion de la Fête Verhaeren (24 novembre 1908) . . . . .	127

## NOTES DU NAIN GRAS

NUMERO I :	
<i>Fontenelle</i> . . . . .	72

NUMERO II :

*Une lettre de M. Beck. — Correspondance à propos du Fontenellisme. — Les "Marges." — Un poème dit par M<sup>me</sup> Marcelle Géniat . . .* 132

NUMERO III :

*Le mort de M. Charles Tardieu. — Un observateur perspicace. — Une vierge-martyre. — Pour la rénovation du Théâtre. — Le II<sup>e</sup> Salon de l'Eslampe. — Un livre de M<sup>me</sup> Jean Dominique. Le Congo aux Belges. — Jehan Rictus en Belgique. — Une bombe aux "Visages." . . .* 197

NUMERO IV :

*La mort de M. Catulle Mendès. — M. Rouvez remercié. — Pour Lucien Jean. — Un Manifeste Littéraire. — La "Renaissance Tragique." . . .* 299

NUMERO V :

*Les "Heures Claires" d'Emile Verhaeren. — Citation d'Edmond Jaloux. — Le Cygne des Etangs d'Izelles. — M. Maurice des Ombiaux publie son 25<sup>e</sup> livre. — Les Marches de l'Est . . .* 336

NUMERO VI :


*Swinburne et Meredith. — Macbeth à l'Abbaye de Saint-Wandrille. — Un Fontenelliste distingué — La mode française. — Peaux d'Espagne. — Des poètes prolétaires, — M. Marius Renard . . .* 383





EXTRAIT DU REGLEMENT

- Le prêt est consenti pour un mois...
- Le dépassement du délai réglementaire entraîne la perception de 3 francs par livre et par jour de retard. »

28. I. 52 .  
Gand. 

# Les Visages de la Vie

Revue littéraire mensuelle

---

Les VISAGES DE LA VIE publient en tête de chaque numéro une ou plusieurs des chroniques régulières suivantes :

Chronique de l'Altruisme	CHRISTIAN BECK
Pages de l'Imagier	J. DE BOSSCHÈRE
Psychélides	JEAN DOMINIQUE
Chronique Panthéiste	CHARLES DULAIT
Les Idées en France	MAURICE LE BLOND
La Vie Populaire	LOUIS PIÉRARD
Chronique Lointaine	HENRI VAN DE PUTTE

et quelques autres non encore déterminées.

---

En plaçant au front de leur maison le nom d'EMILE VERHAEREN, les écrivains réunis ici non pas entendu se proclamer disciples de la pensée ou de l'esthétique du poète : ils ont voulu simplement rendre un hommage fervent à la gloire d'un illustre aîné, dont la vie, autant que l'art, leur est un noble exemple.

Leur revue, ouverte à tous les talents, sans distinction de renom, d'âge ou de doctrine, se reconnaît pour principal devoir d'aider au succès de toute hardiesse sincère, de toute innovation vraiment originale. Elle accueillera, même lorsque contradictoires, toutes les théories défendues de bonne foi et dans une forme digne de la tenue littéraire habituelle des VISAGES DE LA VIE.

C'est pourquoi chacun de ses rédacteurs doit n'être considéré que comme responsable de ses seules œuvres ; nulle solidarité ne les lie entre eux ; ils n'ont d'autre principe commun que le *respect* de la langue française.

Enfin, de ce qu'elle se proclame *revue d'avant-garde*, la revue, évidemment, ne veut pas faire conclure à un groupement d'adolescents, mais de tous ceux qui, nés il y a vingt, quarante ou soixante ans, montrent dans leurs écrits cette indépendance de pensée et cette foi dans l'art, qui, bien sûr, ne sont pas exclusives à la jeunesse.

**La revue ne publie que de l'inédit.**



## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.